UNIVERSITY OF ARIZONA
39001017889307

Guillermo DE TIRE.

LA RENCONTRE
DE CERVANTÈS
ET DU QUICHOTTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Vin rouge. — Histoire romancée de la crise de 1907 dans le Midi viticole. Toulouse, édition des Cahiers Occitans.

EN PRÉPARATION

Monsieur d'Aleth, *roman.*

Ces Messieurs de Fanjeaux, *roman.*

Verdaguer ou la Renaissance catalane.

L'Épouse Parfaite, traduite du castillan, de FRAY LUIS DE LÉON.

La Bien Plantée, traduite du catalan de XENIUS.

LES "ÉCRITS"

SOUS LA DIRECTION DE JEAN GUÉHENNO

PQ
6352
M27

LA RENCONTRE DE CERVANTÈS ET DU QUICHOTTE

PAR

PIERRE-ÉTIENNE MARTEL

Préface de

JEAN GUÉHENNO

A PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

MCMXXVII

CET « ÉCRIT », LE PREMIER DE LA COLLECTION ET LE PREMIER DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-SEPT, A ÉTÉ TIRÉ A TROIS MILLE HUIT CENT SOIXANTE-SIX EXEMPLAIRES DONT : VINGT ET UN EXEMPLAIRES SUR ANNAM DE RIVES, NUMÉROTÉS ANNAM 1 A 15 ET I à VI ; QUATRE-VINGT-QUINZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 A 85 ET I à X; ET TROIS MILLE SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BOUFFANT, NUMÉROTÉS 1 A 3.300 ET SERVICE DE PRESSE I à CDL; EN OUTRE DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL CRÈME LAFUMA, NUMÉROTÉS L. H. C. I, à L. H. C. X.

SERVICE DE PRESSE CCXCIV

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1927

A CAMILLE MAUCLAIR

qui mit son ambition non à se révolter
mais à servir.
Cette image d'un homme dont l'ironie ne persuada
jamais à la passion de se résigner
mais dont la tête mena toujours le cœur
l'un poussant l'autre.

PREFACE

Quand il s'agit de donner un nom à ces cahiers, quelqu'un proposa ce titre que M. André Maurois, je crois, avait trouvé : « Les matins du Luxembourg ». Mais qui donc cria à l'ingratitude ? Ce n'est pas au Luxembourg que ces cahiers étaient nés, mais dans la maison la plus accueillante du monde, une très vieille maison, romantique, saint-simonienne, libérale, spirituelle, musicienne, historienne, dreyfusarde, péguyste, selon les temps, toute pleine enfin de souvenirs, de sagesse et d'usage. On y respire la liberté ; on ne s'y étonne de rien, les songes y appellent les songes ; de père en fils, depuis plus de cent ans, on y fait la chasse aux idées, et quelle chasse : inquiète, jamais satisfaite, comme d'un gibier inconnu. Le génie du XIX^e^ siècle en a fait l'une de ses demeures, et, je pense, s'y cache encore. Il in-

terroge les gens qui passent. Car il est étrangement interrogant et aime qu'on lui conte les aventures de l'esprit. Il attend qu'on réponde à tant de questions qu'il a posées. Bon gré, mal gré, il faut parler, et le jeune XX^e siècle d'abord hésitant, mais bientôt enhardi, bavarde, essaie son âme et livre ses secrets.

Pour nous réunir, mes camarades, le génie de ce lieu était bien nécessaire : Car il est trop vrai que nous ne nous ressemblons guère, et ces confidences que les plus jeunes d'entre nous lui faisaient, avec timidité d'abord mais si rapidement avec l'assurance un peu fière de ceux qui croient ne pas parler seulement pour eux-mêmes, mais pour toute leur génération, pour toute la jeunesse, n'étaient pas trop d'accord entre elles. Il a pu sourire quelquefois, à nous entendre, de la même voix aiguë et provocante, crier : « L'avenir, l'avenir est à moi », et il dut craindre que cet avenir que nous nous promettions ne fût assez troublé.

Il y avait entre nous toutes les différences de l'âge, de l'expérience, de la culture et de la foi.

Jamais l'âge mit-il entre les hommes de si grandes distances! Entre les « moins de trente

ans » et les « entre trente et quarante », entre ceux-là et les plus de quarante, il y a bien plus de dix années, s'il y a la guerre et la mémoire diverse qu'elle leur laissa, selon qu'ils eurent à la faire ou à la regarder. De si grands événements creusent d'abord des abîmes entre les générations. Cette guerre surtout qui laissait aux uns l'assurance de la douce vie, tandis qu'elle offrait, avec quelle prodigalité, les autres à la mort, devait exalter les jalousies et les rancunes. On guérit mal de ces bas sentiments, quand ils ont longtemps intéressé tout l'être.

Mais le génie de la vieille maison est le génie des conciliations. Commençant par le plus difficile, il nous persuada, peu s'en faut, que nous n'avions pas d'âge. A ceux qui avaient moins de trente ans et à qui d'avoir fait les hommes un peu tôt donnait quelque fierté, il enseigna doucement que cela leur passerait. A ceux qui avaient entre trente et quarante et que la guerre avait laissés désemparés et sans amis, il proposa des amitiés neuves. Il les mit en garde contre cette sorte d'isolement où les tenait la fidélité à un grand souvenir. « Je ne

vous demande pas d'oublier, leur dit-il avec une vraie tendresse. Votre génération, qui pèse déjà si légèrement sur la terre d'Europe, plus qu'à moitié ensevelie en elle, n'a peut-être pas d'autre devoir que de montrer qu'elle retira de ses épreuves certaines lumières nouvelles, un sens nouveau du prix de l'homme. Mais il faut vivre. Sans doute il vous reste dans l'âme un grand saisissement. Vous vous étonnez qu'on tienne si peu de compte de la formidable expérience que vous avez faite. Que la grande aventure que vous avez courue ait si peu servi les hommes, vous ne pouvez vous y résoudre. Mais les cataclysmes, les événements extraordinaires ne sont jamais ce qui règle la vie des hommes. La longue humanité ne se réforme pas par bonds ni par brusques décisions. Elle sait qu'elle a le temps pour elle et la lente mais éternelle raison. Quittez cet air de rescapés que la fatalité vous a donné. Lazare eût bien fait de remourir bientôt après sa résurrection. On n'aime pas longtemps quiconque a l'air toujours de sortir du tombeau. Vivez sans arrière-pensée. Vos amis sont morts : faites-vous-en d'autres. La dure

vie exige parfois qu'on soit ainsi infidèle. Voici de jeunes et de vieux amis. Ils ne furent pas criminels. Les circonstances seules l'étaient. Enchaînons! Reprenons ce train de discussion et de raison qui était celui des honnêtes gens avant 1914. *Gardons-nous des fous et des imbéciles qui nous le font perdre! Lui seul permet d'aller assez longtemps et assez loin. N'est-ce pas assez respirer l'air épais et trouble des abîmes? assez consulter les oracles, assez attendre les miracles? Soyez hommes ensemble, raisonnez et travaillez. Je voudrais que chacun ici eût l'âge de la plus jeune année, aujourd'hui vingt-sept ans, l'âge du siècle, un bel âge, celui des décisions et des entreprises. Que de vaines querelles entre les hommes, parce que tous sont férus de leur âge et raisonnent soit en barbons, soit en adolescents! Quelle sottise et quelle fatuité! Chacun attend que le monde pense comme lui-même pensait quand il avait vingt ans, et des pensées de* 1890, *de* 1900, *de* 1910, *de* 1920 *prétendent résoudre les problèmes que pose le vivace aujourd'hui. Le clair univers est là toujours qui attend qu'on l'ordonne et l'utilise un peu mieux. Il a son*

âge et son âge seul compte. Je ne sais si le comble de l'intelligence ne consiste pas à être, pour ainsi parler, à la pointe du temps, à avoir le plus exactement possible l'âge de l'humanité la plus avertie et la plus cultivée. Au reste, c'est un âge qui peut plaire à tout le monde, car c'est être très jeune encore. »

Ainsi, quoique de divers âges, nous avons rappris cette joie dont parlait Henri Franck dans un poème d'avant-guerre, « *la joie de nous sentir des cœurs contemporains et de multiplier nos esprits l'un par l'autre.* » *D'elle-même, après, cette joie fit son ouvrage. On ne lui résiste pas longtemps.*

Je ne sais rien d'émouvant, dans l'œuvre de M. Jean Giraudoux, comme quelques pages, échappées au manuscrit de Bella, dans lesquelles il tente de nous raconter cette reconnaissance des générations que le héros de son livre eut à faire au cours des années qui suivirent la guerre. Toutes les grâces du style et de la fiction ne parviennent pas à dissimuler l'émotion de M. Giraudoux lui-même. Son héros ne savait plus bien quel était son âge. Etait-il jeune encore? Il voulait le croire. Cer-

tain « égoïsme vital » le poussait vers les jeunes ; un attrait aussi grand le jetait vers cette génération, plus âgée que lui, « à cheveux gris-sel pour les hommes, et dorés pour les femmes ». Un vieil homme enfin, M. de Fontranges, l'aida à faire le point de sa vie et lui rendit le sentiment exact de son âge. A notre retour parmi les hommes, nous avons tous été ce héros de Bella et nous avons vécu son expérience, heureux chaque fois que le Dieu des rencontres, Hermès le secourable, devint pour nous le Dieu de l'amitié, fit cesser autour de nous la solitude et le silence, et nous offrit, avec des hommes plus jeunes ou plus vieux que nous-mêmes, de recommencer la vie.

Cependant nos contradictions subsistaient et il n'y a pas chance qu'elles s'effacent. De la guerre elle-même il s'en fallait beaucoup que tous ceux-là qui l'avaient faite gardassent le même souvenir. Elle reste pour certains une noble aventure, un geste héroïque qui éleva les plus humbles en les obligeant à servir des idées qui les dépassaient. Ils ne voudraient pas n'y avoir pas eu part. Il leur semble qu'ils furent un jour la France ou bien encore la Justice, et

les 11 Novembre sont pour eux les anniversaires d'un triomphe. D'autres, à évoquer ces souvenirs, ressentent seulement de la tristesse et quelque honte. Il leur arrive de souhaiter naïvement que tout cela n'aît pas été et chaque année, le 11 Novembre, en renouvelant leur deuil et leurs regrets, ne ravive en eux que la mémoire d'une ignoble défaite humaine.

Et par delà la guerre, que de choses nous opposaient encore! Certains avaient grandi dans la caverne de Caliban, d'autres dans le laboratoire de Prospero, d'autres encore derrière le comptoir où Bonacorso compte ses écus. Ces traces de la vie disparaissent-elles jamais? Les bons roturiers sont-ils moins fiers de leur roture que les bourgeois de leur bourgeoisie? Rien pèse-t-il aussi lourd que les souvenirs de la caverne? Les cœurs fidèles en sont comme obsédés ; leur tourment est de ne se croire jamais assez fidèles. De ce vaste monde populaire, d'où ils viennent, il semble à les voir, qu'ils aient remporté un trésor. Ils sourient de ceux qui disent qu'il n'y a plus de peuple et méprisent en la paix un temps sans courage. Eux prétendent seuls savoir, et ils

savent que le peuple de toujours subsiste et que sa vie, cette défaite continue, n'est pourtant qu'une longue suite de petites victoires. Ils répètent le mot de Michelet selon lequel les gens du peuple sont maîtres dans les choses du cœur. Ils parlent d'une sagesse populaire, soutiennent que la noblesse de ce temps est toute dans le mouvement de ces foules plébéiennes qui, à l'instant même où elles réclament du pain, songent encore à organiser le monde. Ils n'espèrent qu'en de jeunes barbares. Mais comment concilier ces pensées et celles de ces aristocrates intellectuels qui croient fonder dans la tradition et l'histoire leurs titres au gouvernement des affaires humaines et partout proclament qu'il n'est de civilisation que par la maîtrise des élites et par l'écrasement des barbares?

Restait à nous regarder les uns les autres comme des mécréants. A cela même nous n'avons pas manqué. Je ne veux pas parler seulement des différences de confessions qui nous séparaient. Mais le débat rouvert depuis quatre siècles entre Dieu et l'homme, entre la raison et la foi ne nous trouvait pas rangés du

même côté. Tout ce que les Dieux perdent, l'homme le gagne, disent les uns et ils se veulent la force d'Hercule et l'orgueil de Prométhée. A quoi les autres répondent depuis toujours par le même acte de foi : L'homme ne gagne que ce que Dieu lui-même a déjà gagné en lui.

La joie dont j'ai parlé se trouva plus forte que tant de raisons de discorde. Au reste, je ne gagerais pas qu'avant de nous tendre la main, nous nous soyons demandé ce que chacun de nous pensait de l'âme, de Dieu, de la société et de la République. Qu'on ait des certitudes, soit! Mais est-ce raison de mépriser celles des autres? Etions-nous donc si loin des jours de notre « commune dénéantise », selon le mot de Montaigne? Qui, il y a quelques années, n'avait un instant plié? Et le souvenir de ce dénuement spirituel, qu'il ne se peut pas que les esprits les plus solides n'aient alors quelquefois éprouvé, commença, j'imagine, de nous rapprocher. La conversation faisait assister au plus émouvant des spectacles. L'un était trop grave, l'autre trop véhément : le froncement de sourcil de l'un, l'éloquence de l'autre trahissaient le même souci tout à coup revenu. Il fallait bien

voir que chacun de nous, hier défait, anéanti, travaillait à recomposer en lui la personne humaine. Mal vaincu, décidément incorrigible, infatigable, il se prenait à murmurer : « Est-il rien de plus important que moi-même? » et remettait l'ordre en son âme à sa manière, comme il pouvait. Pour personne ce n'était facile. Les plus traditionalistes y avaient moins de peine sans doute. Mais ceux-là mêmes appréciant leur chance à leur prix, n'avaient que de l'estime pour ceux qui ne demandaient qu'aux forces humaines les moyens de cette reconstruction tragique.

Au milieu d'un monde volontiers opportuniste, confusionniste et où paraît régner la seule commodité, c'en est assez peut-être pour unir des hommes que le prix qu'ils attachent encore précisément à ces contradictions de leurs esprits. Car nous tenons à ces positions intellectuelles que nous avons prises, et nous avons la naïveté de penser que notre vie entière y est intéressée. Il m'arrive, mes camarades, de considérer, avec une sorte de gaieté, notre gravité démodée. Dans la moderne république des lettres, il est bien des façons d'être ennuyeux, de

ce préposé aux choses vagues dont parle Paul Valéry au préposé aux énigmes. Notre manière à nous de l'être, si nous le sommes jamais, est sûrement d'être trop graves. Nous voudrions appeler sur nous toutes les grâces de l'esprit, et nous aimons que dans les livres, des idées justes et fortes veuillent bien n'être pas en même temps renfrognées, mais nous ne sommes pas prêts à confondre l'esprit et le bel esprit. Pour la plupart, nous n'estimons guère la littérature qui n'est que littérature. Nous avons un assez grand mépris des fadaises à la mode et un vrai dégoût du mercantilisme intellectuel. Est-ce grossièreté de nature encore, nous n'éprouvons à l'égard de ce nouveau mal du siècle dont nous parviennent les jérémiades qu'une impitoyable indifférence et nous n'avons pas le temps d'être malades. Non. Mais l'esprit a subi, dans les années passées une grave défaite. Un peu partout il organise sa revanche et nous n'avons point d'autre ambition que d'en être à notre place et à côté d'autres, d'humbles ouvriers. Les gentils propos n'y suffisent point. Moins encore, sans doute, comme cela se voit, certain empressement à

servir surtout les idées qui paient. Il y faut d'abord une vraie probité critique. L'esprit seul peut guérir l'esprit, et il se pourrait, après tout, que la République des Lettres, comme toutes les autres Républiques, selon l'enseignement de Montesquieu, ne tînt jamais sa grandeur que de sa vertu.

Telles les réflexions que, l'un poussant l'autre, nous faisions ensemble. C'est alors qu'il nous parut que nous étions dans les meilleures conditions pour écrire de ces petits livres que le premier qui pensa à en publier, Charles Péguy, appela d'un mot qui évoque à la fois la modestie et l'honnêteté, des « cahiers ». Etrange association, s'il est vrai que nous nous associons pour nous battre. Chacun de nous sans doute, dans ces petits livres laissera voir comment il s'y prit pour redevenir un homme, et plus d'un paraîtra aux autres, ce faisant, avoir plutôt détruit l'homme en lui. Qu'importe ! Nous confronterons nos pensées. Nous les estimons assez pour ne pas craindre pour elles ces confrontations. Nous leur demandons assez pour qu'à chaque instant nous acceptions de les livrer à la dispute et ainsi de les vérifier.

La foi du charbonnier n'est plus à personne permise. Il n'est de foi solide que celle qui a passé par les flammes de la critique. Nous voulons un loyal débat. Nous consentons à nos contradictions, si c'est là que nous devaient conduire la probité intellectuelle et l'amour de la vérité. Rien ne serait plus dommageable à notre entreprise que les atténuations et les accommodements. Ne cherchons pas une unité factice qui ne serait que dans le ton volontairement poli de nos écrits. Profitons de notre merveilleuse liberté, assez jeunes encore pour ne pas sentir les alourdissements du temporel et n'avoir que des intérêts spirituels. Je n'ai cessé de penser à une admirable page de Montaigne. Elle est au chapitre de « l'art de conférer ». Ne pourrait-elle être comme l'épigraphe de nos travaux? Je la transcris ici, en tout cas, pour l'embellissement de notre premier cahier :

« *Les contradictions des jugements, écrit Montaigne, ne m'offensent ni m'altèrent ; elles m'éveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons à la correction ; il s'y faudrait présenter et produire, notamment quand elle vient par*

forme de conférence, non de régence. A chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste, mais, à tort ou à droit, comment on s'en défera : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirais être rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot, tu rêves ». J'aime entre les galants hommes qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée : il nous faut fortifier l'ouïe et la durcir contre cette tendreur du son cérémonieux des paroles. J'aime une société et familiarité forte et virile, une amitié qui se flatte en l'âpreté et vigueur de son commerce, comme l'amour ès-morsures et égratignures sanglantes. Quand on me contrarie, on éveille mon attention, non pas ma colère ; je m'avance vers celui qui me contredit, qui m'avertit : la cause de la vérité devrait être la cause commune à l'un et l'autre.»

Ces « cahiers » ne témoigneront-ils donc que de notre discorde? N'y verra-t-on que nos querelles? Je ne le pense pas. Notre commune loyauté ne leur donnera pas seule leur unité profonde.

Si je nous connais bien, dans nos plus grands débats, nous trouverons encore des raisons de

nous accorder. Chacun de nous peut bien être un hérétique aux yeux des autres. Mais c'est une grande bêtise de croire toujours à la bêtise de l'adversaire, si ce n'est une malhonnêteté de croire à sa malhonnêteté. Nous ne pensons pas, nous ne croyons pas les mêmes choses, mais ce que nous croyons, nous le croyons de la même manière, d'une même âme. C'est ainsi que des prières différentes, adressées à des dieux ennemis, ont cependant parfois le même accent, venues des mêmes inquiétudes et de la même ferveur. Quels que soient nos Dieux, nos idées, ne leur demandons-nous pas toujours les mêmes services? Toutes nos prières, tous nos raisonnements, le même soin de la dignité humaine les explique. Qui dit que l'humanisme est en baisse? Il est un point en lequel tous nous nous accordons. Nous voulons tous que l'homme gagne. Nous avons pour les autres et pour nous-mêmes le souci d'une vie un peu haute et nous en cherchons les moyens.

Que dire encore? Que nous voudrions que ces cahiers aient un caractère européen. Nous savons bien que nos misères, pour la plupart, ne sont pas des misères nationales, que les

grandes questions de ce temps dépassent le cadre de la nation et qu'il n'est pas d'autre moyen de les résoudre que de les envisager dans toute leur étendue. Les circonstances ont fait de plusieurs d'entre nous des observateurs et des témoins de la vie du monde. A ceux-là nous demanderons ce que sont nos problèmes, vus de Berlin, de Londres, ou de Moscou, et plus d'un, j'en suis sûr, fera pour nous l'office de ce promeneur généreux qu'évoque le Journal *de Montesquieu, et qui « séjournant dans les pays étrangers, s'y attache comme au sien propre, prend part à leur fortune et souhaite qu'ils soient dans un état florissant ». Ils nous diront ce que sont par le monde les plus récents efforts des hommes vers la noblesse et le bonheur.*

* * *

Voici notre premier cahier : La rencontre de Cervantès et du Quichotte. *C'est la lecture que deux jeunes écrivains firent ensemble, dans les années qui suivirent la guerre, d'une grande vie et d'une grande âme.*

« *Moins la grandeur et la beauté, la vie ne*

lui était rien du tout », *disent de leur héros Pierre et Etienne Martel, et c'est leur propre angoisse qu'ils nous confient. Tous deux vivaient en cette foi ; elle avait fait leur alliance. Un seul reste désormais pour la maintenir et la répandre telle qu'ils l'avaient conçue dans la chaleur et l'enthousiasme de l'amitié. Etienne Martel est mort pendant qu'on imprimait les premières épreuves de ce livre. J'ai là autour de moi des papiers et des notes qui devaient m'aider à raconter leur vie romanesque et tragique, bien digne du maître qu'ils s'étaient choisi. Mais cette double vie mêlée par l'amitié, comment la peindre maintenant? Tout cela est à vif et saigne.*

Comment n'avoir pas obéi au premier signe et au premier appel? Un jour de l'été dernier, en voyage, comme je lisais un journal de Toulouse, le Télégramme, *mes yeux rencontrèrent au bas d'une page une admirable description des plaines d'Aude. C'était une évocation, inquiète, eût-on dit, de cette terre chaude et avide à travers laquelle, par un singulier contraste, le canal du Midi, cette « grande voie dormante » semble témoigner pour toujours des*

droits d'une « lucidité supérieure ». Il n'était besoin de longues réflexions pour se dire que l'écrivain, cette fois, n'avait si bien peint son pays que parce qu'il était à l'image de son âme. J'allai au titre. Cela s'appelait Vin rouge, *était publié en feuilleton et signé P.-E. Martel. Ce fut notre première rencontre. L'été passa et je n'y pensai plus. Revenant à Paris, j'aperçus de nouveau le nom des Martel et* Vin rouge *dans une bibliothèque de gare.* Vin rouge *était devenu un beau cahier de 500 pages, un de ces livres dont la seule apparence témoigne que s'y déploie une magnifique jeunesse. J'eus l'ingratitude de ne pas l'acheter. Menus faits, peut-être. J'aime mieux y voir les jeux d'un hasard meilleur que nous-mêmes, et les fantaisies d'un dieu des amis, qui, je le vois à présent, m'avertissait de me hâter. Mais je n'obéis point à ses avertissements jusqu'au jour où, dans la vieille maison que j'ai dite, on me parla de ces deux jeunes hommes de Toulouse, deux « frères », assurait-on, qui déjà avaient vécu une véritable épopée, avaient couru en Espagne les aventures et préparaient maintenant une vie de Cervantès.*

Dès lors je leur écrivis et la réalité se trouva plus belle que cette légende même qui les précédait. Ils n'étaient pas « frères » à la vérité, mais avaient décidé de l'être. Leurs raisons, s'il était besoin en pareil cas de raisons, étaient celles de Montaigne et de La Boétie : « C'est un beau nom et plein de dilection que le nom de frère, et à cette cause en fîmes-nous lui et moi notre alliance ». Ils avaient pris un pseudonyme. Mais un même nom, s'il laissait à chacun sa personnalité, leur avait paru à son tour insuffisant, insupportable. Ils voulaient une « alliance si universelle » qu'on n'en retrouvât point, comme dit Montaigne encore, la « couture ». Ils n'étaient pas Pierre et Etienne Martel. Chacun, perdu en l'autre, était Pierre-Etienne Martel, si bien que je puis douter aujourd'hui si je parle d'un vivant ou d'un mort. Pierre exige qu'on donne tout aux larmes et aux regrets. Etienne commande qu'on ne pense qu'à son ami et m'interdit d'écrire une oraison funèbre.

S'il est vrai, comme le disait récemment Henri Gouhier, qu'on n'écrit bien une biographie que si l'on y est porté par un mouvement intérieur, ce petit livre a de grandes chances

d'être un beau livre. Personne, hélas, n'était mieux fait que P.-E. Martel pour raconter la vie picaresque et peineuse de l'ingénieux hidalgo [1]. *C'est la couleur de sa propre vie. Un homme qui les aima et les contempla vivre m'écrit : « Prenez dans tout ce qu'il y a de fou en chacun de nous et qui vaut mieux que nous-mêmes : voilà le plan dans lequel tout s'est passé. » Et encore : « Rien de ce que vous pouvez imaginer comme réaction d'un cœur noble à des épreuves dont je vous ai dit quelques-unes ne sera faux. » Ces épreuves, il n'est pas temps de les conter. Qu'on sache seulement que le désir mystique de se donner toujours, une impérieuse vocation du bien, la volonté de vivre une vie efficace l'engagea sans cesse en de nouvelles aventures, et certaines d'une tragique grandeur.*

La rencontre de Cervantès et du Quichotte est une aventure éternelle. C'est la nôtre, le jour où des idées et des rêves qui nous avaient longtemps mené, comme se détachant de nous,

1. Pierre-Etienne ne note-t-il pas quelque part dans son livre, avec cette sorte de superstition qu'inspire parfois le malheur continu, et comme s'il voyait dans cette coïncidence un signe, qu'il est, lui aussi, revenu de la guerre, comme Cervantès, paralysé « d'une paralysie radiale. »

bafoués et vaincus, il nous semble les voir semblables à de brillantes et misérables nippes, fripées, usées dans quelque fête burlesque que nous nous serions donnée. Idées et nippes, nous en habillons ce pâle et grand fantôme, aujourd'hui l'objet de nos sarcasmes et de nos railleries, et qui est tout ce que nous entrevoyons de nous-mêmes dans les jours évanouis. Qui nous dirait qu'elles sont, ainsi qu'écrivaient récemment de jeunes philosophes, « la partie éternelle de nous-mêmes », en cet instant nous ferait bien rire. Et quand cela serait vrai, nous touchons alors à un tel fond de dégoût que nous nous écrierions : « La belle perte! » Et nous consentons définitivement à cette désespérance et à cette ruine ou bien...

Quand l'heure fut venue pour Pierre et Etienne Martel de cette confrontation pathétique, — cela fût-il sur une route de Castille, dans un garni de Barcelone, en cette Espagne où leur songe, la ferveur à l'un et à l'autre interdite les avaient conduits — ils étaient ensemble, et s'ils furent tentés un instant de se moquer de ces jeunes fous qu'ils étaient, chacun d'eux devant l'autre sentit bientôt la bassesse

de cette ironie, et tous deux revolèrent à leurs rêves, fidèles à eux-mêmes, à cette « lucidité supérieure » qui répond par le rire à la dérision du sort, par le mépris à l'injustice des hommes.

Au plus fort de leur tourment, ils recopièrent à la fin de leur premier roman, Vin rouge, *comme une protestation et un acte de foi, ces paroles de Montaigne :*

« Il n'est rien de si beau et si légitime que de faire l'homme et dûment. Ni science si ardue que de bien savoir vivre cette vie. Et de nos maladies, la plus sauvage, c'est de mépriser notre être. »

« C'est une absolue perfection et comme divine de savoir jouir loyalement de notre être. »

Et puis ils écrivirent la biographie de leur maître.

Garder l'honneur, cela ne se peut-il donc sans folie? Quelle part d'héroïsme et de générosité comporte la dure et exigeante vie? Tel était le problème que posait à toutes les pages et que résolvait le vieux livre de Cervantès. Tel aussi le problème qu'eux-mêmes devaient résoudre.

Leur réponse est celle de Cervantès. Ils ne veulent pas que se perde le sens de l'héroïsme: « Ne marchandons rien, mais tout plutôt que nous-mêmes[1]*. » Parfois, ils n'osent pas tant demander. Mais n'est-il pas un héroïsme toujours possible? L'héroïsme de la bonté, l'héroïsme des yeux ouverts? Cervantès avait dit : « Pues no se pierde el hacer bien, ne aún en sueños ». — Le bien faire ne se perd pas, même en songe.—Et les Martel commentent: « Faire au monde le don gratuit d'être bon, c'est mériter en quelque sorte qu'il le soit. » Voilà retrouvé l'héroïsme vraisemblable et la nécessaire noblesse. Une telle sagesse ne nourrit pas de vains espoirs. Elle demande peu, seulement qu'on laisse, ainsi que dit un vieux proverbe, « ronger son âme par les soucis d'autrui ». Elle n'ignore pas la réalité. Ce mot lui-même, « héroïsme », lui paraît un peu bien haut. Humanisme lui suffit. Elle ne compte pas sur les chevaliers errants, elle compte sur les hommes à qui, tout bien examiné, elle décide de faire confiance.*

Ils en étaient là du combat quand une impla-

1. Cf. page 156.

cable maladie, frappant Etienne Martel, vint mettre le comble au drame et le précipiter. C'est alors que je les connus, et voici ce qui advint. De ces deux âmes, il sembla bientôt que celle qui était la plus menacée et qui portait déjà en elle tout le poids de la mort voulut parler seule. Pierre ne m'écrivit plus en son nom ; il m'envoya les seules lettres que de son lit lui dictait son frère Etienne, et moi-même, avec l'assentiment de Pierre, je ne m'adressais plus qu'à celui qui allait nous être enlevé.

Etienne me disait ses débats avec le mal, ses débats aussi avec son livre. Et je sais maintenant que d'autres drames encore le torturaient, firent de sa vie, jusqu'au dernier jour une merveilleuse bataille. Leur petit livre « son tourment et son délice », soudain lui parut insuffisant. Mesurant tout à son rêve, il craignait « que ce fût peu de chose ». Il n'osait pas « jeter les dés », livrer le manuscrit à l'imprimeur. Il voulait le récrire, le corriger, le charger de notes et de références. Surtout dès que la souffrance lui laissait un répit, il « creusait la sagesse du Quichotte ». Il voulait en donner une formule si claire et si émouvante qu'elle

gagnerait à la noblesse ceux qui accepteraient de le lire. Il m'avait écrit un jour : « La sagesse de Cervantès, c'est la sagesse de Montaigne passée au crible de la misère espagnole. » Ce fut le texte de nos derniers entretiens. Une discussion s'éleva entre nous, et je ne peux rien faire de mieux sans doute pour accomplir ses dernières volontés que de la rapporter ici.

Cette sagesse de Montaigne, avais-je dit, est bien aristocratique. On retrouve en lui, tout compte fait, l'héroïsme de son siècle, mais il y a dans le message de Cervantès je ne sais quoi de plus humble, de plus populaire, par là de plus universel, de mieux adressé à tous. C'est une grande garantie contre la faiblesse que les pierres d'un bon château. Un « sage », cela se réussit comme un coup au bilboquet, dans les loisirs d'une vie aristocratique, entre les murs d'une chambre garnie de livres, loin du bruit et de la foule, à l'abri de la nécessité, et c'est une assez bonne affaire, après tout, que de n'avoir à pourvoir qu'aux besoins de son âme, fût-elle la plus exigeante. Mais dans une prison, dans un galetas, devant la misère, et quand le corps lui-même réclame, ne pas céder, être non

pas même un sage, mais seulement un homme assez digne de ce nom, c'est une bien autre affaire. Cervantès en eut l'idée que n'eut guère Montaigne. En lui la pauvreté orienta la sagesse. Le savoir ne lui était de rien qui ne tourne pas en un art de vivre. Encore voulait-il que cet art lui-même n'embellît pas seulement les loisirs de quelques « honnêtes gens », mais simple, mais direct, et comptant bien plus sur les délicatesses du cœur que sur les raffinements de l'esprit, rendît à tous les hommes le sentiment de leur valeur et de leur dignité. Aussi bien avait-il éprouvé que toute âme humaine est capable de ces embellissements. Pour être pauvre en est-on donc moins homme? Sancho a sa fierté et « autant d'âme qu'un autre ». Le peuple fut pour Cervantès un de ses maîtres à penser. Il savait quel sens admirable de l'accessoire et du nécessaire on acquiert dans l'insécurité d'une vie misérable, quelle richesse est parfois le résultat du dénuement même, comment l'habitude de ne rien avoir engendre aisément celle de tout risquer, quelle faim merveilleuse donne la pauvreté : « La meilleure sauce du monde c'est la faim, et comme la faim ne

manque jamais aux pauvres, ils mangent toujours avec plaisir. » Il n'était pas prêt à faire tenir tout l'humanisme dans la culture livresque et aristocratique, et ne voulait pas négliger le bon sens et le simple courage qu'au long de l'histoire les batailles quotidiennes livrées à la destinée ont enseigné à la masse des hommes. Toute la sagesse populaire abonde sur les lèvres du licencié Vidriera en savoureux proverbes.

Etienne dicta à son frère cette lettre admirable :

« La sagesse populaire de Cervantès? Méfiez-vous du Quichotte : c'est une arme à double tranchant. La sagesse populaire est de Sancho. La sagesse du Quichotte est purement aristocratique. Et la sagesse du Quichotte a en définitive raison de la sagesse de Sancho. Cervantès, certes ne cesse pas de saisir les ridicules de l'action, les facéties du hasard, l'inépuisable dérision de la vie ; il assiste en esprit à toute la comédie, à son propre personnage. Mais dupe, il ne peut l'être, pas plus d'ailleurs de ses passions que des recettes que peut lui offrir la sagesse populaire. Vous aviez

le chevalier de la Mort de Dürer. En Quichotte, vous avez le chevalier du Désespoir. Les Espagnols ont pu dire que c'était la croix bafouée, à cheval. C'est très mal dit, mais l'idée est très juste. La tristesse de Cervantès est un monde nouveau, elle embrasse la cruelle nécessité de vivre et d'être ce qu'on est. Mais heureusement influencée par le mysticisme espagnol, le cœur a charge de ressusciter tout ce que la pensée anéantit. »

« *D'ailleurs cette sagesse populaire de Sancho serait elle-même un triste cadeau à faire telle quelle, sans retouches. Sancho est sage, certes, mais il espère. C'est ce qui lui vaut tant de coups sur la terre et tant de grâces dans le ciel. Il espère, étant peuple, et parce que peuple étant crédule, et se livre aux entreprises de l'optimisme d'autrui. Vous l'entendrez toujours grogner contre la guerre, mais la lui verrez toujours faire, etc., etc...* »

Etienne Martel ajoutait, et cela était de la même teneur :

« *Je passe des journées et des nuits de plus en plus mauvaises ; je ne suis calme que lorsqu'on m'abrutit avec des stupéfiants. Il paraît*

que les beaux jours vont venir, que la guérison est là. Mais je vous avouerai que ces longs mois de lit m'ont rendu très lâche : je ne veux pas dire que je n'ai plus d'espérance, mais je ne règne plus là-dessus comme autrefois.

« *Je me permets de vous envoyer ma photo. Vous voyez que je pourrais être heureux avec ce petit enfant velouté chez qui la parole vient avec le geste par saccades. Depuis de trop longs jours ce n'est plus moi qui l'amuse...* »

Alors les lettres se font de plus en plus brèves. Il renonce enfin à corriger son livre. Je lui ai promis d'aller le voir à Pâques. Une dernière lettre vient qui s'achève par ces mots : « *Votre venue à Pâques me ferait un immense plaisir. Songez à me satisfaire...* ».

Le 15 mars, Pierre Martel m'écrivit : « *Mon pauvre frère Etienne est mort ce matin à trois heures.* »

JEAN GUÉHENNO.

LA RENCONTRE DE CERVANTÈS ET DU QUICHOTTE

I

Le premier document qui nous parle des Cervantès date de 1489 : c'est à Cordoue que le bachelier Rodrigue de Cervantès reçoit de certain voisin de Tolède mille maravédis pour l'entretien du maure Mahoma, confié à sa garde.

Son fils « le licencié » Jean de Cervantès, exerce la profession de scribe dans la même ville entre 1508 et 1516, puis se marie avec Doña Leonor de Torreblanca, et en 1518 entreprend le long voyage de sa carrière judiciaire à travers Cuenca, Alcala, Guadalajara, Plasencia, Baena et Osuna.

Le duc de Cessa le nomme « Alcalde mayor » de ses possessions de Baena, Cabra et Isnajar. Le comte d'Ureña le fait gouverneur d'Osuna. Jean de Cervantès joue le

rôle de Sancho Panza dans son île, mais de façon moins bénigne. Un certain Diego Cordido proteste en 1524 contre la torture qu'il a subie dans la prison publique sans preuves suffisantes et sans la présence d'exécuteur des hautes œuvres : « J'étais nu sur l'échelle du tourment, il me fit lier et de sa propre main, tira très rudement les cordes. » Un autre Andrès Lopez se plaint d'avoir perdu un bœuf : « On me l'a tué frauduleusement, et de plus on en a vendu la viande. En cherchant dans les boucheries, je tombai sur l'une de ses cornes, et je vis bien ainsi quel avait été le voleur. Mais jamais le licencié Cervantès ne voulut recevoir mes témoins, et pour toute réponse il m'envoya paître. »

Don Narciso Alonso Cortes, dans *Los casos cervantinos que tocan à Valladolid*, nous informe d'un autre procès peu édifiant à la charge de Marie de Cervantès, fille du licencié et tante de Miguel. Le licencié était en 1528 auditeur du conseil du duc de l'Infantado. Don Martin de Mendoza, fils naturel du duc, était archiprêtre diocésain. Il vit Marie à la fleur de son âge et de sa

beauté, et en entreprit la conquête. La pucelle ne se laissa séduire qu'en bonnes et dues formes et sous promesse de dot — 600.000 maravédis — payables le premier jour de l'an 1531, le tout signé et paraphé de deux témoins, Pedro Vázquez Villaroel et Francisco de Ribera. L'affaire conclue, la jeune fille fut publiquement la maîtresse de Don Martin. Leurs relations s'achevèrent Dieu sait comme, et vers avril 1532, la famille Cervantès entreprend contre la maison de l'Infantado son grand procès pour le paiement effectif de ladite dot. Le licencié abandonne sa place d'auditeur, refuse « alcaldies » et lutte contre ses terribles adversaires avec toute son expérience et toute sa rouerie de juge et de scribe.

Si repoussants que paraissent ces détails à la sensibilité de nos jours, qui se rend bien coupable par ailleurs d'autres écarts, il ne nous faut pas refuser ces émotions. On s'écarte de son rôle si humain d'historien à vouloir appliquer partout la même mesure et la même morale, sans tenir compte de la marche longue et graduelle du temps. J'ad-

mets que le sens moral de cette époque est pour nous une énigme. L'aïeul du grand Cervantès apparaît indomptable, fuyant, vif et divers en un siècle où la règle cède partout au souffle du hasard, et sous le pouce de la violence. Et s'il diffère des mortes hermines de Villon c'est qu'il risque sa tête et sa position à chaque instant, et que, justicier à l'espagnole plutôt qu'à la française, il pend son monde, sachant bien qu'un jour on peut le pendre à son tour.

Il vit envers et contre tous dans une insécurité perpétuelle, à travers villages et gouvernements, puissant, redouté et haï, mais hardi comme ne le fut jamais maître au Châtelet. Il n'est pas noble de robe comme en France, il est noble tout court en face des plus petits comme des plus grands, et il n'a conscience ni de sa conscience, ni de celle des gens avec qui il traite.

Ses enfants, Diego de Alcala nous les montre vêtus de soie et montés sur beaux chevaux, accompagnés de pages. Le père de Cervantès fraie avec des sujets de haute condition, il prend part à des tournois, il vit

à l'ombre de l'aïeul avec sa sœur Marie, avec ses frères. Et tout va bien jusqu'au jour où les enfants s'émancipent. Vers 1540, la première amourette a raison du cœur de Rodrigue qui se marie, sans savoir comment vivre, avec Leonor de Cortinas; et ce sera pour lui désormais la pauvreté angoissante, si naturelle et si orgueilleuse en Espagne et qui se dissimule sous les plus folles présomptions.

On sait que le père est puissant : affamé de domination, quel avenir ne réserve-t-il pas à ses enfants? En attendant son aide problématique, mais dont eux ne doutent pas, ils accueillent la première profession venue — intermédiaire entre les carrières libérales et les simples gratteries de papier — une de ces professions mal définies qui trompent la faim, et où les jeunes gens de bonne famille ont eu de tout temps l'habitude de mettre leurs espoirs à retrouver ou à absoudre une jeunesse perdue.

Comme il se ferait aujourd'hui enregistreur, employé de banque ou représentant, en ce temps-là, le père de Cervantès se fit

chirurgien romanciste comme on les appelait par opposition aux médicastres frottés de latin et de facultés majeures. Cette occupation est plus que précaire, et avec elle le père de Cervantès descend du rang où il est né. Il administre ses drogues dans la vieille cité universitaire d'Alcala, parmi les empiristes dont nous parlera Molière, dont nous parlera le docteur Pedro Recio du Quichotte. Il applique des topiques, il est rebouteux, il saigne les chanoines apoplectiques, il place ses clystères, et dans les rixes amoureuses, étanche le sang et bride les plaies. Et il a quatre livres dans sa bibliothèque: *De la pratique de chirurgie, De l'Antonio ou du parfait Docteur, Des quatre maladies des filles,* et son livre de comptes.

En 1543 naît André, puis Andrée en 1544, puis Louise en 1546; le 9 octobre 1547 est baptisé Miguel, et inscrit sur le premier livre de naissance de la paroisse de Sainte-Marie; le sacristain sert de témoin; c'est dimanche; le baptême est pauvre et le curé se presse; le prénom « Miguel » écrit à la diable, à moitié coupé par le bord de la

feuille se lit à peine, et quelqu'un plus tard l'a répété en marge.

« Enfant de bonne ville est demy escripvain » assuraient nos pères : les fonds-baptismaux de pierre brute sont ronds comme une mappemonde, et à côté, dans l'ombre, on distingue les deux dormeurs de deux tombeaux. L'église paraît une maison bourgeoise, avec son clocher bas et carré, ses étages qui se superposent sans aucun ornement, sans ogives, ses façades tristes, sévères et crépies. Elle n'est même plus du Moyen-Age, et on voit bien que, tout comme la vie très pratique et quotidienne, elle ne craint guère les chevaliers errants et ne s'en soucie point.

Petites places solitaires, où l'herbe croît en toute saison, où deux voix qui passent font un événement... Hautes, tortueuses et montueuses ruelles : deux lignes de dalles suivent les maisons. Entre les dalles un pavage, un semis de cailloux plantés la pointe en l'air. Tout en haut l'étroite ligne du ciel bleu. Et cet enfant distingué, pieds nus, qui, rapide et l'œil splendide de lumière, sur les terribles cailloux de cette rocailleuse Alcala,

écoute peut-être déjà le grand, l'éternel malheureux qui s'agite au fond de tout cœur passionné pour la vie, et que l'intelligence de l'univers inexpiablement travaille!

En 1550 naît Rodrigue, puis d'autres : ils sont sept rejetons de la vigne devenue très pauvre et, comme telle, sarmenteuse. Vers l'automne de 1551, soit dans l'espérance d'une fortune meilleure, soit pour suivre le cours d'un de ces interminables procès où se complaît le caractère pointilleux des Espagnols, le chirurgien prend le chemin de Valladolid. C'était alors la capitale des Espagnes animée par la double effervescence d'une cour de courtisans et d'un campement de soldats. Les auberges regorgent de monde, on loge dans les jardins; à tous les carrefours des rôtisseries en plein vent tournent leurs broches et dans les encoignures des portes ou sous les treilles en tonnelle, les éclopés des guerres de Flandres vendent leurs conseils aux jeunes en partance pour des aventures nouvelles.

Les Cervantès s'installent plutôt bien que mal; le médicastre se souvient de son père et

du train d'autrefois; il veut représenter, il veut éblouir; il achète à Gregorio Romano quatre chandeliers plus cinq tasses ainsi qu'une jarre et une cuvette, le tout en argent, au prix de 44.472 maravédis payables à la Saint - Jean prochaine. Escomptait-il des gains considérables? En tout cas ces espérances-là se convertiront en fumée. Les quelques rentes laissées à Alcala disparaissent. Le vieux juge reprend du travail à Cordoue d'où il était parti. Les fruits sont dévorés et l'arbre mis en pièces. Un jour ce sont des tapis, le lendemain, chez l'entremetteuse Béatrix, l'on met au clou des coffres, la vaisselle, les coussins et le matelat du lit. La tante Marie cède les robes payées autrefois par le duc de l'Infantado. Bref, un matin de juillet 1552, Garcia de Medina, premier huissier de Valladolid, saisit sa vare de justice et précédé de crocheteurs et du scribe Morillas, se présente à la maison de Rodrigue. Les voisins le regardent déplier ses papiers, puis les crocheteurs entrer et s'emparer des draps, des bancs, des tables, des serviettes, de justaucorps, de jupes, d'un

Enfant Jésus dans sa boîte de bois, d'une épée, de trois livres et d'une viole. Un cordonnier prend le butin judiciaire sous sa garde au milieu de la curiosité satisfaite et maligne des badauds et connaissances. Fini l'inventaire et paraphés les actes, le cortège repart, et Rodrigue, détenu pour dettes, s'avance au milieu, tête basse.

Voyez-vous dans un coin ce petit être de cinq ans : il ne comprend pas : un indéfinissable sentiment d'abandon et de honteuse indigence l'accable! Petits êtres délicats, exquis, légèrement macrocéphales! Ils regardent d'une façon qui déconcerte. Toute expression enfantine est estompée sur leur visage par une ombre de gravité ironique, comme de vieillesse prématurée. Leurs petites têtes oscillent, pesantes; succomberont-ils, payant de leur vie le miracle de leur précocité? ou flotteront-ils à la surface des choses et survivront-ils dans l'inquiétude et les songes du génie que l'adversité a coutume de poursuivre et stimuler?...

Encore somnolent de la grande nuit de la chair des mères où dorment les êtres, Michel,

de son front bombé de petit garçon à peine formé, vient heurter la vie : il trébuche dans ses misères. Et dès cinq ans, ses yeux peuvent savoir combien les jours sont trompeusement lumineux.

Je ne me perdrai pas dans le labyrinthe des procédures, des demandes, plaintes et protestations de Rodrigue, de sa femme, de sa sœur et de sa mère. Le petit dut rouler sa bosse dans toutes ces tristesses, oublié, torché, culbuté avec la presse, le désespoir et l'inconscience d'une famille qui a trop d'enfants et pas le sou.

Ils promènent leurs mésaventures et cherchent fortune. En 1556, l'aïeul Jean de Cervantès étant mort à Cordoue, ils durent y aller recueillir l'héritage et fuir leurs créanciers. Cervantès connaît la cité maure comme sa poche : ne nous parle-t-il pas des trous et truands du Potro, de l'égout de Vecinguerra ! Il s'amuse où il peut, ne boude pas à la vie, furète un peu partout en gosse espagnol, mangé de soleil et nu sous sa simple chemise : les coqs piétinent dans le fumier, les

cochons fouillent de leur groin les relavures, une gitane aux creux anxieux se déhanche, le diable au corps. Au-dessus des murs et des toits blancs un cyprès unique s'effile et prie. Miguel au bruit des castagnettes et des cigales, boit une tranche de pastèque avec le guet à l'œil d'un enfant méditatif et des interrogations de bout de nez...

En 1561 on trouve leur trace à Madrid. Le père de Cervantès est un inquiet : il erre. Le petit apprend à lire à la villa que dirige Don Gerónimo Ramirez, humaniste, auteur du poème *De raptu innocentis Martyris*. En 1564, des documents nous les montrent établis à Séville : voyages perpétuels, visions toujours neuves pour l'enfant. Il a pris contact avec son pays : il a voyagé, il voyagera toute sa vie : il a treize, quatorze ans : il connaît la Manche, la Castille : il a senti la muette leçon des terres hautes, des jachères, des bergeries isolées dans les campagnes solitaires, des ruisseaux et de leurs peupliers, des sons de cloches aux approches des villes, des cuisines d'auberge au bord des chemins, des soldats pouilleux aux houppelandes argi-

leuses, et qui vont par les routes et la poussière de village en village.

A Séville son esprit va s'éveiller à la curiosité des êtres et des choses, et le désir s'emparera de lui.

La famille continue de vivre étroitement : tous les documents sont des témoins de peine et gueuserie : lettres pour proroger des paiements de loyer à Jean Mateo de Urena, délégations de pouvoir à la mère, à la sœur pour sauver quelques bribes de l'embargo général. Dans toutes ces pièces on vieillit, on rajeunit les enfants pour les besoins de la cause... Le petit étudie avec les « iniguistes » sans doute. Il suit un peu tous les collèges. Il ne se présente pas à nous comme un homme discipliné, et de formation rigidement doctrinale, à la manière des grands humanistes et des théologues de son temps : mais il est très cultivé en lettres profanes, d'une avidité de savoir insatiable et d'une vaste lecture : il poursuit jusqu'aux vieux papiers qui traînent dans la rue. Aussi ne laisse-t-il pas que de mettre à profit les enseignements des chaires et des facultés,

ou du moins de les renifler à la manière de Don César dans *Ruy Blas*, ventre creux et planté devant les soupiraux des cuisines.

C'est l'inquiète, l'ardente adolescence, Séville, le siècle héroïque! En moins de cinquante ans, l'imprimerie venait d'entrer en Espagne, la reconquête sur les Maures touchait à sa fin et c'était la découverte du Nouveau Monde! Un vent de victoire déployait les bannières du roi catholique sur les solitudes vierges de l'Atlantique et du Pacifique : elles se maintenaient gonflées de gloire de Pavie à Saint-Quentin; elles allaient encore se maintenir jusqu'à Lépante, jusqu'à Rocroy où elles ne tomberaient que de fatigue et comme rendues de tant de triomphes! Les fastes se déroulent, stupéfiants et brefs, emportant les esprits qui s'exaltent... Sous cette splendeur extérieure, il est vrai, la vie chemine misérable et sordide. Appétit de gloire, appétit très prosaïquement terrestre se mêlent : une gigantesque ébauche de nations, d'empire colonial, d'apothéose artistique et littéraire surgit, épouvante de sa grandeur. Et toute cette foule géniale de

conquérants, d'explorateurs, de capitaines, de soldats, de poètes, de théologiens, de dramaturges et d'inventeurs pérégrins, semble naître d'un frénétique embrassement de l'Héroïsme et de la Faim. Le chevaleresque et le picaresque se fondent en une seule nature (le « picarisme», simple inversion ironique de la chevalerie, esprit de vérité rappelant dans l'invraisemblable aventure de nos idéaux atteints, combien l'on reste pauvres bougres jusque dans les bras de la Fortune. Elle est aveugle, disaient les anciens. C'est notre supériorité et notre grand trouble de ne pouvoir en dire autant de nous. Et l'on rit par orgueil et pour ne pas avoir à trop pleurer).

Séville fut le port, le point de départ et d'arrivée de ce monde étincelant et bigarré. C'étaient des prodiges, les Indes, le reflet de l'Italie, l'Empire, la Renaissance, l'Andalousie et son charme éternel. Sous les vieux oripeaux brillaient des cuirasses aux armes illustres. A chaque coin de rue, la pègre coudoyait les grands d'Espagne : tout oscillait entre deux pôles : grandeur et pauvreté; entre deux attitudes : emphase et cynisme.

La famille vit misérablement, mais Michel a dix-sept, dix-huit ans, il est étudiant et libre. Dans la noble cité, les rues fourmillent de gens, castillans, basques, galiciens, andalous. Aux dialectes de toutes les régions espagnoles font écho les sons gutturaux de l'anglais, l'âpre parler tudesque, la musique italienne.

Le matin, l'après-midi, les corridors des Facultés et des Collèges résonnent d'argumentations ergotisantes, d'éclats de rire, de cris, du va-et-vient incessant sur les grandes dalles sonores.

Auberges, hôtelleries bouillonnent. Dans les tripots louches, les malins abondent, les imbéciles aussi; çà et là glissent des vieilles avec leurs longs rosaires, leurs aiguilles, l'écheveau de laine qu'elles laissent avec empressement pour saisir et couler un billet. Les jeunes riches entretiennent une suite de valets, de majordomes, d'écuyers pour démontrer leur lignée et la richesse de leur maison — comme le raconte Vivès dans ses dialogues latins — les pauvres vivent de pitances, dans les transes mortelles du len-

demain. Mais pleins de ruses et de métiers admirables pour sortir de leur détresse, ils escamotent les boîtes des confiseurs, coupent les poches, engagent leurs épées, trafiquent de leurs habits, s'empêtrent dans mille combinaisons usuraires, tirent toutes les cordes.

Riches et pauvres, en camarades, se réunissent les jours de bombance et de liesse. Pas de semaine sans quelque exploit retentissant; ces messieurs de la police ont fort à faire : chaque nuit comporte son échauffourrée. Aux coins des rues regardent des gouges grasses, le front plein de frisettes, des vieux à l'œil cave, au nez rugueux, des haillonneux rapiécés de couleurs éclatantes, d'héroïques vagabonds à odeur d'ail... « O beaux raisins jaspés que l'on coupe la nuit dans les jardins de Triana. » Comme il devait se les rappeler un jour! Sur le pont passe la vie et tourne la ronde, non pas celle de France, si douce, mais celle d'Espagne, amoureuse et cambrée, contenue et bruissante, et d'une nervosité de fille folle... Cervantès découvre la jeunesse, les beaux raisins, les lèvres humides, les grands yeux où tremblent les rayons

de lune comme dans l'eau des fontaines...

Sous le pont de Triana glissent les ondes huileuses du Guadalquivir, qui s'évadent sans rides ni zébrures, tant que les rives ont l'air de marcher. Le monde s'aiguise pour ses yeux, pour ses oreilles, pour ses doigts. Le voici aussi frémissant que ce peuple, capable de suivre ses méandres. Des muletiers rient et chantent; leurs bêtes aux jambes fines secouent des sonnailles. Il comprend la variété de toutes ces choses, leur beauté sans raison, instinctive, leur enchantement léger. Quelle singulière déchirure que celle qui ouvre la vie, l'immense vie! La moiteur de Séville, de ce corps de gueuse parfumée féconde ses bourgeons. Il entre dans une salle enfumée, pleine de jurons, de cris obscènes, au fond de laquelle dansent les gitanes. Visages jaunes et creusés, yeux noirs, pommettes rougies, robes de couleurs crues et cruelles, elles tournoient en s'invectivant, se dandinent d'une manière lascive, se ruent, s'évitent, s'arrêtent dans un geste hardi, et leur caquetage ne cesse point, rythmé par les tambours de basque, les

coups de talon, les castagnettes. Il les envie de pouvoir s'exprimer ainsi librement. Elles ont la taille souple — il rêve d'un langage aussi souple que leurs tours de reins.

Cependant, sous les moindres secousses amoureuses et jeunes, l'épopée nationale vibre et pénètre au cœur. Elle s'impose dans la mélopée des aveugles et des jongleurs, dans les récits des fileuses sous les treilles, dans le tumulte de l'existence quotidienne, dans cette saveur des temps nouveaux où la joie de vivre l'emporte comme une volupté suprême sur toutes les hostilités et les misères du monde...

Rien n'est plus mystérieux que ces sourdes préparations qui attendent l'homme au seuil de toute vie. Tout est joué avant que nous ayions douze ans, assure Péguy. Tout le monde était peuple, un admirable peuple. Il n'y avait pas de bourgeois. Et quand une vieille disait un mot, c'était sa race même, son être, son peuple qui parlait. Le peuple espagnol était dans son plein fonctionnement, dans toute sa vie, dans toute sa race,

dans « tout son beau libre jeu ». Ils vivaient dans une victoire perpétuelle!

Michel voit représenter le grand Lope de Rueda. « Je me le rappelle : c'était un homme insigne : il était batteur d'or de son métier, et admirable dans la poésie pastorale. Et ses vers que je ne comprenais pas me restaient cependant dans la mémoire et m'enchantaient. »

Il a vu Herrera, Pacheco, Baltazar del Alcazar. Francisco de Medina, Saez de Zumeta, Juan de la Cueva, Fernando de Cangas sont ses camarades ou peuvent l'être : ils ont son âge. C'est avec eux qu'il exerce son esprit et qu'il nourrit ses enthousiasmes. Et tout cela palpite en lui et carillonne comme des rais de soleil qui tintinnabuleraient l'un contre l'autre. La vie s'ouvre, jetant les jours comme à la venvole. Respirer, marcher, vivre : c'est l'âge où l'on goûte une joie poignante, où l'on brise l'enveloppe enfantine pour ébaucher l'homme; c'est l'époque où s'ébauche le grand Cervantès, sans doute un peu trop exclusivement espagnol encore, mais que les douceurs italiennes vont achever d'humaniser.

II

La misère relance les Cervantès à Séville tout comme à Valladolid, Alcala ou Cordoue. Vers 1566, ils reprennent le chemin de Madrid, à la sempiternelle manière espagnole « fâchés d'ennuis, consolés d'espérance ». Louise de Cervantès résoud une fois pour toutes le problème de sa vie et se fait religieuse. Andrée et Magdeleine chercheront les bonnes fortunes et, les renouvelant au gré de leurs caprices, passeront leur printemps. L'aïeule, Elvira de Cortinas, meurt : on recueille avidement les miettes de l'héritage; on vend une vigne de cinq cents ceps à Thomas Rendera qui, après force discussions et procès, paie pour elle 1.500 maravédis. Dans tous ces actes et traités, Diego de Henao œuvre comme notaire et tout autour des Cervantès tournent, comme amis qualifiés et servant de témoins et de réfé-

rences, Alonso Getino de Guzman, baladin et joueur de viole, et des Italiens, de ceux qui draguent alors la richesse espagnole : Pietro Boqui, Francisco Musaqui, Santos Ambrosio. Devant ces noms étrangers, on se demande si le père de Cervantès, pour aider les revenus de sa lancette, ne tenait pas maison meublée, ou boutique de barbier à la manière des chirurgiens du temps ! C'est un lieu si naturel de réunion pour la gent oisive et exilée de sa patrie ! Quoi qu'il en soit, apparaît surtout certaine l'attraction singulière qu'exercent sur ce groupe les grâces juvéniles d'Andrée de Cervantès, la désinvolte sœur aînée de Miguel. C'est une belle marque de maison qu'une belle femme. Certain jour de juin 1568, accompagnée de Juan Locadello, Italien, elle se présente, résolue et pimpante, au bureau de l'écrivain public, Francisco Ortiz. L'objet de la visite est de signer et faire signer en bonnes et dues formes écriture de donation à elle octroyée par le susdit Locatello : six magnifiques pièces de taffetas jaune et coloré mesurant trente-six « jambes » de long, des

sayons de satin brodés de verroteries, des basquines de soie et de velours, des pourpoints de tissu d'or et d'argent cramoisis, des résilles pour cheveux en or, un écritoire de Flandres, un autre en marquetterie, des toiles de Cambray, des matelas de Rouen, des draps de Hollande, les uns brodés au point royal, les autres lisses; et des fauteuils, des buffets, des plats, des jarres, des miroirs, des braseros, des chandeliers, une viole — et pour finir trois cents écus en monnaie d'or. — Et Locatello, justifiant ses libéralités princières, de nous conter « qu'étant absent de son pays, elle l'a soigné, assistée de son père, pour plusieurs maladies dont il était atteint, et d'ailleurs fait pour lui, à son utilité et plus grand plaisir beaucoup d'autres choses dont il lui garde, à elle, particulière obligation ».

Au jardin de Chopa, nous conte aimablement Pedro de Repide, deux jeunes gens vont jouer entre les quatre peupliers et les trois saules qui bordent l'étang. Le peuple de la rue ne les voit ni ne les entend. Le jardin se cache dans un coin d'ombre et d'oubli, comme une officine de la paresse et

du farniente. Les deux jeunes gens se poursuivent, ou rêvent, ou lisent ensemble leurs livres d'humanités. L'un s'appelle Rodrigue, et c'est le fils et l'héritier du Chopa. L'autre est Michel, et le meilleur ami et condisciple de Rodrigue. Les deux endossent des houppelandes de drap de Ségovie, qui sont autant frusques d'étudiants que vêture de moinillons, et donnent silhouette ambiguë aux garçons qui accourent aux études de la « Villa » où brillèrent Francisco de Gomara, le maître Cedillo, Alejo de Venegas, et le licencié Jerónimo de Ramiro, — où Francisco de Boyo enseigne, — où bientôt Juan Lopez de Hoyos occupera la chaire d'humanités avec des appointements de 2.500 maravédis augmentés ensuite jusqu'à 3.000, plus deux réaux par jour par tête d'étudiant, le couvert et deux quintaux de blé que Madrid lui accorde à l'an pour son vivre.

Rodrigue et Michel sont en outre enfants de chœur à la chapelle « del Obispo », celle que Don Gutierre de Vargas y Carvajal, évêque de Plasencia, vient d'édifier sur l'emplacement du palais de Ruy Gonzalez de

Clavijo, poète fabuleux que Don Henrique III des Castilles envoya jadis signifier ses bonnes volontés à Tamerlan.

Rodrigue de Guevara ou Chopa est chanteur de Don Gutierre. Michel par diversion ou par ennui — en tout cas pour ne pas se séparer de son meilleur ami — vêt parfois la soutanelle rouge et chante dans les cérémonies.

Un jour Rodrigue eut la petite vérole, et on l'amena là-bas à l'hôpital de San Lazaro sur la colline. Son ami fut alors son unique compagnie. Mais il se désespérait de le voir toujours près de lui, il craignait de le voir attaqué du même mal. Et il lui disait :

— Ne t'approche pas de moi, Michel, car je te chargerai ma vérole.

Et Michel lui répondait :

— Je suis pauvre comme toi. Nous vivrons ensemble à l'hôpital...

Sur la tombe de l'évêque Don Gutierre que fit construire le chapelain Barragon, j'ai vu, jointe à la statue orante du prélat, la petite figure maladive de l'ami d'adolescence de Cervantès, de Rodrigue de Guevara, de

Chopa, empreinte de mélancolie avec l'intense et suprême lividité de l'albâtre.

Michel a vingt ans : il étudie donc à la « Ville » où il apprit à lire. Ne la « régente » plus Gérôme Ramirez, mais le licencié Francisco del Bayo, et vers 1568, Lopez de Hoyos qu'une documentation rudimentaire nous présenta longtemps comme l'unique précepteur de Cervantès. A ce dernier revient l'honneur d'avoir lancé pour la première fois en lettres imprimées et au vent des siècles le nom de Cervantès.

La gloire préside encore aux destins de la vaste monarchie de Philippe II. Mais c'est déjà une gloire sombre qui endeuille l'Espagne et l'accable sous la triste pénombre de l'Escurial. L'énorme édifice de granit gris, avec ses façades d'une austérité uniforme, se pose comme un sceau de crainte et de mystère sur la terre espagnole. L'énigme conduit comme par la main à l'imposture, et la mort du prince Don Carlos (24 juillet 1568), victime d'une vulgaire dolence cérébrale, fruit de ses propres excès, offre contre le roi et

la nation le premier prétexte de calomnie et de légende noire.

Le cardinal Espinosa, Président du Conseil Royal, et Inquisiteur apostolique, charge son protégé, Lôpez de Hoyos, de la *Relación de la muerte y honras fúnebres del serenísimo Príncipe Don Carlos* qu'imprime Pierre Cosin, Français, le 5 novembre. Le maître déclare qu'il a composé les épitaphes, hiéroglyphes et vers requis, et que ses élèves écrivirent en outre force oraisons funèbres, élégies, stances et sonnets du meilleur goût. Cervantès dut se distinguer entre tous, puisque, trois mois à peine écoulés, et morte la jeune reine Isabelle de Valois à vingt et un ans, c'est à lui que son maître confiera le soin d'écrire la composition castillane de son *Historia y relación verdadera de la enfermedad, felicísimo tránsito y sumptuosas exequias fúnebres de la serenísima reina de España Doña Isabel*[1]. » Le maître vante le talent subtil de son élève. « Il a su

1. Histoire et relation véritable de la maladie, très heureuse fin et somptueuses obsèques de la serenissime reine d'Espagne Madame Isabelle.

découvrir des motifs de louange fins et curieux, et les traiter en conceps délicats et sous couleurs rhétoriciennes. » Il l'appelle sentimentalement « son cher et très aimé disciple », etc..., etc... Ces quelques vers sont incorporés dans toutes les collections cervantines. Avec leur système d'envols et de chutes à la Gongora, et malgré certaines lueurs d'expression s'étayant de duretés choquantes, ils ne peuvent avoir pour nous qu'une valeur historique.

Cependant arrivait à la cour en qualité de nonce de Sa Sainteté Pie V, un des plus jeunes et galants prélats de la curie romaine, Julio Aquaviva y Aragon, fils du duc d'Atri. Il devait présenter les condoléances papales au sujet de la récente et mystérieuse mort du prince Don Carlos, et profiter de l'occasion pour réclamer contre certains abus juridiques des vice-rois.

Or Philippe II plus que jamais s'emprisonne dans son énigmatique misanthropie, prohibe qu'on le moleste d'autres expressions de deuil, fait part au légat de cette détermination, et, éludant sous un prétexte

sentimental des négociations encore plus ennuyeuses, ordonne de dresser les passeports du légat, de façon que, dans le terme de deux mois, ce dernier regagne l'Italie à travers l'Aragon par Valence.

En cette situation fausse et presque ridicule, l'Italien trouva dans ses ressources natives un palliatif à ses échecs officiels. « C'était un garçon de beaucoup de lettres. » — Mateo Aleman nous le représente, entouré d'hommes de talent, les traitant à sa table, les promenant en carrosse et discourant avec eux des plus hautes questions de philosophie et de littérature. La nouveauté littéraire consistait alors en cette Relation et cette Couronne poétique à la mémoire du Prince et de la Reine; le poète du jour, — Lopez de Hoyos, humaniste titulaire de la ville et créature du cardinal Espinosa (avec qui le légat entretenait de par sa charge et courtoisie diplomatiques des rapports quotidiens), le présentait en la personne de Cervantès. Est-ce lui qu'une pièce des archives déclare en ce temps-là condamné pour voies de fait sur la personne d'Antonio Sigura, homme

de cour? Ses sœurs coquetaient, il avait lui-même vingt ans : tout est donc possible. La fuite s'imposait-elle? En tout cas, l'on ne connaissait pas cette peur de l'existence et cette lâcheté molle qui nous dominent aujourd'hui. Durant plus de cent ans, errant en troupes du golfe de Darien avec Nuñez de Balboa, aux lagunes du Mexique avec Hernán Cortes, ou solitaires selon le type d'un Alonso de Contreras, d'un Miguel de Castro, ou d'un Ignace de Loyola, pas un geste et pas une parole qui ne soit chez cette race-là un défi à l'adversité, une provocation constante au destin, à la fortune ou à la Providence.

C'est le siècle forcené du Moi. Ivre de soi, comme s'il était seul au monde — d'ailleurs, dans sa tête, sur le théâtre de la volonté la plus sévère, maître du monde, tant qu'il veut — Cervantès, à la belle heure prendra le chemin de l'Italie. L'on ne sait rien de précis sur l'itinéraire du voyage. Il faut relire ce que nous en content Silerio dans la *Galathée*, Thomas Rodaja dans le *Licencié Vidriera*, Périandre et Auristèle dans le *Persiles*, l'Amant libéral!

Le voilà parti, face au soleil, ivre de joie et de jeunesse sous ce ciel d'un azur dense et coloré comme un autre océan, sur cette mer latine! Et le parfum de l'Italie pressenti comme la douceur d'une haleine enivre ses vingt ans! Tandis que la houle écume sous l'étrave, il aspire, exaucé, ce grand souffle qui s'est promené sur la patrie de Virgile et du Dante. Jours bénis où la vie garde pour lui tout son mystère et tous ses attraits! Il les évoquera plus tard avec un regret immortel! Il ne devait pas en connaître de meilleurs!

En qualité de domestique d'Aquaviva, il le suit à Palerme, Milan, Lucques, Florence, Venise, Parme et Ferrare. Il vit à Rome, et ce qu'il en écrira plus tard conserve pour nous la stupéfaction d'un éblouissement suprême!

O grande, puissante, o sacro-sainte
Alme cité, Rome! Vers toi je m'incline
Dévôt, humble et pélerin.
Ta vue que ta gloire devance
Suspend le cœur de celui qui vient
Te voir et t'adorer avec tendresse
Et respect, les pieds nus...

Je me plais à me le représenter servant Aquaviva, dans quelque vieille maison de pierre noire, qui brusquement s'entr'ouvre sur l'horizon où, dans la pureté de l'air, rit une colline avec trois arbres grêles.

Il faut voir comment tout vieux, il remâche sans se lasser ses souvenirs, combien il reste jaloux des moindres joies et des moindres douleurs que lui prodigua cette terre d'élection où se déroule alors le prodigieux automne de la Renaissance!

Jardins d'ombre massive, nudité divine des statues, ardeur des sens, ardeur du cœur! Il admire, il note, et met tout à sa place. « Beauté de Naples, festins de Lombardie, abondance de Milan, soldatesque joyeuse de Lucques, Florence aux rues paisibles, avec ses palais d'or, sa splendeur douce. » Et celle-là surtout que le nom seul de ses rues proclame la Reine du monde : Via Appia, Julia, Flaminia. Avant Stendhal il célèbrera « la suave embriaguez de Italia y su libertad! » (La suave ivresse de l'Italie et de sa liberté).

Un brevet de pureté de sang « limpieza de

sangre » dressé à Madrid, fin 1569, pour lui être remis à Rome, indique la date approximative de son enrôlement. Un brevet de pureté de sang! Quelle saveur, quelle force robuste renferme le vieux temps! Bon sang ne peut mentir! Ceux qui partent aujourd'hui ne possèdent pas la joie glorieuse et cette certitude hautaine d'avoir leur sang déclaré pur!

Nous savons que Cervantès, un an environ avant Lépante, figure dans la compagnie de Diego d'Urbin, de garnison en Italie, et qui passera bientôt au « tercio » commandé par Miguel de Moncada. Le sort du jeune homme se décide. Sa livrée passe au « clou » ou « au fond de la malle ». Il se vêt de « papegay », et, avec pour tout bagage ses heures de la Vierge et son Garcilaso, il marche et défile parmi ces « infants » d'Espagne qui faisaient encore trembler la terre de leurs mousquets, et conservaient le brio et l'allure dont s'émerveillait le sire de Brantôme à leur passage à Turenne : « Eussiez dict que c'estoient des princes, tant ils estoient rogues et marchaient arrogamment et de belle grâce! »

Miguel fait l'apprentissage de la vie de camp : il pénètre les secrets de la soldatesque, et son instinct d'assimilation lui révèle le fin mot des choses. Il note l'autorité hargneuse des commissaires, les commodités égoïstes des capitaines, l'empressement et la fièvre des mercantis, l'esprit industrieux des « payeurs généraux » qui devraient payer, mais ne paient pas. Il entend les plaintes des villages, et il s'étonne de « faire comme les autres », quelque mauvaise que lui paraisse leur conduite. Il loge chez l'habitant « Cada dia se topaban cosas nuevas y gustosas ». Il connaît ces « maisons maritimes, les galères, où les maltraitent les punaises, où volent les forçats, où se querellent les marins, où grignotent les rats, où les houles fatiguent. » Surabondant de vie forte et saine, il mange et boit largement : tout comme Rabelais, il se complaît à nous décrire les « gaudéamus » de la posada de Gênes, où il était possible de connaître la suavité du « treviano », la vertu « del monte frascon », la générosité des deux grecs, Candia et Soma, la grandeur « de las cinco viñas », la douceur et la paix du gre-

nache, la rusticité de la « chentola », sans jamais se fourvoyer dans la bassesse « del romanesco ». Tout cela traversé de jurons, de hoquets, de refrains d'argots, avec parfois au revers d'une page quelque belle et robuste créature nous montrant au soleil ses têtons gonflés de sève...

Pour illustrer cette existence de soldat, il faudrait revoir les estampes de Callot, ses penderies, ses soudards pouilleux, ses auberges, ses ruffians, ses garces, et cette beauté du sang qui passe avant la vertu du mors.

Soldat, Michel mesure la quantité de terre où se parle alors la langue espagnole, où règnent leurs mœurs, leur esprit, leur âme. Lourds soldats, il confronte aussi la terre à ce que l'on nomme si improprement la douceur virgilienne et qui est une mélancolie d'une qualité sans fond.

***

Le pouvoir du grand Turc, ami de la France, se faisait chaque jour plus intolérable. Juan d'Autriche venait à peine d'étouf-

fer l'insurrection des Alpujarres, et il ne restait déjà plus en Andalousie personne capable de sympathiser avec les corsaires musulmans, lorsqu'une puissante escadre ottomane jette l'ancre devant Chypre. Les Vénitiens, trop faibles pour repousser l'attaque, implorent le secours du Pape, qui, à son tour, implore celui de Philippe II. Les Vénitiens temporisateurs et mercantiles ne plaisaient guère à celui-ci. Mais il saisit l'occasion d'arracher à Pie V d'autres concessions qui diminuassent le pouvoir des Papes sur l'Inquisition Espagnole, et la rendissent jouet plus docile et plus terrible entre ses mains.

Les galères pontificales, sous les ordres de Marco Antonio Colonna, s'unissent à celles de Venise et d'Espagne, au nombre de 49 ces dernières, et sous la direction de Juan Andrea Doria. L'illustre Bazan, marquis de Santa Cruz, commandait la division des galères de Naples renforcées de « tercios » parmi lesquels figurait la compagnie de Diego d'Urbin, c'est-à-dire celle de Cervantès.

Ils se joignent tous à Otrante, puis marchent au Levant, ce même été 1570. Mais l'indécision des chefs, le manque d'unité de commandement, les soupçons de groupe à groupe, font perdre un temps précieux et les Turcs prennent Nicosie, et la tempête disperse la flotte chrétienne. Rentrés au port, ils rectifient et améliorent leur organisation : le 20 mai 1571, la Ligue Sainte nomme généralissime Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Concentrées à Barcelone les magnifiques divisions de Don Lope de Figueroa et de Miguel de Moncada, Don Juan cingle vers Gênes avec les 47 galères qui l'avaient « espéré » dans la cité comtale.

C'est à Messine que s'ordonne la flotte. La compagnie de Diego de Urbino s'embarque sur la galère *Marquesa*, de l'escadre de Doria, pilotée par Francisco Santo Pietro. Des yous-yous, des plattes débordent de partout, chargées de gars robustes qui montrent leur torse, et des bras nus bleuis de tatouages. Les peaux basanées fermes sur les muscles durs, les gueules barbues ruti-

lantes, les poings massifs, les reins sanglés, grouillent sur les pilotis, les échelles, et dans les canots secoués par le flot vif. Et sur tout cela, du soleil à profusion, une atmosphère lumineuse et chaude qui excite la vie, déchaînée sur cette mer transparente, féconde et gonflée qui palpite comme une poitrine.

La lumière était si perpendiculaire qu'aucun corps ne dessinait d'ombre. De vastes cris dominaient une rumeur confuse. Convulsés en sens contraire, de joie ou de fureur, les visages étaient agrandis.

Les nerfs tendus à l'excès, Miguel avait besoin d'un tumulte nouveau. L'idée du péril lui semblait un haut promontoire d'où l'homme peut contempler l'univers sous son aspect véritable, qui est celui de la disparition et de la mort. La conscience s'accroît par le risque. Elle s'éclaire jusqu'au fond d'elle-même dans ces régions qui, par le calme, croupissent et se couvrent de plantes vénéneuses. Comme l'amour, le risque donne à toute chose un prix inestimable.

Cependant cette véhémence salée lui dilatait le cœur. Sa pensée était délicieusement

émue. Il éprouvait le seul plaisir physique. Vivre sur terre lui semblait un leurre. Des bateaux passaient qui signalaient leur approche par de longs cris : Passe à gauche! — Passe à droite! — De quel royaume? — D'Aragon, de Naples — de Venise! Le vent emportait les réponses. Miguel savourait cette fuite glissante, ce frôlement d'oiseaux aux ailes étendues...

Ils lèvent l'ancre, ils glissent sur la plaine bleue où se devinent encore les sillages des nefs de Roger de Lluria. C'est le ciel, les côtes, les noms augustes et l'immortalité de la Grèce. Le gouffre clair où s'illuminent et se perdent à la dérive archipels sonores, épopées, mythes et religions. Ils secourent Corfou; le Turc fuit; ils longent les plages harmonieuses. Voici venir à eux le verger flottant que les Anciens prenaient pour l'île homérique des Phéaciens. Là, Nausicaa et ses servantes au matin du monde lavaient dans les remous des ruisseaux, comme plus tard Thérèse Panza dans celui de son village, baignées par la même lumière de simplicité. A main gauche s'étend l'Epire, à droite,

rosées et transparentes, se devinent les premières îles de la mer d'Ionie. Ils saluent le détroit d'Actium, et voici la Leucate de Sapho, l'Ithaque d'Ulysse et de Pénélope, Zacynthe plus loin, et, surgissant devant les proues, l'entrée du golfe de Patras, et le petit groupe des îles d'Oxia où l'ennemi enfin les retient.

Au même moment, le vent tomba. Les voiles par clapotements de plus en plus restreints, arrivèrent à l'immobile silence. L'eau cessa de bruire le long des sabords.

C'est le 7 octobre 1571. A l'exaltation de son esprit se joint alors la fièvre corporelle : Cervantès est malade et ses dents jouent des castagnettes. Or le contact avec l'escadre ennemie s'établit précisément à l'aile gauche, et la *Marquesa* entre vite en action. Tambours et clairons, oriflammes, l'artillerie commence à boomber. Miguel ceint ses armes et gagne le pont; ses amis le voient apparaître, la face verte, avec des cernes profonds, le nez effilé, la moustache d'or tombante. Son capitaine, Diego de Urbino, s'approche et lui mande de se retirer; ses

compagnons l'entourent et le pressent : les alferez Mateo de Santisteban et Gabriel de Castañeda, du val de Carriedo, dans les montagnes de Santander, qui nous ont conservé sa négative et jusqu'à ses propres paroles : « Messieurs, leur dit-il, dans toutes les occasions qui jusqu'à aujourd'hui s'offrirent de faire la guerre pour Sa Majesté, j'ai servi très bien et en bon soldat, et je ne ferai pas moins aujourd'hui, quoique malade et fiévreux; mieux vaut lutter au service de Dieu que de m'accouarder sous le pont. » Et le capitaine, goûtant son humeur, lui donne 12 soldats et à garder les palans de plat-bord.

Ce que fut la bataille navale de Lépante, d'autres le dirent; elle fut dure et chaude. La *Marquesa* à elle seule causa plus de 500 morts à l'ennemi; à l'assaut de la galère capitane d'Alexandrie, ses marins prirent l'étendard du Soudan d'Egypte. Ferme à son poste, Cervantès fit honneur à sa parole, la signant du sang de trois blessures : deux arquebusades en pleine poitrine, la main défaite et qu'il ne pourra plus jamais gou-

verner : de nos jours on appelle cela paralysie radiale; c'est du moins ce que j'ai appris par expérience.

Bref, le sang fuit, la tête lui tourne, ses yeux se ferment, et ce n'est, au soir de la journée terrible que la clameur immense, l'éclat fulgurant des clarines proclamant la victoire qui le relèvent de sa défaillance, et sonnent sous son front une musique de résurrection.

La même nuit, dans les *Te Deum* et les *De Profundis*, l'escadre se retire au port de Petela. Don Juan d'Autriche visite ses soldats, les félicite, leur rappelle ce Christ de sa nef amirale, noir de poudre comme un captif racheté, tordu d'un coup de boulet et blessé comme eux, et qui les a conduits à la victoire. Il écoute ce qu'on lui rapporte de Cervantès, et il l'avantage immédiatement de trois écus sur la paie de coutume : l'exaltation religieuse ne connaît pas de limites : Don Juan d'Autriche semble être appelé à rétablir le trône de Constantin, à chasser d'Europe et des côtes africaines les Infidèles. Il a vingt-quatre ans — comme Cervantès —

et il est bien difficile à cet âge de ne pas croire ceux qui vous flattent, surtout lorsqu'on est Espagnol. Mais Philippe, solitaire dans son Europe, jaloux et ombrageux, va sécher en fleur toutes ces folles espérances. Les troupes reviennent par mer, lentement à Messine : énervement, inaction, incertitude. Les blessures se ferment : Jean d'Autriche tente seul l'expédition de La Goulette. Cervantès en est, comme toujours : ils vont à Tunis, ils la prennent sans coup férir, ils l'occupent, ils y restent prisonniers de leur propre triomphe. Des souvenirs homériques, Michel passe aux souvenirs virgiliens : du chaste royaume de Nausicaa à la voluptueuse cour de Didon, savamment imaginée par un poète impérial. Cervantès demande à y tenir garnison. Dieu sait pourquoi. On le lui refuse, il va en Sardaigne, puis à Gênes, et de là en Lombardie. On l'envoie à Naples pour renforcer les troupes de secours de La Goulette. La Goulette est prise par le Turc.

Dans la cité du Vésuve, Cervantès demeurera plus d'un an, avec quelques illusions de moins, vaguant à travers rues et places, livré

à la douce oisiveté et galanterie de la délicieuse et inoubliable Parthénope. Nous ne savons rien de ses aventures juvéniles. Il est insensé de les pétrarquiser. Mieux vaut lire à ce sujet un Contreras ou un Miguel de Castro, sinon cette admirable *Lozana Andaluza* qu'un émule inconscient de Rabelais distilla dans les siestes délicates et chaudes d'une cure de village d'Andalousie, après un tel séjour plus ou moins peccamineux dans la cité du Vice-Roi.

Divins et féconds loisirs, qui s'égrènent en promenades le long du golfe de Baïes, en causeries savoureuses de tavernes et de bordels, en ponctuations de mandolines à la porte des maisons meublées, en festins charnus, en lectures classiques ou libertines, en pleine ivresse, loin de la sobre et toujours métaphysique Espagne.

Le soir, alors que la cité liquide semble flotter sur la mer, près des fines demeures et des cathédrales aux clochers d'écume, il a l'illusion que ses forces s'échappent de son corps et courent, naïades dociles, se jouer dans le sillage de la lune, pour lui revenir

fraîches et neuves. Il rôde dans Naples, en état de curiosité aiguë, les sens exaspérés comme des besoins, affamé de visions, assoiffé de bruit. Il frôle un peuple innombrable. Il voit ses formes et sa couleur, il assiste aux multiples scènes qui se jouent dès le contact humain, et partout il pressent de l'inexprimable.

Bojardo Pulsi et l'Arioste stimulent sa fantaisie épique; il se sature de bucolisme chez Sannazar; il s'éprend de Tansile et découvre tous les prosateurs italiens, de Boccace à Mateo Bandello. Il se berce de projets, tant littéraires que pratiques. Il a foi en ses blessures, en son mérite, en son courage. Don Juan d'Autriche lui donne une lettre pour le Roi, son frère, où il le recommande pour une compagnie. Le Duc de Sesa, vice-roi de Naples, lui octroie pareille recommandation. Rêvant de gloire, il décide le départ en compagnie de son frère Rodrigue, et obtient passage sur la galère *Sol* vers fin septembre, après cinq ans d'absence.

Ces bateaux qui vont quitter le port, pourquoi ont-ils ces cathédrales d'entoilure

qui semblent se multiplier à l'infini? Pourquoi semblent-ils se serrer les uns contre les autres? C'est que ce qui gonfle leurs voiles, ce n'est pas seulement le vent, c'est aussi l'enthousiasme, et la foi, et l'esprit d'aventure; ils se caressent car ils sont frères, ils s'élancent ensemble vers un danger commun, ils communient dans un même espoir mêlé de crainte; ils hésitent, et le clapotis des vagues est inquiétant, l'eau est pleine de mystère, parce que l'avenir s'évoque plein d'incertitude, parce que l'âme des bateaux est liée à la rive par mille signes, par mille tendresses.

Ils naviguent, suivis de deux autres galères de l'escadre de Don Sancho de Leiva. Accoudé aux bastingages — sans qu'il faille toutefois accorder à cette époque intrépide et dure le sentimentalisme de nos jours — notre soldat doit cependant ressentir un désir brusque d'embrasser les siens, oubliés dans le tumulte des camps ou le dévergondage des garnisons; il escompte les récompenses, la popularité... La flottille côtoie la Provence, la Crau. Michel regarde au loin

s'éteindre les villages... ou bien mêlé aux autres soldats, il les écoute ou se raconte avec complaisance.

Mais voilà que la fortune variable leur barre le pas sous forme de felouques barbaresques que pilotait le rénégat grec Ali-Mami, dit le Boiteux; lisons l'*Espagnole Anglaise* et ce que nous en conte Ricaredo: « Navigant à ras du rivage, avec l'intention de ne pas nous engolfer, et arrivés à un certain passage qu'on appelle les trois Maries et qui est de France, notre nef allant à la découverte, sortirent d'entre roches deux galéotes turques, qui nous coupant, une la mer, l'autre la terre, nous capturèrent. » — Les autres bateaux, en vérité, volent à la rescousse. Les Maures abandonnent le *Sol*, ils n'ont que le temps d'enlever la moitié de l'équipage, parmi lesquels Cervantès. Ses fameuses lettres de recommandation le font prendre pour un prisonnier de marque. Au lieu de lui ouvrir un grand avenir, elles vont le perdre, et fermer à plusieurs tours les portes de son esclavage, là-bas, en Alger.

III

Echu en partage à cet Ali-Mami qui le captura, il entre dans les fameux « Bains ». C'étaient de vastes granges ou hangars, construits autour d'une cour, quadrangulaires, de 70 pieds de long sur 40 de large, divisés en plusieurs ponts comme les navires, avec des niches nombreuses tout autour. Au milieu de la cour une citerne d'eau douce, et dans la partie inférieure était l'oratoire où tout l'an, les prêtres captifs chantaient offices et disaient messe, parfois prêchaient. La foule alors était telle que les gardiens turcs exigeaient des captifs qu'ils payassent pour entrer. Philippe II certainement devait être plus fanatique que ces « Hagarènes ».

La multitude des prisonniers donnait l'impression d'une petite patrie espagnole.

Il s'y trouvait des gens de toute catégorie, prêtres, soldats, sacristains, juifs, baladins et poètes, voyageurs des Indes. Ils mettaient en commun leurs aptitudes ou leurs souvenirs pour alléger les heures interminables d'oisiveté et de nostalgie. On les enchaînait durant la nuit aux poignets et aux chevilles. Puis le jour, leur maître venait les reprendre et les faisait travailler où bon lui semblait. Ceux qui payaient étaient exemptés des œuvres manuelles : « Et s'ils payent? — C'est chose faite. Il y a trêve là où est Argent.» (Los baños de Argel, 1re journée). Mais plutôt que rester aux bains ils préféraient peiner pour voir les champs ou la mer, les femmes maures, les trafiquants, la vie.

Michel connaît ainsi Alger, ruelles tortueuses, marches de pierre inégales, glissantes de sales détritus, étranges arcades, corridors couverts, pignons compliqués. Les jaunes rayons du soleil prennent là des formes spéciales de glaives, de boucliers, de casques maures, s'engourdissent auprès des habitants, chauffent leur nonchalance héroï-

que. Debouts ou accroupis mais d'une dignité extraordinaire, la lèvre plissée d'un mépris immobile, les grands Arabes osseux drapés dans leur burnous attendaient le retour du Prophète. Leurs rares gestes solennels craignaient de déranger la lumière. Les femmes voilées, toutes blanches, aux pantalons bouffants, passaient vite, l'éclair d'un noir regard; quelques-unes comme dans la Bible portaient des cruches de grès sur leurs têtes obscures, et ralenties par le poids liquide, prenaient une attitude religieuse. Une vermineuse marmaille se talochait en piaillant. Et de l'extrême boyau des boutiques venaient des bruits de dispute, un cliquetis de paroles nasales, rauques, babillardes. On accordait une guitare au loin. C'est le son des pays sans ombre.

Les intelligents et les habiles entraient facilement dans l'intimité des maîtres qui leur confiaient des gestions importantes, tâchant, par un élargissement progressif, de faire d'eux des renégats. Ceux-ci fourmillent, accaparent les hauts postes, les commandements, la richesse, l'autorité : Grecs,

Valenciens, insulaires ou gens du littoral, mais aucun de la vieille Espagne : « Ceux-là préfèrent mourir que de trahir leur foi (Cervantès). » Avec le prurit des convertis de tous les temps, ces renégats semblent plus mahométans que les véritables fils de Mahom : ils tentent les nouveaux venus, leur détaillent les joies d'Allah, sur terre et dans son paradis, les font pénétrer dans les harems, ou, sournois, leur jouent la comédie du repentir pour surprendre leurs projets d'évasion. Il faut lire *Los baños de Argel*, *Los tratos de Argel*, *La gran sultana Doña Catalina de Oviedo*. Cervantès nous y conte qu'après la messe, ils essayaient parfois de représenter des comédies. On y récita un jour un colloque en vers de Lope de Rueda, choisi dans le livre imprimé par son ami Juan de Timoneda (« Fort curieux était son mode de parler et d'intriguer en langage pastoral ».) Dans la *Grande Sultane*, il nous montre une protectrice joyeuse et procace, réclamant des romances espagnoles, dansant à la manière andalouse, et telle un peu que cette ancienne aïeule de Baffo, le fameux

vérolé vénitien, grande bougresse, mais avec toutes les qualités de l'emploi, et restant de son cœur et de sa moniche unique patronne.

Michel n'était pas toutefois de ceux que meuvent les misères ou les voluptés. Il n'appartenait pas à la race des transfuges, et même dans les moments de désespérance, il ne se départit pas un seul instant de sa dignité : « Moins la grandeur et la beauté, la vie ne lui est rien du tout. » Il considéra toujours la liberté « comme de tous les dons le plus précieux que fit le Ciel aux hommes », et « pour elle, comme pour l'honneur, je préfère aventurer la vie ».

D'ailleurs ces comédies et distractions s'achevaient parfois en tragédies. Les chrétiens restent, malgré tout, des « chiens » pour leurs maîtres avares et cruels, qui ne se font pas faute de les injurier à tout bout de champ. Les gamins les poursuivent à coups de cailloux, les gardiens les réveillent de leurs songes intérieurs à coups de courbache, les femmes leur rappellent que s'ils les voient et leur parlent, c'est parce que les

Maures considèrent qu'une musulmane ne s'abaissera jamais à se souiller en compagnie chrétienne, ces chrétiens seraient-ils des Rois. Le pal, les ceps, l'assorillement, l'eunuquat ou pire sont monnaie courante. On force les jolis garçons.

Ils sont enfin objets de trafics. On court les marchés d'esclaves. On les envoie en cadeau au Sultan de Fez, de Tripoli, ou au Grand Turc. Cet esprit mercantile des Maures va jusqu'à permettre à des marchands chrétiens et à la déjà toute puissante Compagnie des Jésuites, de séjourner chez eux pour y commercer de cette viande humaine et racheter les plus recommandés ou les plus utiles au roi.

Loin d'en être abattu, Cervantès déborde de résolution : gaillard, intrépide, c'est une époque d'ascension pour lui; il se prodigue, il s'oublie, il se consacre à ses camarades. Par le bourdonnement lointain et continu de la mort, le niveau de la vie était exhaussé. Il appartient à une génération impavide qui ne connaît ni la peur, ni le péril. Il essaie de vendre cher ses jours, ourdit quatre pro-

jets d'évasion; et tout est réellement beau dans sa conduite : le brio, l'occasion, la propre infortune. Il s'entend avec Don Francisco de Meneses, capitaine capturé lors du désastre de La Goulette, avec les alferez Rios et Castañeda, ses compagnons de Lépante, avec quelques autres; ils se fient à un maure qui les guidera jusqu'à Oran, où les captifs novices avaient l'habitude d'espérer trouver leur salut; et s'échappant de nuit à travers ruelles et sentes désertes, ils entreprennent la marche. La fortune les abandonne à la première journée; le Maure les trahit, et ils doivent retourner péniblement à Alger, en vaincus, avec la peur du châtiment. On redouble de rigueur envers eux, l'on double leurs chaînes, on les surveille nuit et jour. Mais Castañeda avait réussi à s'échapper et Cervantès en garde un secret réconfort.

En effet, son ami donne des nouvelles de Miguel à ses parents : ceux-ci se mettent à l'œuvre, réclament les vieilles dettes, engagent ce qu'ils possèdent, adressent suppliques sur suppliques au roi et à ses conseils.

Le bon chirurgien Rodrigue se rappelle certain crédit irrecouvrable qu'il possède contre un Pedro Sanchez de Cordoue, habitant Grenade, et, le 8 octobre 1576, devant notaire Domingo de Vera à Madrid, il livre pouvoir à Lucas et Diego de Soria pour exiger de toute manière le paiement des 800 ducats qu'on lui doit. Recours illusoire. Alors les sœurs entrent en branle, cherchent galants, vendent leurs faveurs, plaident, elles aussi, en recouvrement de créances amoureuses, se débattent dans les aventures les plus picaresques; la mère, afin d'émouvoir la pitié des secrétaires et ministres, n'hésite pas à se déclarer veuve, alors que son vieux sourd de mari jouit encore d'une santé excellente. Elle obtient du Roi une cédule datée de son Conseil de Croisade, concédant 60 écus sous la caution de Jetino de Guzman, alguazil de la ville et maître à danser, qui s'oblige à prouver la légitime inversion du susdit don, ou à le réintégrer au dépôt de la Croisade; et l'on met au clou ce que l'on peut.

Mais l'argent, ramassé au prix de tant de

sacrifices, et de privations n'est qu'une poignée de sous complètement dérisoire devant les prétentions d'Ali-Mami qui a fait à Cervantès le triste honneur de le compter parmi ses prisonniers de marque. Michel n'hésite pas, il a ses projets, et consacre cette somme au rachat de son frère Rodrigue, pour qu'une fois en Espagne, et grâce aux instructions, lettres et documents dont il ira pourvu, ce dernier presse d'une main ferme sa libération.

Entre temps, en sa qualité de capitaine, et quoi qu'il ait pu dire de la pauvreté de ses parents, oisif, entravé simplement de boulets, il va avec d'autres cavaliers, vieux chrétiens et hidalgos, sur la terrasse du bain. Affamés et nus, ils sautent en rond avec leurs chaînes pour passer le temps... En face donnent les moucharabiés de la maison d'un des principaux Maures de l'endroit; ils sont quatre et seuls lorsqu'ils voient par ces fenêtres en chattières un roseau qui se balance, alourdi d'une bourse. Ils le contemplent à la limite de l'étonnement — et l'un d'eux se flanque dessous pour voir ce qui

pourrait bien advenir. Le roseau s'agite de droite à gauche comme pour dire non. Ils aperçoivent une petite main blanche; des bagues luisent au soleil. Et chacun à son tour tente la chance. Mais il ne s'abaisse que pour « un élu ». Et dans la bourse sont dix sequins d'or, et ce papier signé d'une croix : « J'ai vu force chrétiens par cette fenêtre, mais nul ne me parut aussi cavalier que toi. Je suis belle garce et riche. Mais si tu peux m'emmener avec toi, tu seras là-bas mon mari si tu veux. Ma nourrice qui était chrétienne m'a dit beaucoup de choses de Lela Marien. Celle-ci m'est apparue en songe, et c'est elle qui doit me marier. Je t'écris ceci. Prends garde que mon père ne le sache, sinon il me jettera dans un puits, et le comblera de pierres. Que Lela Marien et Allah te gardent, toi que j'aime, et cette croix que je baise une infinité de fois. » Et l'on trouve ceci dans la première partie du *Quichotte*, chap. XL.

Quoi qu'il en soit, une mystérieuse supériorité personnelle en impose à tous. Cet homme de trente ans est le confident et le

conseiller nécessaire de la captivité. Il dirige, il anime, il représente. Il faudrait citer toute cette admirable épître au Secrétaire Vazquez qu'il avait dû connaître chez Lope de Hoyos. Terzas rimas solennelles et chargées d'émotion! Il ne s'y révèle pas misérablement égoïste. Il est né pour d'autres œuvres : « Ils sont beaucoup, les Maures, mais leur force en vérité est petite, dénudée, mal armée. Elle ne tient pour sa défense ni fort, ni mur, ni roches. Ils regardent tous si ta flotte arrive pour se rendre aussitôt lâchement. De l'amère prison, triste et obscure, où meurent 20.000 chrétiens, ils ont la clef. Ainsi donc maintenant que la discorde qui t'opprimait et fatiguait te laisse jouir d'une pacifique concorde, fasse, ô bon Roi, qu'il en soit achevé avec cette gent ennemie. »

Le père Haedo, évêque d'Agrigente, et plus tard archevêque de Palerme, dans son *Historia y topografía* nous explique et nous concrétise ces paroles : « Si à son désir, industrie et prouesse, avait correspondu le sort, Alger aujourd'hui serait chrétienne — car il n'aspirait pas à moins qu'à la conquê-

rir. » Et cette œuvre composée en Sicile, grâce aux matériaux que fournissent au Père des captifs rachetés, tels que le Dr Antonio de Sosa, le grand ami de Cervantès, Jerónimo Ramirez ou Gonzalez de Torres, nous prouve toute la largeur de vue de notre prisonnier.

Rodrigue se démène à Madrid; il écrit aux vice-rois de Majorque, Ibiza et Valence. Une frégate armée, de nuit et en temps convenu, doit arrimer près d'Alger et recueillir Cervantès et ses amis. Les captifs préparent l'évasion. En s'en allant chercher de la salade comme le captif du Quichotte, ou revenant de jouer d'entre les pantalons de quelque Moresque, Cervantès découvre dans un vieux jardin un silo abandonné, mangé d'herbes, excellente et insoupçonnable cachette. Juan, le jardinier, pauvre vieux Navarrais, se rappelle le pays et laisse faire. Sûr de lui et de son silence, les invités de la périlleuse expédition filtrent un à un à travers toutes les surveillances et se cachent là. Ils y resteront six mois, se nourrissant de quelques racines. Un renégat, né à Mélilla

et surnommé Le Dorador, leur porte secrètement quelques reliefs. Vers septembre 1577, au commandement du Majorquin Viana, ancien captif racheté, et fort au courant des côtes barbaresques, le petit bateau prend la mer. Avertis dès que tombe le crépuscule, ils se glissent, lents et souples sous les taillis; ils longent les murs d'enclos, les haies de roseaux; le sang de l'espoir bat plus fort dans leurs veines, et leur désir grandit de la liberté proche. Ils entendent le clapotis des rames, ils distinguent le vaisseau, ils dosent déjà leur élan, lorsqu'une barque de pêcheurs maures voit la manœuvre, donne l'alarme. La frégate vire, se sauve. Ils recommencent la tentative deux jours après. La frégate est prise.

Il ne leur reste d'autre ressource que de vivre en troglodytes dans leur jardin; mais le Dorador croit le moment venu de se faire des sous, et les dénonce. Les esclaves fugitifs appartenaient au bey, alors Azan-Pacha, qui envoie dix de ses Turcs à cheval, et vingt-quatre autres à pied, armés de cimeterres. Ils empoignent le jardinier, intiment

à tous de se rendre. Cervantès impose le silence, s'accuse seul responsable du complot. Le 3 octobre, Jean, dans son jardin et de la main de son propre maître, est pendu par un pied à un palmier, puis mutilé et désossé devant Michel et ses amis. Le châtiment s'annonce terrible. Le bey tue à coups de trique le Majorquin Soler, il empale un nommé Lorenzo, naturel de la Montaña. Cervantès sort de l'aventure sain et sauf, on n'arrive pas à savoir à cause de quelles mystérieuses influences. Il aura le courage de recommencer une troisième fois. Espérait-il s'évader seul à la manière du bonhomme des *Bains d'Alger* qu'il nous représente échappé du port sur « un radeau de roseaux, soutenu de calebasses, et lui debout au milieu, servant de mât, ses bras d'antennes, et dans les mains, une chemise trouée pour voile. » Il échoue : on lui tue l'unique Maure qui l'aide. Il évite encore — Dieu sait comme — les 2.000 coups auxquels le condamne Azan, et pour la quatrième fois, il trame avec Exarque, marchand valencien qui lui fournit 1.500 doublons, la plus vaste

des intrigues. Y entrent Balthazar de Torres, Abdado Giron, licencié, grenadin, renégat et repenti, et 60 autres, parmi lesquels le docteur Juan Blasco de Paz, de Montemolin, ancien dominicain du couvent de Santisteban de Salamanque. Jaloux et codicieux, ou naturellement pervers, ce dernier accourt auprès d'Azan, lui révèle la magnitude de l'entreprise : révolte des captifs, achat d'une galiote, projets de Michel; le bey le paie moins que Judas, d'un écu et d'une jarre de beurre. Les chrétiens craignent pour leur vie. Exarque le marchand se considère ruiné et perdu, et dans la peur de se voir chargé davantage par Cervantès, offre à celui-ci de le racheter. Michel refuse, le remercie, lui jure que passion ni mort ne lui arracheront la moindre parole; mais qu'il ne peut abandonner ses camarades. Rempli avec raison de la pensée qu'il se s'agit plus de mollir, beaucoup moins de reculer d'une ligne, il se présente au bey spontanément; on lui coule la corde au cou, il ne bronche pas; on passe aux aveux. Il s'obstine; on le met aux fers; il y restera jusqu'à sa libéra-

tion, et Azan de s'écrier : « Tant que l'estropié espagnol sera à l'ombre, Alger et ses vaisseaux seront en sûreté. »

Or tout racheté qui arrive à Madrid donne nouvelles de Michel, révèle sa grandeur d'âme; la famille explore tous les recoins. Doña Madgalena réclame à Jerez de los Caballeros la somme de 500 ducats que Don Alonso Pacheco de Portocarrero promit de payer lors d'une de ces donations équivoques qui forment l'histoire amoureuse de ces bonnes femmes. Doña Andrea apporte 200 ducats dus à la munificence du florentin Santos Ambrosio, pour « intimités ». On s'oblige envers Hernando de Torres, Valencien, marchand et succursaliste à Alger, à parfaire, outre les 200 écus ajoutés aux 1.077 réaux antérieurement livrés, la somme totale du rachat qu'il doit négocier. On écrit en Flandres, suppliant Don Juan d'Autriche qu'il intercède; le duc de Sesa livre à nouveau certificat de mérite. On entrevoit une lueur de salut dans les diverses cédules justificatives arrachées au roi. Mais le temps s'écoule, voilà que le Conseil de Croisade

mande à Getino de Guzman, alguazil et farandolier, la restitution des 60 ducats dont il se porta caution.

Bref, cinq ans courent à compte du purgatoire de Cervantès, quand l'ordre de la Trinité ordonne en 1580 un rachat général. Le 30 juillet 1579, la mère et les sœurs de Cervantès réunissent 300 écus, les portent au père Fray Juan Gil, procurateur général de l'ordre. La nouvelle se répand à Alger : projets, divagations, rêves d'avenir. Le triste troupeau humain halète. Le 29 mai 1580, les rédempteurs mettent pied en la cité maudite; dès le premier instant, Michel s'attire les sympathies et l'affection du père Gil. Mais le bey qui le prend toujours pour homme de haut parage, ne veut se déssaisir de lui à moins de 1.000 ducats. Entre marchandages et supplications, beaucoup se rachètent que Cervantès languit encore. Cependant Azan-Pacha termine son gouvernement. Giafar-Pacha le remplace, Azan se retire à Constantinople en quatre bateaux comblés de richesses et d'esclaves. Il embarque Miguel, nu, l'argoille au cou, la chaîne

au pied. Une voix unanime sort des Bains, le père Gil pleure, s'agenouille : il triomphe enfin, et notre captif est vendu 500 ducats, le 19 septembre 1580 : l'on dresse l'acte, l'on gratifie de neuf doublons les officiers de la galère pour leurs droits. Cervantès débarque au moment où le convoi turc lève l'ancre pour son nouveau destin.

« Une des plus grandes joies de la vie est d'arriver après un long esclavage, sain et sauf dans sa patrie, pour retrouver la liberté perdue. » Son cœur bat puissamment de joie. Mais Blasco de Paz, front bas, crâne plat, le poursuit de sa haine, se donne en sa qualité d'ancien dominicain pour commissaire du Saint-Office, l'accuse d'infamie et mauvaises mœurs. Il faut qu'Antonio de Sosa et Fray Gil défendent publiquement Cervantès, démasquent le traître en lui demandant les titres qui l'accréditent, et dressent, sur la foi et déclaration de tous les captifs, un beau document d'honneur et de reconnaissance envers l'homme qui sut dans l'infortune et malgré toutes différences d'âge, sang et hiérarchie, se faire estimer et obéir de tous.

Le 24 octobre 1580, il sort d'Alger, il gagne l'Espagne sur le bateau de Maître Anton Francès, avec d'autres captifs, parmi lesquels Diego de Benavides, Rodrigo de Chaves, Francisco de Aguilar. Et si en 1575, ses services en Italie, ses blessures glorieuses et les recommandations du bâtard de Charles-Quint lui font escompter récompenses et avancement, que n'espère-t-il pas aujourd'hui, signalé à la reconnaissance de sa patrie par l'unanime acclamation de ceux qu'il empêcha de douter d'Elle?

Michel a trente-deux ans : dix ans qu'il a quitté l'Espagne; il ressent en lui toutes les houles de cette mer. Ils prennent terre à Denia; ils se dirigent à Valence et font halte avant de pénétrer dans la cité qui leur prépare une réception solennelle. Le vice-roi arrive, Fray Gil monte sur son âne, les corporations se forment processionnellement précédées de trompettes et de tambourins. Les captifs, la tête découverte, le scapulaire de l'ordre rédempteur sur la poitrine, et accoutrés encore de la bleue « chilaba » moresque, suivent et font oraison, au milieu

d'un si merveilleux peuple, que toute la ville y devait être, de sorte qu'on tarda longtemps à joindre l'église. Toute la communauté, cierges allumés, les attendait à la porte. On les exhorte à être bons chrétiens, à rendre grâces à Notre-Seigneur, à fréquenter les sacrements; et l'on vend la *Relación de los cautivos rescatados*, papiers estampés aux armes de la Merced ou de la Trinité, enluminés à la main, et que l'on faisait parvenir jusqu'aux cantons les plus reculés de la péninsule. On y lit au N° 29 : « Miguel de Cervantès, âgé de 31 ans, naturel de Alcala de Henares, capturé en la galère *Sol*, venant de Naples à Espagne, l'an 75, racheté. »

IV

Il entre à Valence en octobre; il n'en repart qu'en décembre. A peine débarqué, le manque d'argent le bourrèle à nouveau, il trafique. Sur 6.770 réaux (équivalents aux 500 écus et 9 doublons de son rachat) la famille de Cervantès en avait livré 3.300; la fondation Caramanchel 250, l'ordre de la Trinité 250; les 2.970 restant furent dus à divers marchands, valenciens certainement, comme tous ceux établis à Alger. Les frais de ses tentatives d'évasion couraient d'autre part à sa charge : achat de deux vaisseaux, entretien de la chiourme, provisions et pots de vin. Enfin, tenu de liquider les 2.000 ducats de marchandises dont sa famille obtint le privilège de vente, l'on peut dire qu'il n'a fait que changer d'esclavage. Il est bon de naître sûr de sa vie, de ne pas courir après

ce dont les autres ont besoin; à défaut de profondeur, cela donne de l'élégance. S'avancer, se pousser, parvenir, termes aussi vieux que la langue, tiennent jadis la même signification qu'aujourd'hui. Cervantès, plus vigoureux et plus capable que la commune mesure, gardera plus longtemps que tout autre ses espérances et son courage batailleur. Chez lui, la lutte pour le gîte, le vivre et le vêtement se compliqueront d'aspirations vers la renommée. Mais même chez ceux qui possèdent le don de la volonté, combien n'est-elle pas oppressée, resserrée par le milieu et les circonstances? Quel rôle modeste joue l'effort personnel dans la vie de ceux mêmes où il joue le plus grand rôle! Il va falloir le voir mourir peu à peu à toutes ses illusions. Les dons créateurs naîtront de ses rancœurs entassées, successives, de ses souhaits de jeunesse irréalisés, du néant des choses, et de la médiocrité qu'il y a à vivre lorsqu'on est une âme parmi les mille passions et besoins divers qui nous distraient sans parvenir toutefois à nous aveugler.

Deux de ses amis le précèdent à Madrid,

Juan Estefano et le Portugais Francisco de Aguilar, et déposent sur les services et captivité de Cervantès, dans l' « expediente » que son père, le pauvre sourd, suscite et conduit avec son impéritie de toujours. Au commencement de décembre, Michel arrive à la Cour : la maison, baisers, silence de baisers, vieilles larmes. L'on se reconnaît, la braise du foyer fait briller les vieux meubles; le chat ronronne. Le père est plus sourd que jamais, plus déchu, chenu, insignifiant; il pleure. La mère, Doña Léonor de Cortinas, a les cheveux blancs, les joues ridées, les mains qui tremblent. Le temps a passé; il passait sans qu'on le sentît, sans qu'on le notât, comme l'eau d'un ruisseau tranquille qui semble ne point se mouvoir, et ne cesse de courir. Cervantès boit un vin doux et violent, âpre et suave. Il est un revenant, il veut jouir de ce monde qu'il trouve beau et bon — et il ne s'aperçoit pas qu'on l'a, sans qu'il s'en doute, déjà retranché de la vie. Il va remercier sa sœur Doña Andrea, qui vit seule et à part avec sa fille Doña Constanza de Ovando, et sur le mariage et veu-

vage de laquelle nul document n'a été retrouvé. Doña Magdalena, la cadette, négocie une pénultième écriture de composition avec le candidat du moment, Juan Perez de Alcega, ancien greffier et secrétaire de la reine défunte. Rodrigue, le frère, incorporé à nouveau au « tercio » de Don Lope de Figueroa, guerroie en Portugal dont la conquête absorbe, accapare le roi... On se fait des confidences, on se presse les mains; Michel s'oriente tant bien que mal dans la nouveauté des gens et des choses. Les girouettes de la mode, du pouvoir, des lettres ont tourné. Un léger étouffement au cœur, une pointe de déception indéfinissable lui pénètre l'âme. Tous l'encouragent, lui assurent qu'il réussira, l'admirent sincèrement, à l'espagnole, à coups de chapeaux emplumés et d'hyperboles. Mais il se sent plus seul au milieu des occupations et soucis de chacun, que parmi les captifs dont le cœur nourrissait une seule espérance et battait ainsi à l'unisson. Il complète l'information que son père ne sut préciser, et dès janvier gagne Badajoz, Elvas, et Tomar. La peste fait rage

à Lisbonne, et jusqu'à sa disparition le monarque n'entrera pas dans la capitale du nouveau royaume que lui valut l'habile Cristobal de Moura autant que le dur duc d'Albe. La résistance se fatigue déjà : seul, le prieur d'Ocrate bataille encore. Cervantès en compagnie de Rodrigue de Chaves, chemine en Portugal, « pais de las mariposas » — lorsqu'on lui confie la mission de porter à Oran des ordres secrets, et de passer à Mostaganem recueillir les lettres et instructions du gouverneur. Echappé à peine aux Barbaresques, il croise à nouveau les mers qu'ils écument. Et il s'y emploie au gré et contentement de tous; il salue ses vieux amis d'Italie, connaît l'alferez Campusano, du *Colloque des Chiens*, et se réincorpore à la cour, juste à temps pour entrer avec elle à Lisbonne le 31 mai.

Le prétendant portugais Don Antonio fuit à travers France et Angleterre. Amérique, points d'attache en Afrique, en Asie, richesses commerciales illimitées, mines d'or, l'Espagne titube de victoires, et la simple contemplation de son pouvoir suffit à rem-

plir de panique Isabelle d'Angleterre et Catherine de Médicis. Michel jouit des douceurs et fastuosités de la prise de possession. La capitale arde en fêtes, tournois, amours. L'atrabilaire Philippe II, malgré la mort de sa quatrième épouse et de deux de ses fils, laisse un moment la golilla et ses vestitures monacales. Cervantès foule les rives du Tage, il se perd dans les bosquets d'oliviers, de lauriers, de myrtes touffus; la nature lusitane, à demi tropicale, enchante son premier printemps de liberté.

Il erre de la porte de Nossa Senhora da Conceiçao Velha à l'asile mudéjar de la Madre de Deus, ou jusqu'au portail manouélin de Sao Joao Batista. Les jardins glacés de Cintra deviennent surtout son refuge de prédilection. Les énormes coupoles coniques qui dominent le palais plaquent dans le soleil leurs azulejos où des feuilles de vigne vertes et des vrilles violettes en relief étincellent. La Sala Das Pegas l'amuse avec son plafond de bois où des pies sculptées tiennent dans leur bec une rose. Cependant dans des alcôves au plancher de sable, au plafond

de feuilles exotiques, dans des salons d'immortelle verdure, au centre desquels jaillit un jet d'eau, il échange avec ses compagnons ou ses rêves des propos entrecoupés, tels que des possessions verbales. De l'heure et de la lumière il perdait la notion. Il savait seulement que des palmes luisantes se tenaient, immobiles, autour de lui, que des reflets jaunes et roses s'engourdissaient le long des vieilles pierres, qu'il courait dans l'air un peu de bise, et que là-bas frissonnait Lisbonne. Egouttement du passé dans les vasques! Ah! Que Garcilaso est heureux! Ne dire que les mots essentiels, ceux que la passion colore! Il évitait même de bouger. Le climat du nouveau royaume, frais et tiède par alternative, accompagnait merveilleusement cette extase. Il écoutait le vieux dialogue des orangers et des ruines, le murmure des ruisseaux, la complainte du vent déchiré par les aloès et les cactus. Une nuance universelle d'un rose fané (mais était-on en hiver?) environnait la terre bosselée de sépulcres, et la végétation lui semblait humaine, continuatrice de héros et de rois.

Il s'étendait sur le dur tapis des courtes herbes à odeur de poivre. Alors il pensait à son pays de Castille, aux parents sévères, aux longues soirées à la chanson du feu, la tourmente battant contre les carreaux, avec les camarades déjà amoureux de ses sœurs, car toutes petites encore elles provoquaient l'amour, — et sa passion d'enfant le reprenait pour les beaux contes, dont les carrosses chargés de bergers et de bergères, de dames et de chevaliers l'emportaient au pays du rêve : le soir, lorsque la lune baigne le paysage, il écrira *La Galathée*.

Ses paroles s'égrènent dans les veillées vaporeuses ainsi qu'une musique dont le charme pénètre dans nos corps chétifs et nous apporte une seconde de joie. Il repasse ses brouillons de captivité : il décrit ce qu'il voit : cette douceur, cette exubérance, il assouvit sa soif de voluptés chaudes. Les réminiscences de Naples, de Sicile, de Corse, jusqu'à celles des îles grecques, se perçoivent dans ce bucolisme hybride. Il groupe, il brode, il poétise autour d'une anecdote plus ou moins romantique de chevaliers et

de dames en amour. Roman à tiroir, où chaque personnage conte son Histoire, il y domestique sa naturelle éloquence. En Italie, il avait connu l'*Arcadie* de Sannazar, en Portugal, il trouve l'ambiance de *la Diane* de Montemayor. Le génie épique s'amoindrit en génie pastoral et captive le goût décadent des lecteurs. Mais l'évolution successive des valeurs vers l'esprit observateur et critique, qui devait durer en France de d'Urfé jusqu'à Le Sage, Cervantès l'accomplit en une seule vie d'homme, et passe en vingt ans, du sentimentalisme conventionnel à l'analyse amère et picaresque du Quichotte.

La cour rentre à Madrid en 1583. L'aure d'engouement du moment diffère de celle des Bains d'Alger et des garnisons de Naples et de Palerme. Don Juan d'Autriche est mort; une interdiction pèse sur sa mémoire, et la chute et le procès d'Antonio Perez rend plus inopportune encore l'ombre de l'illustre bâtard. Ses protégés, ses victoires les plus incontestables souffrent de cette impopularité et réserve posthumes. Invoquer son

nom dessert plus que profite. Les vétérans, les blessés, les invalides de la campagne du Levant se comptent à cents et à mille, encombrent les antichambres, étourdissent de leurs requêtes et de leurs plaintes conseillers et secrétaires. L'auréole même de la captivité déteint sur les crânes plus ou moins légalement rasés d'imposteurs et de charlatans; les faux captifs, les faux braves, les matamores, les faux pèlerins pullulent, infestent les auberges, les foires, les « ventes », attroupent la foule, dégoisent, canne en main, les boniments explicatifs du tableau ambulant de leurs prouesses. Toute la nation commence à sentir le « moisi » de ces multiples histoires. Une prévention inavouable et obscure contre les « héros », produit et charge nationale par excellence, envahit le cœur des boutiquiers et de tous ceux en général qui ne connurent que le plancher des vaches. Tout l'optimisme généreux de Cervantès se rétracte, se racornit : brevet de capitaine, bâton de maître de camp, position brillante où déployer ses dons reconnus de chef, tout s'envole comme pour une vulgaire

Perrette. La fortune ne s'éprend que de la jeunesse, et la sienne s'avance déjà chenue, estropiée, mal fichue. L'heure des grands destins a passé. Le voilà condamné à la médiocrité des vies frustrées dans leurs espérances et détenues à mi-chemin. Convaincu qu'on table, non sur le mérite, mais sur la faveur, et que la faveur, l'accaparent pour elles et leur immédiate clientèle, les quatre ou cinq familles puissantes et voraces qui, dans chaque règne et chaque siècle tissent avec une admirable unité l'histoire oligarchique de l'Espagne, il se dispose à accepter les rogatons de la chance.

A l'automne 1583 remontent ses amours ou, avec plus de modestie, son calamiteux collage avec Anna Franca ou de Rojas qui le rend père de Doña Isabel Saavedra, son unique descendance connue. S'agit-il de la grande dame que les cervantistes romantissants se complurent à imaginer pour l'ornement d'une vie poétique et émaillée d'aventures? Quelqu'une plutôt de ces jolies créatures d'un jet si hardi, si pur, la tête petite, le cou rond, la hanche libre et dont on sent

les chairs minces et souples si pleines sous le châle noir. On sait uniquement que, peu après, cette Anna Franca se maria avec un certain Alonso Rodriguez que des documents de l'époque représentent auteur de comédies, et acteur travaillant à Madrid avec sa compagnie, vers l'an 1586. Cervantès se mêle aux historiens, aux comédiens, aux duègnes, il y trouve ses amitiés les plus dévouées et jusqu'aux éditeurs responsables de ses faiblesses sentimentales. Vers septembre 1583, Michel se présente au génois Napoléon Lemolin, et négocie les six pièces de taffetas jaune et rouge que Locadello donna quinze ans auparavant à son aînée Doña Andrea. Michel en obtient 30 ducats. La nécessité le presse, il met la dernière main au manuscrit de la *Galathée*, commence à gestionner la concession du privilège pour son impression. D'alors sûrement date le *Chant de Calliope*, dans lequel il flagorne une brochette de vingt douzaines de poètes contemporains comme s'il voulait s'attirer des relations et ces complaisances littéraires, qui ne reposent guère de tout

temps que sur le désir vulgaire de se servir les uns des autres.

Le 14 juin 1584, le libraire Blas de Robles lui paie la *Galathée* 1336 réaux, et lui en compte sur-le-champ 1083, avec obligation de satisfaire les 250 restant le 30 septembre.

Le 12 décembre, Cervantès se marie à Esquivias avec Doña Catalina de Salazar Palacios y Vozmediano; aucun individu de la famille des conjoints n'assiste à la cérémonie. Un soupçon de contrariété et de dégoût se dégage de ce mutisme des documents. La vie perd son goût de beau fruit défendu et semble un peu fade. Michel a trente-huit ans, sa femme dix-neuf. Pille-t-il sur sa chair offerte l'ivresse des vendanges et des moissons? Goûte-t-il en elle la saveur douce et tiède du blé? L'espace baigne la misère et semble la rajeunir au frôlement de ses ailes. C'est la Manche, les champs plats, les sources rares. Esquivias est un village impassible, livré au ciel et à la terre qui l'inondent et le désolent. Il faut avoir vu les figures fixes qui peuplent ces villages, surtout pendant la canicule, alors que sous

le soleil foudroyant la plaine illimitée se raidit dans une clarté mortelle, lapidaire, insoutenable, qui aveugle, intimide, donne aux sourcils et aux pommettes un froncement ineffaçable, et laisse les yeux hébétés, secs, profonds, enfoncés. Ce n'est que par les larmes et par le rire que l'on peut se tirer de cette sorte d'extase vide, d'attention douloureuse, de sèche aberration, d'entêtement dans l'orgueil, de fixité dans l'absurde, de ce mal de la terre semblable au mal de la pierre, et qui demeure insoluble dans les vessies. Toutes les journées y ont le même caractère, et seulement à midi il y a un instant de force dans les existences par le méridien desquelles passe le soleil. A midi l'idée de vivre devient intense et soutenue, mais l'instant d'après, une fois assis à table, l'on sait que ne viendra pas la chose que dans ce moment d'impatience et de clairvoyance on avait désirée, et de nouveau plein d'une humanité épaissie, l'on se revautre dans la solitude tangible et féroce.

Cervantès doit avoir peur de cette solitude

puisqu'il se marie suivant l'idéal du ventre. Mais il se trompe, le pauvre manchot : la vieillesse est un crime. Et puis il faut être très bête, très rond et très court pour savoir s'allonger dans ce bon fumier, y faire son trou, s'y engraisser. « Femme et melon, à peine les cognoist-on. » Sa femme, fille de hidalgos bourrus et reclus, avec la raideur et la sécheresse de la tradition rurale, sans autre horizon que son mas, son ménage et son héritage, garde l'entêtement de ces moutons que le bon chevalier de la Triste Figure chargera quichottesquement. La promesse de dot ne se légalise que le 9 août 1586 devant Alonso de Aguilera, greffier d'Esquivias; et cet acte paraît plutôt un arrangement à l'amiable pour la séparation qu'un prélude de norme matrimoniale. La jeune femme reste à Esquivias le plus possible, auprès de sa mère et de son oncle le curé, entre ses poules, encadrée par les épis de maïs de la porte. Plantureuse, et les aisselles sentant la sueur comme Maritorne, elle laisse Michel vaguer à toutes les « ventas » d'Espagne et de ses rêves.

Avec la noce coïncide plus ou moins la naissance d'Isabelle de Saavedra, la fille naturelle. Se maria-t-il avec le malpropre et bourgeois désir de couper court à ses aventures avec sa maîtresse et de « faire une fin » ? Il n'y réussit point toutefois. Ses espérances s'évanouissent. Les portes se ferment devant lui. Ses placets sont mis aux cabinets. Il s'encanaille plus que jamais avec les gens de lettres et les farandoliers. Il fait flèche de tout bois, il écrivaille pour le théâtre et donne ses comédies qui passent comme il le conte, « sin ofrenda de pepinos ni de otras cosas arrojadizas », c'est-à-dire sans pommes cuites. C'est déjà évidemment énorme. On attribue à Cervantès le mérite d'avoir démaillotté le théâtre espagnol; on le considère comme le précurseur nécessaire de Lope de Vega. On le loue d'avoir donné une plus grande unité aux compositions dramatiques en les réduisant de cinq journées à trois, d'avoir introduit le premier des abstractions personnifiées comme dans le *Roman de la Rose*, d'avoir rendu nationale la tragédie, de nous y avoir parlé de sa captivité. Et sa

Numance se défend encore de l'oubli par sa robustesse épique et une certaine divination grandiose du génie ibérique et de son esprit d'indépendance.

L'ardeur théâtrale de Cervantès fut telle que l'on se demande s'il ne représenta pas lui-même ses comédies. Le comédien circulait dans le monde avec souplesse. Les caractères et les tempéraments, il les jetait comme manteaux sur des squelettes et s'en drapait avec fierté. Michel se montre au courant de tous les secrets, minuties, trucs et ficelles de métier. Ce que l'on sait de l'histoire intime de l'art théâtral et de la vie des acteurs à cette époque procède exclusivement de Cervantès et du *Viaje entretenido* [1] de Rojas. Capitaine Fracasse au nom prédestiné (fracasar : échouer), toute son histoire nous le montre coudoyant acteurs et danseuses : Pedro de Mirales, poète et libéral, Getino de Guzman et Francisco de Vega, joueurs de viole, l'énigmatique Anna Franca, Alonso Rodriguez, son mari, cocu

1. *Viage entretenido :* Roman Comique.

et sans nul doute content, Gaspard de Porres qui lui doit 40 ducats pour la *Confusa* et *El trato de Constantinopla y muerte de Selim*, livrés, selon contrat, huit jours avant Pâques Fleuries. Il fraie avec Thomas Gutierrez, chez lequel il se réfugiera plus tard à Séville. Il connaît l'auteur et l'acteur Gerónimo Velazquez, fameux pour sa querelle avec Lope qui avait été l'amant de sa fille Hélène, et qui, mis à la porte et jaloux, se vengea à coups de satires, libelles et calomnies. Lope de Vega était un esprit inquiet et mobile, égoïste et passionné, avide de se donner, prompt à se reprendre, s'aimant généreusement lui-même dans tout ce qu'il rencontrait de beau au monde. Un jour de 1585, Cervantès se rendait à la maison de Velazquez pour séparer la mère et la fille qui se décrespelaient le chignon; et Lope faisait le pied de grue, et Cervantès le vit. Un autre jour, Michel surprit Hélène coupant une mèche de cheveux et la donnant au galant qui, salué par Michel, ne rendit pas le salut, le jugeant sûrement inopportun. Souvent ainsi l'incompatibilité d'humeur et

la haine qui se dissimulent toute une vie latente, découlent d'une rencontre intempestive et pénible autant pour le surprenant que pour le surpris.

Le 8 juin 1585, son père meurt. Et voilà que, selon ses propres paroles : « Il a d'autres choses dont s'occuper et plante là plumes et comédies. » Quelles occupations? Celles-là même de qui n'en tient aucune définie et stable. Il essaie de tout, il fait tout pour aboutir, il tente tous les moyens, tous les systèmes. Agent de placement pour nourrices et servantes, commissionnaire, copiste, écrivain public et truchement fleuri d'illustres frégones. Partout où l'on demande de la vie à acheter, il court, il vend ses bras, je veux dire son unique bras, et son cerveau, n'importe où, à n'importe qui, à n'importe quel prix. Il ne peut pas vivre, il loge le diable en sa bourse : il sort du mariage. Son désordre d'artiste, son manque de position sociale, ses amitiés avec histrions et ballerines l'ont dès longtemps disqualifié aux yeux rectilignes de sa femme et beaux-parents. A peine une année de vie côte à côte, et voilà que

recommencent les absences, les voyages. Ces séparations temporaires se convertiront bientôt en éloignement définitif, pour plus de vingt ans, et jusqu'à la vieillesse, quelques mois à peine avant la mort...

V

La vie a vaincu, le voici par terre. Adieu les beaux rêves! Il les abandonne sans pleurer sur eux, comme nous ferions aujourd'hui. Dans un monde nouveau il doit entrer, un monde laid. Il doit marcher : la vie l'entraîne. Adieu jeunesse! Adieu bénédictions!

Il va être un des gabelous chargé de la réquisition du blé nécessaire à l'Invincible Armada. Dut-il sa nomination à Isunza, Garibay, Argensola? L'on ne peut rien préciser. Une atmosphère déprimante de pauvreté mal dissimulée, de contrariétés et de secrètes humiliations l'environne. Que reste-t-il de ses projets d'Italie, de ses espérances de captif, de ses ambitions, de son intrépidité? C'est un homme de 40 ans, sans office ni bénéfice, sans foyer, errant, menacé

d'abrutissement, qui prend le chemin de Séville, « le refuge des ratés » comme il l'appelle. Bref un de ces malheureux que les puissants écartent de leurs chemins en les lotissant de quelque emploi surnuméraire. Séville la bienfaisante, disperseras-tu l'angoisse dans un cri de gitane?

En 1585, durant un séjour qu'il y fit pour recouvrer certaines créances et s'entendre avec un certain Gomez de Carrien, il avait connu le farandolier Thomas Gutierrez, qui, retiré du théâtre, avait établi une auberge des mieux achalandées. Ce brave Thomas s'éprend de Cervantès et l'héberge en 1587 comme en 1585. La posada est sise en la rue de Bayonne qui réunit les deux points les plus « concourus » de la fameuse ville : l'église et les bourdeaux. Chanoines, ruffians, frères prêcheurs, braves, alcahouettes, traîneurs de souquenilles, passent continuellement, font leur métier. Dans l'hôtellerie, l'or court en abondance : ceux qui vont aux Indes ou qui en reviennent se coudoient : marchands, pipeurs, intendants, futurs gouverneurs et filles et dames de toutes catégo-

ries et prestances. Dans l'estuaire aux eaux sonores, plein de hautes galées, les hommes rament, peinent et sont si petits que l'ombre seule des grands vaisseaux semble devoir les écraser. Michel voit toutes ces choses vivantes et mouvantes que les débardeurs et les pêcheurs tripotent à pleines mains joyeuses.

Antonio de Guevara a été nommé Intendant général de l'Armada. Mais, ne pouvant se rendre en personne à Séville, il délègue Diego de Valdivia, alcalde à l'« Audiencia de los Grados ». Ce dernier commet Cervantès à la récollection des vivres dans les cantons d'Ecija, Espejo, Castro del Rio et La Rambla. Triste emploi : parcourir les campagnes parmi l'hostilité hargneuse des vilains, arracher de vive force ce que l'on ne donne de bonne grâce, forcer les demeures, crocheter les portes, fourrager à tout prix, incarcérer les rétifs, parer les coups, être lapidé sans avoir même de plat à barbe comme Don Quichotte pour se garantir, gourmander les alguazils, libeller les bons de paiement fictifs, emporter enfin la provende d'huile,

d'avoine ou de blé requis, puis se dépêtrer tant bien que mal des suspicions et rapacités des fonctionnaires impayés au service d'un roi avare et d'une nation appauvrie. Il y a loin de ce pauvre hère au « Cervantès administrador militar », que nous présentent les férus de latrie cervantine. Lorsqu'il arrive à Ecija en 1587, il va tondre des œufs. Le pays est razzié depuis longtemps, au point qu'une ordonnance royale accorde, pour calmer les paysans, qu'on réglera immédiatement le montant de la marchandise prise. Or cette fois il n'y avait pas d'argent et l'on dut procéder par pressurage. Le paysan barricade ses portes, aiguise les fourches. Cependant la diplomatie courtoise de Miguel et l'autorité que lui valut la rencontre qu'il fit du licencié Cristobal Mosquera de Figueroa, poétereau loué dans le *Chant de Calliope*, et actuellement corrégidor du lieu, lui gagnèrent les habitants et le conseil, mais non l'église. La saisie qu'il opéra avec un zèle de néophyte sur certain blé ecclésiastique le fait ni plus ni moins excommunier, et le relègue en quarantaine.

Il vole à Séville se réclamer de ses supérieurs, et concède pouvoir à Fernando de Silva pour le représenter devant la Curie. Il obtient qu'on lève la censure qui pèse sur lui, et la même année et dans les mêmes circonstances, parcourt Castro del Rio, Espejo et La Rambla, où son cousin germain, Rodrigue de Cervantès, l'assiste et le remplace pendant qu'il pousse jusqu'à Cordoue où l'appellent d'autres affaires de sa «charge». Les gens de La Rambla se concertent directement avec Diego de Valdivia, tranchent le différend à l'amiable, et s'obligent à apporter dans vingt jours 500 fanègues de blé. Or, par ordre exprès de Valdivia, Cervantès, à son retour, saisit le tout avant l'expiration du délai. Plaintes, cris, requêtes. Bref partie de la livraison contestée pourrissait encore dans les granges en janvier 1588.

Pour activer les choses, Antonio de Guevara se transporte à Séville en personne, et Cervantès, muni de tous pouvoirs et de sa haute vare de justice, reprend le chemin d'Ecija pour en tirer 4.000 arrobes d'huile. Et les Ecijois de clamer de plus belle... Mais

un son de cloche se répand : il y a de l'argent. Et tout redevient tranquille pour Cervantès jusqu'au jour où malencontreusement, il emprisonne un sacristain. Nouvelle excommunication, fulminée de Cordoue, et cette fois c'est le cousin Rodrigue que l'on dépêche pour plaider le pardon.

Puis ses fonctions se compliquent : on le charge de faire moudre le grain, de le charroyer, de surveiller la cuisson du biscuit; il lui faut suffire à tout, avoir l'œil à tout. Il loue un entrepôt, des valets, des moules à pain; il se démène pour trouver cautions et hommes de confiance. Le premier debout, le premier au travail, il fait des miracles de boulangerie avec du blé charançonné et des mitrons de fortune. Il griffonne plaintes sur plaintes contre tous les malévoles et les charretiers qui saignent trop copieusement ses outres d'huile; il prouve aux alcaldes, romaine en main, la mauvaise foi de leurs administrés. Il trépigne éternellement entre ses supérieurs exaspérés des lenteurs des remises, et le mauvais vouloir des gens. On perd patience dans l'amas des paperasseries

de cette documentation cervantine : ventes, cédules, requêtes, certificats, défenses, placets, dénonciations au roi et à l'évêque, enquêtes et contre-enquêtes se succèdent, se bousculent, pendant que l'Armada attend toujours dans les pourrissoirs des arsenaux...

Comme l'Espagne est pauvre sous son manteau d'or ! Il faut voir ces vallées roussies qui grignotent la lumière, ces troupeaux rabougris et placides, ces rivières qui se hâtent, ces moulins tournant à vide; les sierras s'étendent au soleil comme du linge de pauvres gens, rude, usé et troué. A fleur de terre, de tous côtés, la roche émerge. La terre, aïeule courbée, montre ici son échine épineuse et sa face amaigrie. Comme à travers des jachères des robes blanches de Trappistes, les villages s'éparpillent, austères et, dans le morne accablement des jours d'été, recueillis comme des solitaires. Le soir on crie, on chante, le sang bout dans les veines comme du vin nouveau. Les filles dansent, frôlent, exultent. Michel les connaît bien, ces fortes paysannes, noiraudes, fauves, les genoux crasseux, les pieds sales, les

fesses mal lavées; mais d'une allure telle qu'elles donnent le change et se transforment, bigles Maritornes, en Dulcinées de Toboso. La nuit, accotés aux murs de torchis, les cyprès dressent leur flamme chaude et sombre comme une prière de moine tenté. Les villages espagnols sous la lune, mènent à travers une somnolence enivrée un songe ardent et triste. On imagine dans ce paysage pierreux, lunatique, où les yeux courent, une vie sans gloire, sans permanence dans le temps, purement nécessiteuse, et qui cherche dans l'orgueil et dans l'obstination une raison de perdurer...

Un jour une cédule royale, favorable aux corvéables, mande au corrégidor d'Ecija d'informer sur « certaine avoine qu'en avaient tiré les commissaires ». Cela était une accusation de concussion si mal déguisée que l'on ne veut passer outre de peur d'envenimer une querelle acharnée. Mais Cervantès prend les devants et lui, l'accusé, force la main aux juges. Le 26 septembre 1588, en plein collège des notables, se présente l' « escribano » Tropel qui requiert solen-

nellement le régidor au nom du commissaire, de pousser l'enquête, et qu'ainsi l'exigeaient son honneur et bon renom. Cette hardiesse étonna, satisfit, et l'on résolut le tout en sa faveur.

Mais les besoins de l'Armada s'accentuent : on ordonne à Cervantès d'envoyer encore plus d'huile, encore plus de blé, tant et si bien que les habitants, à l'instigation d'un certain corrégidor mal content, l'accusent publiquement d'outrepasser son mandat et de vendre pour son compte le surplus. Il se défend, on l'incarcère, il écrit de sa prison pour se justifier une longue, longue lettre administrative. Guevara, pusillanime, avare et maladroit, le soutient mal, ne voulant « point de bruit » et encore moins de responsabilité. On le libère, il va à Séville batailler contre la cabale des ronds de cuir ligués contre un si beau diable qui interrompait leur digestion; il accole Thomas Gutierrez, il repart, mande, livre, paye, reçoit, dirige, tance, est tancé, s'abaisse, échoue, le tout pour douze réaux par jour de travail effectif, sans frais de route, ni condiments. Enfin,

excédé, ou plutôt sa commission touchant à sa fin, il rend ses comptes, et va loger chez une nommée Gerónima de Alarcon, rue de la Madeleine, dont il se porte caution envers le propriétaire de la maison meublée.

De quoi vit-il pendant les deux années 1590 et 1591? Nul ne le sait jusqu'à présent. Rompu, moulu, vieux, malade, la Gerónima est-elle pour lui une autre Anna de Rojas? Est-il le vulgaire rabatteur d'une putain à la manière de ceux dont nous parlent l'Arétin ou Délicado, qui, au bon moment se présentent, et, sous couleur d'honneur outragé ou de marchandises impayées, font rendre gorge au client en chemise et sans malice? Il convient de ne pas trop insister sur ces plongeons inévitables dans la vie de tout honnête homme (Léon Bloy nous a appris cette différence de niveau entre l'homme honnête et l'honnête homme, c'est-à-dire entre ceux qui sont en voyage sans connaître les chemins, et ceux qui, les connaissant très bien, sont agréablement arrivés). Que l'on ne s'étonne d'ailleurs point de pareilles suppositions dans un temps où

tous les cavaliers connus estimaient grandement d'avoir été l'ami de cœur d'une courtisane en renom... Et pour rester dans la vérité historique, relisez Brantôme... « Soubz la peau de l'homme plusieurs bestes ont umbre... »

Entre temps, l'Invincible Armada flotte, désemparée, sous le commandement du neveu de la Princesse d'Eboni, Medina Sidonia, épouvanté de la charge qu'on lui confie, poltron, incapable, et sans autre clairvoyance que celle de sa nullité absolue. Il en a vain écrit au Roi : celui-ci métaphysiquement veut un « nom » à la tête de ses marins et de ses soldats. Les infants à beaux ramages devisent en amateurs. Les pages circulent de la cambuse aux tables. L'on tient l'artillerie pour une arme peu noble, l'on se promet l'abordage et de combattre à lame courte, en caballeros. L'on ignore Drake, ses vaisseaux plats et rapides, ses caronades précises, sa tactique de coureur de mer, ses forbans. Le Pape a béni les bannières : c'est par l'ordre de Dieu que l'on navigue, et Philippe II à l'Escurial fait oraison. La

catastrophe inévitable éclate le 29 juillet 1588, en vue du Cap Lizard. Un cri de désespoir et de rage secoue l'Espagne. On accuse Farnèse dans les Flandres de n'avoir su seconder l'entreprise. La lâcheté de Medina apparaît et donne à tous un haut-le-cœur. Les marins espagnols lancent pour la première fois ce cri sinistre : « Dieu nous a abandonnés ! » Seul l'homme pour lequel la déroute a été réellement un coup de mort, n'accuse personne et ne dit mot, simplement à genoux devant ses Vierges et ses crucifix, cette parole : « Si dans Ton infinie Sagesse, le désastre Te convenait, que Ta volonté soit faite ! »

Rien n'est intéressant comme les années qui suivent les catastrophes. On savoure la vie ainsi qu'une liqueur rare. On fait le compte des morts. Les tempéraments changent de fond en comble, et l'on peut voir se métamorphoser les caractères. Un désir de vivre, une frénésie vous prend. Et néanmoins les figures portent un pli amer que n'avaient pas les devanciers. On doute de bien plus de choses, on jouit d'un scepti-

cisme railleur qui était parfaitement inconnu... Cervantès écrit deux chansons lugubres et désolées, uniques fleurs de ce temps de sécheresse :

Lion à qui l'on vient de marcher sur la queue et qui secoue sa vieille crinière!...

Mais tous commencent à douter du destin de leur pays. Henri IV montera sur le trône de France, les Pays-Bas secoueront le joug, et l'on peut dire que la gloire de l'Espagne ne sera plus désormais qu'un souvenir historique et lointain.

Que faire? Se confiner dans le passé mort? Cervantès est là, sentant encore l'huile et la mouture, et passablement dégoûté sans doute du rôle de « maton » [1] que le hasard malin lui assigna; et meunier, boulanger, marchand de blé ou de farine, il sait le peu qu'il est et le peu qu'on est dans ce monde, où les êtres, agités comme dans le van les grains et la balle, sont mêlés et séparés par la secousse du rustre ou du dieu

1. Maton : « protecteur » et profiteur d'une dame facile.

Il regarde la mer toujours tranquille. Il veut tenter ce puits éternel de chance majeure et d'âpres colères. Elle l'attire, elle lui dévoile en un chuchotement des bords enchantés, des jours perpétuellement ensoleillés et clairs. Et comme tous les autres, ceux de l'Eldorado, ceux du Potosi, ceux de l'Armada, il voudrait se donner aux flots comme au mystère de la foi. Un beau jour de mai 1590, dans la plénitude de la désespérance, il compulse ses papiers crasseux, ses livrets militaires, ses certificats glorieux et inutiles, ses souvenirs de captivité, et voilà qu'il adresse au président du Conseil des Indes cette nostalgique récapitulation de ses prouesses et de toute une vie lamentable de déveine :

« Señor, Miguel de Cervantes Saavedra dit qu'il a servi Votre Majesté beaucoup d'années, dans les journées de terre et de mer qui lui ont été offertes depuis vingt-deux ans, particulièrement dans la Bataille Navale, où on lui fit de nombreuses blessures, dont il perdit une main d'une arquebusade; l'année suivante il fut à la bataille

de Navarin; ensuite à celles de Tunis et de La Goulette; et en route pour cette cour, muni de lettre du Señor Don Juan, et du Duc de Sesa, afin que Votre Majesté s'accordât de lui, — il fut capturé sur la galère le *Sol*, lui et un frère sien, qui a aussi servi Votre Majesté dans les mêmes journées; emmenés en Alger, ils dépensèrent tout leur patrimoine à se racheter, ainsi que tous les biens de leurs parents et les dots de deux sœurs pucelles qu'ils avaient, lesquelles demeurent pauvres; — et après leur libération, ils allèrent servir Votre Majesté au royaume de Portugal, dans les tercios de Marquès de Santa Cruz, et continuent maintenant de servir Votre Majesté l'un en Flandres comme alférez; et Miguel de Cervantès fut celui qui apporta les lettres et avis du gouverneur de Mostaganem, et qui fut en Oran par ordre de Votre Majesté et ensuite Vous a servi à Séville dans les affaires de l'Armada, par ordre d'Antonio de Guevara, ainsi qu'il appert de l'information qu'il a; — et dans tout ce temps, il ne lui a été départi aucune faveur. Il demande et

supplie humblement, qu'autant que peut Votre Majesté, il soit investi d'un office aux Indes des trois ou quatre qui sont vacants présentement : l'un la trésorerie du Nouveau Royaume de Grenade, ou bien le gouvernement de la province de Soconusco en Guatemala, ou contador des galères de Cartagena, ou corregidor de la cité de la Paz, — et quelque office que Votre Majesté lui octroie, il l'acceptera, parce qu'il est homme expert et suffisamment méritant, et parce que son désir est de continuer toujours au service de Votre Majesté et d'y finir sa vie comme l'ont fait ses aïeux, ce qu'il tiendra en grand bien et grand merci. »

Quel était ce solliciteur noctambule, sans autre crédit que de vagues lettres du Señor Don Juan et du Duc de Sesa? Lettres d'ailleurs perdues dans un problématique abordage? Les seigneurs du Conseil, effrayés sans doute devant des tas de requêtes à dépêcher, conduisaient la session au pas de charge. La décision fut brève et dédaigneuse : « Qu'on cherche par ici un mode de récompense ». « A Madrid, ce 6 juin 1590. Docteur

Nuñez Morquecho, rapporteur. » Cervantès dut sourire amèrement comme si tout « par ici » n'était pas fermé, obstrué, par le flot du fonctionnarisme où se débat à tâtons le méticuleux monarque... Les Indes au moins recevaient les épaves de ce monde trop bondé où il n'était donné que d'être bedeau, alguazil, cuistre, truand ou tire-laine...« Este pais, selon Silverio Lanza, donde quien no huele a cera, huele a vino o huele a mierda »[1].

Pedro de Isunza succède à Guevara en 1594. Cervantès parcourt alors, à nouveau, les fermes et les ventes : Teba, Ardanes, Martes, Linares, Aguilar, Arjona, Percuna, Marmolejo, Estepa, Arjonilla, Las Navas, Villanueva del Arzobispo, Alcandete le voient tour à tour sur sa rossinante. Il essaie le 5 septembre 1592 d'augmenter sa pitance en « faisant du théâtre » et s'engage envers Rodrigo Ossorio à Séville à écrire des comédies pour 50 ducats.

Mais ceux d'Ecija dont les comptes cou-

1. Ce pays, dit Silverio Lanza (le père spirituel de R. Gómez de la Serna, le Giraudoux espagnol) ce pays où celui qui ne sent pas la cire, sent le vin, ou sent la m...

rent toujours, réussissent momentanément à le faire emprisonner. Et il « gâte » son temps à plaidoyer, à rétorquer, à protester. Un paysan de Teba, Salvador de Toro, collecteur des tiers royaux, se querelle avec Nicolas Benito, lequel, sous verge de Cervantès, lui a pris 1.000 fanègues de blé, et 500 d'avoine de son ressort. Le différend, apparemment dirigé contre les commissaires, dégénère en intrigues d'influences. Isunza, en compagnie de Cervantès, gagne Madrid, et là, Miguel, à sa coutume, s'accuse seul responsable et se fait fort d'expliquer le cas et de résoudre tous litiges. Or donc voilà notre Cervantès compromis et dans la rue.

Il se dépètre; il recommence. Longues, terribles routes! pareilles à des lames d'or sous la lumière, mais que la pluie creuse et détrempe! Chacun y voit ce qu'il veut voir. Il rencontrait la Pègre! Pour les pacans la route était un pain qu'ils dévoraient de leurs maigres jambes noires, et les yeux noirs des femmes, leurs cheveux noirs, leurs gestes malsains, leur hâte poudreuse l'enfiévraient. Il se mêlait aux caravanes. Dans l'odeur

d'ail et de graillon, auprès des grands feux allumés, en pleine campagne incendiaire, il écoutait de prodigieuses histoires, dont n'arrivait à lui que le geste, et souvent l'orateur en délire se dressait et hurlait vers la nuit aux applaudissements des tambourins. C'est ainsi qu'il gagne, où le requiert son travail, Villalla de Alca, Villarassa, comtés de Niebla, Ruciano, Mairenilla, Paterna, Villamanrique, pendant que là-bas, à Madrid, chez Pedro de Medina, corroyeur et chiffonnier, la mère, Doña Leonor de Cortinas, trépasse et se repose enfin de sa pénible vie. Les comptes, les bordereaux, les rapports, les procès en exaction et en impéritie, continuent et continueront de pleuvoir. Ce sont des hauts et des bas de fortune et de chance perpétuels. Il afferme, grâce au concours du contador Agostin de Cetina, conseiller majeur de trésorerie, et sous caution d'un nommé Francisco Suarez Gasco, tolédan, l'arriéré des tiers royaux et de la maltôte dans le royaume de Grenade. Mais la caution ne suffit pas : on accuse d'ailleurs le dit bonhomme d'être insolvable et d'avoir

en outre empoisonné sa femme. Cervantès alors recourt à la sienne, qui, pensant lui dénicher une bonne situation, l'aide, signe les polices nécessaires devant le greffier Gerónimo Felix. Or, c'est une mauvaise affaire. Sans aucune autorité officielle, Cervantès patauge : on dénie les créances, on élude les charges, on justifie les manquements de parole, si bien que de 3.393.000 maravédis dus à l'Etat, à Baza, il en touche à peine 27.000 dont il défalque ses six jours de salaire à raison de 550 maravédis par jour. Il ne faut pas s'étonner que Philippe II se soit trouvé, bien souvent, sans un seul sou dans sa caisse, et certain soir, sans bougies, pour continuer son travail.

De Baza, Miguel passe à Grenade, poursuit sa commission, puis à Velez Malaga où, par hasard, la tâche lui est facile; enfin, paie, est payé; s'en va, sans occupation stable, erre et retombe à Séville...

Ne se découvrant pas d'avenir plus brillant que la folie, deviendra-t-il fou? Pordiosero? A la grâce de Dieu?

VI

Le voici donc sans sou ni maille, dépossédé de ses fameuses fonctions officielles. Moins fortuné que Sancho, abandonnant de plein gré son gouvernement, où il n'a pu ni manger à sa faim, ni boire à son goût, Cervantès n'a même pas de roussin pour le consoler. C'est lui-même qui porte le bât de sa misère et celui-ci le blesse de toutes parts. Il compte passer à la Cour pour se libérer définitivement de sa commission de Grenade et dépose chez le banquier portugais Simon Freire de Lima 7.400 réaux contre traite sur Madrid afin de se mettre à couvert des risques du chemin. A peine Michel parti, l'autre lève le pied. La traite est protestée. Michel revole à Séville pour en surveiller et accélérer le remboursement qu'heureusement il obtient. Mais il a trop

fait parler de lui, son crédit est plus miteux que ses habits; on se fatigue de ce matamore maladroit et manchot. Il se réveille au milieu de la rue; il reprise ses grègues, il rapetasse ses souliers. La nuit vient. Il lui faut coucher à la belle étoile. Et comme Becquer trois cents ans plus tard, il eut soif et n'eut que ses larmes à boire. Malgré l'immensité de sa déception, il ne va pas grossir la phalange des rancuniers, des enragés, des sataniques, des cannibales littéraires; à la même époque, un Antonio Perez, pour satisfaire sa vengeance, soulève l'Aragon et roule de cour en cour avec ses *Relations de Raphaël Peregrino*, révélant au monde qui vivra désormais sur cette croyance, une Espagne gangrenée et blafarde, un roi livide et d'une contention d'esprit telle qu'il ne paraissait qu'occupé, mais de rien.

Michel, lui, prend part simplement aux Jeux Floraux de Saragosse pour chanter à l'occasion de Saint Jacinto des Dominicains, que canonisa Clément VII. Il y gagne deux cuillères d'argent et deux vares de taffetas. Il écrit des romances pour aveugles, des

impromptus pour amoureux. En 1595, la cité de Cadix est mise à sac par l'audacieuse escadre anglaise d'Howard, cependant que le chef de l'Armada, Medina Sidonia, maintenu par Philippe II çapitaine général de l'Océan et des côtes andalouses, pêchait le thon et surveillait la rentrée du sel. C'était en effet là le plus clair de ses rentes et il préférait ses intérêts à ceux de la monarchie. Lorsque, les Anglais partis, le fameux duc rentre à Cadix, précédé des bannières et des toreros, Cervantès, ironiquement, gagne quelques autres sous à proclamer l'opportunité d'un tel triomphe...

Cela ne l'empêche pas de tâter de la prison au sujet de ses comptes de Velez Malaga. Sa femme vend à Esquivias, à Francisco de Pastraña le Vieux, une vigne pour vingt ducats. On s'en prend à sa caution, Suarez Gasco, qui dit n'en pouvoir mais. Alors le juge Vallejo, de Séville, ordonne d'enfermer notre Cervantès à ses propres frais. Michel fait observer qu'à l'ombre, il ne peut guère ordonner ses papiers. On accède à son raisonnement. Et les documents restent muets

sur ce qui s'ensuivit. C'est tout au plus si l'on trouve trace d'un achat de linge et de lainage pour se vêtir chez un nommé Gerónimo Luis de Molina, du « barry » de Triana, pour 250 réaux, qu'il promet naturellement de payer, selon écriture passée devant Rodrigo Fernandez, le licencié Francisco del Aguila se portant garant. Quarante jours plus tard, un Pedro de Riveras, pannetier, lui fournit deux quintaux de biscuits de matelots dont Michel trafique, à moins qu'il ne les ait gardés pour les manger détrempés les jours de dèche. Sur ces entrefaites Philippe II meurt et Séville lui dresse un « pavoi funèbre ».

Il faut contempler Philippe II non chez le Titien, ni chez Pacheco, ou Montañez, mais dans ce panneau noirci appendu aux murs de la maison du Greco à Tolède, entre une Vierge nerveuse et une lampe à huile. On le devine intelligent, sournois et fataliste. Il est mal venu. Il ne sait pas vivre. Il n'a pas eu le bonheur d'être orphelin de son Dieu, de ses scrupules, de ses moines. Il est étroit, resserré et inquiétant de sa seule obscurité

essentielle. S'il voulait sourire pour se défendre ou se distraire! « Nourrissez-vous de tout ce qui a vie! » semble dire Sancho en nous. Mais non, les yeux de l'idée fixe dramatisent toujours cette face maigre et longue et pâle. Deux galères silencieuses avec de noirs oriflammes, deux masses nocturnes dans un pays de pierre, deux messagers de deuil qui à travers la nuit montent, les yeux de Philippe II sont dans l'Espagne le triomphe de l'ombre.

Les Sévillans recouvrent le catafalque de chapes et de fleurs, de ces œillets et de ces roses andalouses dont le cœur est fait de sang. Montañez et Nuñez Delgado modèlent des statues aux draperies tourmentées; Pacheco, Salcedo, Vasco Perera peignent à grands traits les figures allégoriques et gesticulantes de Séville, de la Loyauté, de l'Oraison, de la Paix. Les funérailles commencent le 24 novembre, dans la splendeur, la « concurrence » et la curiosité dignes de tels préparatifs. Mais le jour suivant, pour une question d'étiquette, pour un coussin de moins ou une tapisserie en trop, l'Audience

et l'Inquisition disputent, fulminent censures, interrompent la messe. La foule se retire tumultueusement et les obsèques sont suspendues *sine die*, jusqu'à la solution du conflit. Les esprits s'échauffent, des partis se forment; on recourt au Conseil du Roi. Pendant ce temps, le tumulus attend, ses fleurs se fanent, et tout autour les flâneurs de la ville, les errants, bivouaquent, pérorent, ergotent, obtenant chacun son petit succès...

« Le mardi 19 décembre, écrit le chroniqueur Arino dans ses *Sucesos de Sevilla*, vint l'ordre de Sa Majesté « que se rendissent enfin les honneurs dûs ». Et ce jour-là, étant moi en la Sainte Eglise, entra un poète fanfaron, qu'on me dit se nommer Cervantès, et qui récita une octave sur la grandeur de l'appareil. »

Un cervantiste candide s'efforçait, voici cinquante ans, à reconstituer sentimentalement l'atelier de Pacheco dans la grande ville andalouse. Balthazar de Alcazar récitait des vers savoureux, devant un auditoire où figuraient Rodrigo Caro, Herrera le Divin,

Fray Fernando de Santiago et autres, cependant que le propre Pacheco à la lumière d'une jalousie parfumée de géraniums et de volubilis, croquait le profil de Cervantès, évoquant ses souvenirs de captif.

Maurice Barrès, ce corbeau mouillé qui viola « le secret de Tolède », nous représente de même dans l'atelier du Greco une assemblée fantaisiste, puissamment évocatrice d'ailleurs, où se coudoient dans un ordre admirable tous les grands Espagnols dont il n'a jamais entendu parler : Tirso de Molina, Lope de Vega, Le Père Rivadeneira, le poète conquistador Ercilla, Balthazar Gracian, qui pour lui reste obscur, « leur maître à tous » surtout à lui, Gongora; puis « enfin Cervantès ». Que cet « enfin » est ignorant!

Les chanoines les humanistes, et les seigneurs qui apparaissent portraiturés dans les collections comme constituant le nœud officiel et visible de l'intellectualité ibérique étaient de qualité quintessenciée. La catégorie sociale beaucoup plus que le mérite intrinsèque déterminait en ces temps-là la

frontière des classes. On « n'arrivait » pas de son vivant. Les Faubourgs Saint-Germain de l'époque ne recevaient pas les écrivains. Eussent-ils du génie, ils étaient traités en grimauds. Cervantès s'en contenta et fit le *Quichotte*. Michel fleurit plutôt dans ce Parnasse des indépendants, des mécontents et des ratés, où bien souvent le génie incompris heurte le grelot vide. Tous les exclus du banquet social, inférieurs ou supérieurs à cette société qu'ils gênent, s'y réunissent et s'y accommodent, ma foi, fort bien les uns des autres, comme nous le voyons en Quichotte et en Panza.

Ces bohêmes « soulaient » faire des visites, parfois très longues, à la célèbre prison de Séville, pour diffamations, libelles et brocards, soit au sujet de la favorite marquise de Denia, soit contre Lope de Vega, dont le triomphe insolent et les divers concubinages par trop heureux avivaient leur rage. « Lopillo », comme ils l'appelaient, acoquiné pour lors avec Michaela Lujan, ne pardonna jamais à Michel certaines épigrammes qui couraient sous cape.

Le 14 janvier 1604, se poursuit encore l'enquête au sujet de la maupiteuse commission de 1594. Le tribunal réclame au receveur de Baza, Gaspar Ossorio de Tejada, la lettre de paiement souscrite par Cervantès l'année susdite; « pour qu'il vienne vous rendre compte de ceci, répond le fonctionnaire, lettres furent livrées au sire Barnabé de Pedroso pour qu'il fît sortir Michel de Cervantès de Saavedra de la prison où il était à Séville, sous promesse ce dernier d'accourir dans certain délai; mais jusqu'à présent il n'a point paru et nous n'avons aucune nouvelle des diligences qui se firent. »

De ce document daté de Valladolid où se trouvait la cour ressort que Cervantès souffrit un nouvel emprisonnement à la fin de 1602. Il dut entrer en philosophe dans cette caverne d'Ali-Baba où se donnait rendez-vous « la fleur et la crème » des chevaliers errants. Plus de 1.800 Rinconetes et Cortadillos, larrons, ruffians, coupe-bourses, se pressaient à ses trois portes dénommées « d'or », « d'argent », ou « de cuivre », selon le métal suborneur qui les faisait ouvrir.

Leur pitance, ils l'appelaient « la traîtresse », « la pestilentielle », « la lime sourde ». 150 à 200 femmes, amies des reclus ou gouges, allaient et venaient de la ville à eux. Jour et nuit c'était une fourmilière. Les uns passaient avec leur provende, d'autres avec leur paillasse. On culbutait les gourgandines. On s'épanchait en plein air. Dans la galerie, les plus doctes des religieux de la cité disaient messe, prêchaient, bataillant avec ce peuple ardent, sans protocole, superstitieux et obscène, aux libertés et aux soumissions singulières. — La Semaine Sainte, ils se forment en confrérie de pénitents et de flagellants, parcourent les corridors de la prison, implorant des aumônes abondantes pour leur poupée lépreuse autour de laquelle les plus vaillants et les plus braves montent garde d'honneur.

Lorsqu'on dresse le garrot pour l'un d'eux, ils déambulent tous en procession jusqu'au lieu du supplice, cire en main, chantant les Litanies, et, devant celui qui va mourir, ils s'inclinent et demandent à Sa Grâce de leur bailler congé. Puis, le soir,

carcan au cou et chaîne au pied, ils sérénadent des séguedilles ou boivent du vin dans une de ces tavernes à 14 réaux par jour dont Cristobal de Chaves (*Relación de la cárcel de Sevilla*) nous dit que l'alcalde y avait coutume de vendre son vin et le bistro l'eau des citernes.

C'est pourtant là que Cervantès eut l'idée de son Quichotte et que du fond même de cette misère il se relève d'un mouvement intérieur, par un ressourcement profond de son antique orgueil et par un rejaillissement des instincts de sa race... Ce fut la douce vengeance du prisonnier envers le dédain des puissants, l'incompréhension des contemporains, et l'inclémence de sa destinée.

Un peu hautain, un peu blessé, un peu morose, il se détache pour nous à la fenêtre étroite d'une de ces grilles de fer; il parle : c'est la voix d'une âme à la fois émue et maîtresse d'elle-même. L'homme est ici-bas pour dépasser la vulgarité où se traîne l'existence. Ne marchandons rien, mais tout, plutôt que nous-mêmes. Cervantès évoque

en prison ce rêve où il s'en va cacher le meilleur de lui-même et de l'homme. Mais avec cette pudeur des âmes fortes, il voile l'émotion d'un sourire, et élude par la fantaisie l'expression trop poignante de la réalité. Son livre est gai et triste, car nul ne peut comprendre la douleur s'il n'a compris la joie... Vivre est difficile. Ils sont rares, ceux qui possèdent leur jardin clos, une femme d'humeur égale, une vaisselle propre et dans leur cœur un Dieu indulgent ou une idée vertueuse. Travailler, en chantant, en plein air ou en pleine lumière, s'intéresser à l'objet qu'on façonne, y enclore son génie sans souci du médiocre, s'enfièvrer jusqu'à l'éclat de rire du triomphe, cela paraît naturel et pourtant... On vit ordinairement et l'on travaille dans les fausses joies, les horribles instants d'attente ou d'espoir, la désillusion amère des promesses non réalisées. Mais la commodité, mal qui règne en maître dans la société moderne, ne dissolvait pas alors les énergies et n'aveulissait pas encore les cerveaux. Don Quichotte quête de l'avenir non tant le bonheur que l'effort infini

pour l'atteindre, et de toujours confond bonheur et vertu.

La belle évasion!

Ce monde cruel, ce monde misérable, qui ne vit, comme un chien, que sur sa pâtée et trois os de viande dans une écuelle, il le quitte. Il est seul. Il est seul avec Dieu quoiqu'il ne prononce jamais son nom, mais il repose au sein du soleil comme un atome de bourre.

Vénérable lecteur des livres de chevalerie, il a obéi aux murmures de la conscience. Elle maugréait en lui. Ce chuchotement était plus vaste que le fracas des docteurs et des escholiers en Sorbonne, Alcala ou Salamanque.

Aussi a-t-il tout préparé avec la sainte astuce de Paul ouvrant à Pierre la prison d'Antioche. Il prend son paquet dans le bas de l'armoire. Avant de réveil des servantes, il descend sans bruit l'escalier de bois, entre les murs qui virent sa mère baiser ses mirettes closes de nouveau-né, qui virent passer tous les cercueils de la famille... et il a ouvert la porte. Ah! cette porte dérobée de

la cour, par où il s'échappe, avec la pensée sans doute que les portes qui ouvrent sur la campagne semblent donner sur la liberté, derrière le dos du monde, sur le chemin des aventures libres!

Toute morale fuit et fait eau. Les systèmes sont des jeux. La vraie partie c'est la vie, et dans la vie, à être bon, il faut être un saint. On ne peut sortir de l'enfer dès qu'on y a mis le pied, nous avertit le propre Quichotte. Et c'est qu'en effet, après son temps de patience, le temps est venu, pour Cervantès comme pour Quichotte, le temps qui toujours presse, de rester face à face avec Dieu. Le ciel gris sur la tête, le chevalier de la Triste Figure part dans la mort des feuilles, quand le froid tue les beaux oiseaux. Il a entendu le cri du monde. Déjà son visage s'illumine. Et les ailes des anges fleurissent dans ses rides. Il est trop grand pour ne pas être pur, trop grand pour mentir. Il marche vers le salut, debout avec le premier son des cloches pour mâtines. Il ne regarde plus les ténèbres et les dissipe d'un regard tranquille qui voit midi.

Il est libre. Le sourire de tout oubli est sur ses lèvres.

Et voici soudain qu'au passage même du fou, de la poussière des routes les plus solitaires, et d'entre les pierres des campagnes les plus mortes, tout apparaît, tout se dénonce, tout se poursuit.

Une grande philosophie en effet, n'est point celle qui règle les questions une fois pour toutes, mais celle qui les pose. Une grande philosophie n'est point celle qui prononce, mais celle qui requiert, qui introduit des instances, qui ouvre un ébranlement. Une grande philosophie, nous enseignait Péguy, c'est celle qui une fois s'est bien battue au coin du bois.

Ah! Cervantès n'est pas un philanthrope! Il sent trop la faim et la soif de Dieu pour aimer les hommes à la manière philanthropique. Il sème parmi eux des germes de doute, de méfiance, d'inquiétude, et même de désespoir. Et s'ils perdent ainsi ce qu'ils appellent le bonheur, et qui en réalité n'est point le bonheur, rien n'est perdu...

Il ne faut vivre en paix ni avec les autres

ni avec soi-même. Combattre quelqu'un est une façon de l'animer et de l'appuyer. Passion de haine, de dédain, passion de mépris, très souvent il ne le nierait point. La chaleur ne vient pas seulement de ce qu'on appelle amour, et qui, quatre-vingt-dix fois sur cent n'est que veulerie ou faiblesse d'esprit. Michel a un sentiment tragique de la vie. Lui aussi comme Unanumo est l'épée et la meule, et il aiguise son épée sur lui-même. C'est ainsi qu'il se consume autant à jouer de l'épée qu'à aiguiser l'épée dont il se sert. Il veut qu'on doute, il veut qu'on souffre. Il veut surtout qu'on désespère, il veut qu'on soit des hommes et non des amateurs de progrès. Le désespoir, quoique résigné, est peut-être l'état le plus élevé de l'homme.

Sancho et Quichotte cheminent l'un derrière l'autre, l'un maigre et haut, la lance droite, juché sur un cheval étique, l'autre gros et court, assis de toute sa largeur sur un âne bien nourri, sur son saint Christophe de Pâques Fleuries. Ils cheminent par cette sente étroite de Saint-Jean de la Croix, où l'entendement doit être obscur, et obscur

doit aller à la foi par l'amour, sans que la raison se mette en dépense. « C'est un sage atteint de folie ou un fou doué de bon sens. Je l'ai vu faire les actions du plus grand insensé du monde et ses discours sont si sages qu'ils font oublier ses actions. » Quichotte parle : il a les couleurs de l'Orient — note fort justement Suarès — le ton et le goût de l'Evangile. Au soir de chaque journée pure, le bon chevalier a le sens du texte saint par divination. Les grandes règles qu'il donne à Sancho ont le caractère de perfection à la fois voisine et inaccessible qu'on remarque aux préceptes de Jésus. Leur sublime innocence est en même temps ce qu'il y a de plus naïf et de plus profond. Chaque esprit y reconnaît la plénitude de ce que lui-même y porte, ou naïveté ou profondeur. Et quiconque médite cet enseignement y découvre une vue insondable sur le cœur humain.

Sancho, sentencieux, porte la sagesse atavique comme un formulaire de recettes proverbiales à appliquer dans toutes les circonstances de la vie. C'est le peuple, avec

cette accoutumance à sa misère et à sa tâche qu'il s'est forgée lentement pour n'avoir pas trop à en souffrir, et ce désintéressement relatif qui est le plus profond entre les calculs de l'instinct prévenu des tourments que l'avidité procure.

Et l'un sème l'idéal et l'autre reçoit dans son sillon : « Qu'il reste vil celui qui se tient vil! — Amen! répond Sancho. Je suis un vieux chrétien. N'est-ce pas assez pour faire un comte? »

Quichotte et Sancho se chamaillent et s'adorent. Ils sont le complément l'un de l'autre, ce qui produit leurs incessants prétextes de querelle et de communion. Le fou a beaucoup de sagesse, le sage a un peu de folie. L'accord se fait vaille que vaille. Il est heureux que ce sage soit si crédule. Il est heureux que ce fou soit si intelligent!

C'est qu'à se contredire, l'un et l'autre gagnent inexplicablement. Une idée forte communique un peu de sa force au contradicteur. Participant à la valeur universelle des esprits, elle s'insère, se greffe en l'esprit de celui qu'elle réfute, au milieu d'idées

adjacentes, à l'aide desquelles reprenant quelque avantage, il la complète, la rectifie; si bien que la sentence finale est en quelque sorte l'œuvre des deux personnes qui discutaient. C'est aux idées qui ne sont pas à proprement parler des idées, aux idées qui ne tenant à rien, ne trouvent aucun point d'appui, aucun rameau fraternel dans l'esprit de l'adversaire, que celui-ci aux prises avec le vide, ne trouve rien à répondre.

N'est-ce pas ce dialogue perpétuel de Sancho et de Quichotte confrontant tour à tour et dans tous ses recoins et méandres la réalité sous les deux angles du prisme, et arrivant par compénétration à une même lumière fraternelle, qui fait le mérite unique du livre?

Il faut admirer la suprême générosité du Quichotte qui voit ce que nous ne voyons pas et répéter comme Sancho : « C'est notre sort et malaventure! Je ne puis davantage. Le suivre, il le faut bien : nous sommes du même endroit; j'ai mangé son pain, je l'aime comme la prunelle de mes yeux; il est reconnaissant et enfin par-dessus tout, je suis

fidèle... » Ils sont fidèles l'un à l'autre. Sans Sancho, Don Quichotte n'est pas Quichotte. Chose triste, la solitude du héros : (n'être connu que de ceux que l'on connaît, quelle solitude!)

> But if he finds you, and you find
> The rest of the world, don't matter!

C'est une voix confuse du Quichotte qu'a délivrée Kipling en ces deux vers. Fidélité dans l'amitié, ivresse, sœur audacieuse du rêve, symbole du congé hautain qu'on donne au réel.

Minute décisive dans la vie de Cervantès! aussi capitale que cette Cordillère des Andes surgissant abrupte et magnifique dans la plaine noyée des Atlantides! Instant suprême, pour le prisonnier sans heur et sans fortune! Conscience de l'immortalité! Quiconque éprouva une fois la jouissance de la conception brusque, de ce trouble et de ce rapt de libération, comprendra ce que signifièrent ce jour et cette heure, malgré la prison et ses compagnons honteux, pour Michel... L'on a donné du pied contre l'amphore mag-

dalénique dans un vieux sillon oublié; le parfum se répand, il altère le rythme du cœur. Une trouvaille telle dut se présenter instantanément comme une évidence pleine, en sa légitimité, en sa solidité, en sa rareté pérégrine. Un auteur peut se tromper sur le succès momentané de son travail. Mais lorsque se déroule sous un crâne une *Divine Comédie*, un *Pantagruel*, un *Hamlet*, un *Faust* ou un *Quichotte*, quelque chose qui ne meurt pas, qui se dégage du plus obscur et du plus profond du subconscient, une grandeur et une majesté sacrent ces révélations divines, dont l'homme qui les transcrit n'est plus que le témoin étonné!

VII

A l'heure actuelle, les années 1602, 1603, 1604 de la vie de Cervantès restent totalement dans l'ombre, n'en déplaise aux traditions et aux supercheries locales. Le 8 février 1603, Doña Andrea, à Valladolid, reprise le trousseau de Don Pedro de Toledo y Osorio, marquis de Villafranca. Don Narciso Alonso Cortes, dans ses *Casos cervantines que tocan a Valladolid*, croit que toute la famille émigra dans cette ville vers 1604. Voilà plus de cent ans, Fernando de Navarrete dit qu'à Argamasilla, dans la Manche, se transmet de père en fils une maison, nommée de Medrano, où la tradition veut que Cervantès soit resté longtemps emprisonné et misérable. « Luengos dias y menguadas noches me fatigan en esta carcel o mejor diré caverna... » Ainsi, dit-on, commençait une lettre que personne n'a retrouvé.

Le 14 août 1604, Lope de Vega écrit à un de ses amis, médecin : « De poètes, je n'ai rien à dire. Beaucoup s'annoncent pour l'an qui vient. Mais aucun d'aussi mauvais que Cervantès, ni d'assez bête pour vanter le *Quichotte* ». Le 22 août 1604, Andrès Perez publie la *Picara Justina* où figurent ces vers : « Je suis la reine de Picardie, plus fameuse que Don Quichotte ou Lazarillo. » Ainsi donc la nouvelle cervantine est connue des parlotes littéraires. On en glose, soit d'après une lecture de vive voix, ou une copie manuscrite, avant la censure et la taxe royale. Ou bien doit-on supposer une édition antérieure à celle que nous tenons jusqu'ici pour édition princeps? La date du privilège est du 26 septembre 1604, la taxe du 26 décembre.

Où chemine et que fait Cervantès? En juillet 1604, il se trouve le 21 à Esquivias pour la mort de sa belle-mère. Sa femme en profite pour lui faire signer la cession qu'elle fait de ses biens en faveur de son frère : « Para que no pudiese valerse de ellos el dicho mi marido », pour en frustrer son

mari si elle venait à mourir sans succession. L'incompréhension entre l'artiste errant et cette fille d'hidalgos fermée aux lumières émane de ce document. Cervantès le signa-t-il pour faire accepter par sa femme sa fille naturelle? A Tolède, quelques semaines après, Cervantès et son beau-frère, le clerc Francisco de Palacios, vendent une maison. A Valladolid, Francisco de Robles, fils de Blas qui acheta la *Galathée* en 1583, et qui lui-même était fils de Bartolomé de Robles, libraire à Alcala de Henares, ami du père et du grand-père de Cervantès, s'enthousiasme du *Don Quichotte* à la fois sous le double aspect de divertissement et de négoce infaillible, et l'édite. La date précise de la cession et le prix qui fut payé sont encore inconnus, malgré toutes les recherches de l'illustre Perez Pastor. Nous voyons simplement dans l'inventaire des biens du libraire lors de son second mariage, figurer un prêt de 450 réaux à Cervantès.

En janvier 1606 paraît le livre. Michel le dédie au Duc de Béjar, qui, d'après la

tradition, lui refusa d'abord son patronage, mais qui, après lecture, voulut bien de cet honneur. Cervantès toutefois n'en dut pas être bien satisfait, car le nom de l'aristocratique personnage n'apparaît plus dans son œuvre. Le *Quichotte* se vendit comme pain bénit. A peine publié, on le voit partout : sur l'écritoire des gens de lettres, entre les mains des portiers, dans les palais, dans les couvents, dans les Universités, sous les cheminées des auberges. En un an, six éditions s'épuisent. Le 11 avril, Cervantès amplifie le pouvoir concédé à Francisco de Robles et l'étend aux royaumes de Portugal, d'Aragon, de Valence et de Catalogne. La diffusion du livre atteint simultanément la péninsule et le Nouveau-Monde. Le 25 février, c'est-à-dire à peine cinq semaines après sa parution, Pedro Gonzalez Refollo présente à la commission du Saint-Office quatre caisses de livres destinés aux Amériques, et qui vont partir sur le navire *San Pedro*, au commandement du maître Juan de Alsusta. Nous y trouvons cinq exemplaires du *Quichotte*. Parmi les livres qu'emporte la flotte de

Tierra Firme, au commandement de Don Francisco del Corral y Toledo, le 26 mars, sont agréés 26 exemplaires de l'illustre aventure. Quelques jours plus tard, 40 exemplaires prennent de même le large en compagnie des *Rimes* de Lope et du *Viaje Entretenido* de Rojas. M. Rodriguez Marin assure que dans la seule année 1605, première de la renommée cervantine, se trouvaient déjà en terre d'Amérique plus de 1.500 exemplaires du *Quichotte*.

On a pu reprocher à Cervantès de fausser le jeu, de jouer double, de jouer des deux mains, de jouer sur les deux tables. Mais c'est qu'on n'a pas vu que Quichotte est toujours à la tête. Il tient un tel commandement et spirituel et temporel. C'est là un fait constant qui se décompose instantanément en une multitude d'agressions. Sancho prie comme une oie qui attend la pâtée. Il croit toujours avoir tiré la fève. Mais cette dévoration d'inquiétude, cette vocation de trouble, cette élection d'infortune, voilà le Quichotte, voilà ce qui fera que sous le couvert et sous le volume du bourgeois, du

libéral, du gros fonctionnaire, du gros libéraître, du gros personnage, l'anarchie se propagera et fera son chemin.

A la pointe de la lance, même rouillée!

Le peuple s'assimile le livre avec une rapidité étonnante. On se traite de Maritorne, de Gamache et de face panzesque. Le *Quichotte* est le cri suprême qui résonne au cœur de la nation. La satire est aiguë. Et la foule qui n'a cure de détachement philosophique, s'en empare sentimentalement, romantiquement, de la même manière qu'elle se révolte, brandissant n'importe quel mort pour en assommer n'importe quel vivant. Pour eux, Espagnols, c'est beaucoup plus qu'un livre génial : les vieux dieux sont morts; la nation croule en décadence. Sa foi et sa croyance s'éteignent. L'idéal se dépouille de ses fascinations, et devient la marotte des nains de Velazquez qui vont, secouant leurs grelots. C'est la réaction, c'est le désenchantement d'un peuple que de faux horizons et des mirages guidèrent à travers l'espace pendant plus d'un siècle et qui tombe de haut. Or les jeunes sont

toujours les plus amers... En réalité, la jeunesse du vieux Cervantès était plus profonde que la leur et dans son œuvre les sous-sols vivaient puissamment sous leurs cendres de deuil.

Je ne crois pas que l'humble grand homme fût pessimiste. Il n'ignore pas, il est vrai, il ne méprise pas la bête comme nous. Il ne vit pas d'exclusives. Ce n'est pas un chevalier d'inaction séjournant à l'abri des remontrances. Il comprend pour mieux aimer et il aime pour mieux comprendre. Le *Quichotte* est une chose humaine et belle : c'est un cœur de bonne volonté à qui la paix fut promise par les Anges, un cœur qui sait sa liberté et son pouvoir, et en use pour aller où il peut aller : à Dieu, à ses frères, — pour faire ce qu'il faut faire : le bien et la justice sur la terre. Toute parole sincère, il est vrai, semble inquiétante ou ridicule. Qu'importe? La vie essaie de prendre une revanche nerveuse, prosaïque, mesquine... Mais seul le rêve est vrai — évadons-nous au pays des songes — non pour nous immobiliser, mais pour marcher comme Alonso Quijano, sans

nous amertumer, toujours plus avant, en perpétuelles relevailles d'énergie, selon les images de nos yeux. Quelles que soient les chutes ou les bafouements, qu'on nous berne ou qu'on nous lapide, c'est encore là la seule condition d'être heureux, sinon d'être tout simplement.

Faire au monde le don gratuit d'être bon, c'est mériter en quelque sorte qu'il le soit.

Il serait intéressant de feuilleter les Mémoires du temps. Ils nous renseigneraient surabondamment sur l'engouement du public. Le Portugais Tomé Penheira Daveiga, dans ses *Mémoires de Valladolid* que publia le municipe d'Oporto, sous le titre de *Fastigiana*, raconte qu'au sujet de la naissance du futur Philippe IV et de la grande ambassade de Howard, on vit apparaître, le 15 juin 1605, « un Don Quichotte fantochardement accoutré, en compagnie de Don Sancho Panza, arborant pour plus de garbe d'énormes lunettes à la Quevedo. » Une autre fois, se promenant dans la huerta du marquis de Camarasa, il surprend et décrit « un Don Quichotte » flac, haut de corps

édenté, et tout vêtu de vert comme notre Alceste, qui à genoux et ses mains osseuses sur le cœur, chatouille de protestations amoureuses les oreilles de quelques primitives Célimènes, prenant, à moitié nues, le frais. A Pausa, du gouvernement de Parinacocha, au Pérou, l'on fête la nomination du Vice-Roi, comte de Montesclaros, par des quintaines et des jeux de bagues où, dit la relation, « se distingua un Chevalier de la Triste Figure sur sa Rossinante, les chausses tombantes, les cheveux ornés de plumes de coq, et qu'accompagnent une Infante Micomicona, avec Sancho Panza, ostentant en relique le heaume de Mambrin. En 1607, la traduction de Shelton se répand en Angleterre. A Heidelberg, Frédéric V, électeur palatin, et sa femme, Elisabeth Stuart, fille de Jacques I^er^ d'Angleterre, font leur entrée en 1613, et président un tournoi dont le mainteneur, Don Quichotte de la Manche en personne, lance un cartel amphigourique et de style archaïque à tous les chevaliers présents. Quant à la France, il faut retenir le mot du si vraisemblable Jérôme Coignard,

qui nous parle d' « un Don Quichotte ou Quigeot, dont s'amusent les servantes... »

Si les habiles et les avertis y nourrissent en effet leur inquiétude, la plupart en rient à gorge déployée. Ils en profitent au même titre que d'un anti-héroïque *Lazarillo de Tormes* ou que d'un immonde *Guzman de Alfarache*, pour s'insurger contre le jargon pétemelasseux, la colique tortillée, la bêtasserie en pilules des faiseurs de littérature habituels et des bourreurs de crâne en général. Et l'on s'invite, le livre immortel en mains, à s'enivrer d'alcool et d'insomnie. Il devient la proie des gens sans caractère, sans courage et sans aveu, qui allèguent si facilement l'excuse banale : il faut vivre... se la couler douce... La laideur s'y reconnut et s'y aima. Ils cherchèrent avec une inintelligence blasphématoire les raisons de s'enliser dans la matière et de se retenir prisonniers du néant : l'amour prostitué, la pensée bafouée, la justice mise au rancart, c'est tout cela dont se délecta la foule essentiellement panmufliste et défaitiste de l'idéal. Le livre pénétra jusqu'aux bas-fonds de la bêtise et

de l'ignorance. L'humanité comme une collection de cadavres se mit à danser une sarabande effrénée en grimaçant horriblement. Quichotte en resta les yeux ouverts, si triste et comme étonné de ses lecteurs. Aussi Cervantès s'empressera-t-il de le faire mourir, n'espérant plus rien de rien qu'une vie autre, dans l'inconnaissable et sans même de Dulcinée... L'héroïsme, c'est quelquefois un accès de désespoir.

Ce fut donc un succès de rire et de laideur, et seul, au coin du feu, dans une solitude intellectuelle qui l'emplit d'ironie et d'orgueil, et d'un peu d'étonnement, Cervantès se mit à parler pour lui.

Alentour vont et viennent ses sœurs; Doña Magdalena, qui essaie de se sanctifier en habit de béate, Doña Andrea, dont les deux maris, Nicolas de Ovando et Santos Ambrosio sont morts, le premier laissant une fille, Doña Constanza de Ovando, — Doña Catalina Palacios, et sa bâtarde Isabelle de Saavedra, qui aide à l'office — une bonne à tout faire, Maria de Ceballos, dont l'histoire a conservé le nom. Elles font de la

couture. Le libraire Robles avance de temps en temps quelques ducats. De vieux amis, du temps où il était fonctionnaire, commercent avec lui : Don Pedro de Toledo, señor de Higares, le Gênois Augustin Ragio — le Portugais Simon Mendez, collecteur des « dîmes de mer de Castille ». Ils entrent pour traiter affaires, pour l'aider aux vieilles liquidations, pour le charger de commissions La maison est neuve, sise au « Rastro » près de la porte d'Escuevas, qui conduit à l'hôpital de la Passion, avec deux appartements par étage : au premier vit d'un côté Doña Luisa de Montoya, veuve d'un chroniqueur et fourrier de Sa Majesté, Esteban de Garibay, avec ses fils; derrière l'autre porte vit la famille Cervantès. L'habitation de l'estropié de Lépante donne sur une taverne qui occupe tout l'entresol. Au-dessus de l'étage de la Montoya gîte Doña Juana Gaitan, veuve du poète Pedro Laynez (ancien ami de Cervantès et le Damon de la *Galathée*), avec une sœur et une nièce, jeunes et pucelles, et quelques autres pensionnaires comme Doña Maria de Argomedo, et Doña

Gerônima de Sotomayor, épouse d'un familier du Duc de Lerma. Au-dessus de l'appartement des Cervantès perche une caillette, Doña Mariana Ramirez, entretenue par un Don Diego de Miranda, — homonyme de l'homme au gaban vert du *Quichotte* — et que la famille persécute et chapitre pour lui faire regagner le droit chemin. Enfin, dans la mansarde qui couronne l'édifice, au poulailler, une quinquagénaire cancanière et forte en gueule, Doña Isabel de Ayala, veuve du Docteur Espinosa, tient ses quartiers.

Parfois, Michel sort, heureux de ses loisirs. Il va. De hautes maisons montrent avec ennui leurs pierres d'attente. Ces boutiques de petits marchands, ces fenêtres monotones ne lui sont de rien. Pourtant il se sent sous le mystère de l'amitié des choses, et il lui semble que les pierres, les portes des maisons, ces lumières là-haut, derrière les vitres, lui sont favorables. On le connaît, on le salue. On rit surtout lorsqu'il passe, parce qu'on le prise avant tout pour bouffon. Sa *Galathée* paraît plus sérieuse et lui vaut une renommée plus solide chez les prétendus

connaisseurs. Le *Quichotte*, c'est la Parodie, la Caricature, et son auteur, le *Patufet* ou le *Papitu* des grands et des petits. On ne le respecte guère. On le festoie simplement à la manière des meuniers dans nos villages, pour leurs galéjades et leurs cornes gaiement portées. Michel doit être un peu fatigué de cette notoriété tapageuse, et les amis qu'il traite avec le plus de joie et de reconnaissance, c'est au soir, quand il rentre, les fameux chiens de Mahudes, soutenant dans leur gueule un bâton auquel vont fixées une sébille et une lanterne, et qui mendient pour l'hôpital. La lourde masse des tours carrées, d'où les sons clairs, tels des pigeons, prennent leur vol, les surplombe. Laissant aller le monde physique et dédaigneux des chocs et des accidents, Michel pénètre dans l'intimité directe avec l'infini. La grande plaine où se déroule sa promenade lui fait présent de la grande paix où il n'y a ni pensées ni sentiments. Les chiens lui parlent. Et voici qu'il se met à écrire : « *El coloquio de los perros Cipion y Berganza*, al cabo de tantos años come ha que duermo en el silencio del

olvido [1] ». Le succès n'a pas violé pour lui sa solitude... et l'ignominie du sort le trouvera d'ores et déjà indifférent...

On a voulu retoucher l'histoire comme un tableau d'époque : on décrit Philippe III au balcon de son palais écoutant rire un étudiant. Et le roi de s'exclamer : « Ou ce garçon est fou, ou il lit le *Quichotte!* » — Rien de plus faux que cette pieuse invention d'un zèle patriotique. Le Roi d'Espagne ne manifesta jamais le moindre intérêt pour Cervantès, et je ne m'aventurerai guère à supposer qu'il ignorait son œuvre et jusqu'à son nom, plus cancre en cela que le moindre de ses sujets.

Par contre, on a conservé pour l'édification des temps futurs les pièces d'un procès qui nous renseignent douloureusement sur la manière plus qu'égalitaire dont on traita de son vivant l'illustre écrivain. La nuit du 26 juin 1607, à dix heures, un muguet de la cour, Don Gazpar de Espeleta, reçoit deux

1. Le dialogue des chiens Scipion et Berganza, écrit après tant d'années pendant lesquelles je dormais dans le silence de l'oubli.

coups de poignard, l'un dans la cuisse gauche, l'autre à l'aîne droite, près des maisons neuves du Rastro, où loge Cervantès. « Ah! larron, tu m'as tué! Personne ne secourra un gentilhomme traîtreusement mis à mal? Aide, de par Dieu! » — « Dieu te l'octroie! » répond de sa fenêtre Doña Magdalena, sœur de Michel... Les balcons s'ouvrent, les jalousies; les voisins s'empressent en cascamèche. Cervantès, qui achevait de se mettre au lit, se rhabille et descend avec Don Esteban de Garibay, fils de sa voisine Doña Luisa de Montoya, qui, de l'escalier, les éclaire d'une chandelle. Ils recueillent le blessé, qui tient de la main droite son épée, au bras gauche sa rondache. Ils le montent à l'appartement de la Montoya : on improvise un lit de camp. Sebastian Macias, chirurgien barbier des Vieilles Gardes, lui fait le premier pansement et le guet accourt. En présence du licencié Cristobal de Villaroel, et des alguazils Francisco Vicente et Diego Garcia, Don Gazpar de Espeleta se déclare chevalier de Saint-Jacques. Il venait de souper en la maison de son grand ami,

le marquis de Falces, capitaine des arquebusiers du roi. Un page lui avait apporté son épée et sa rondache, et jeté la cape de nuit sur les épaules. En chemin, il s'était arrêté à écouter une musique, lorsqu'un homme encapuchonné lui demande où il va : « Pourquoi le veux-tu savoir? » Et tout aussitôt, dégainant l'un et l'autre, ils féraillèrent. Il ne connaît pas son agresseur.

On haïssait et l'on aimait, on tuait, on se battait, on se bravait, on jouait sa vie et celle d'autrui avec une ardeur qui eût paru cruelle, si elle n'avait été tout à tour si raffinée en beaux semblants, si courtoise et si galante.

Deux déclarations successives n'ajoutèrent rien à ses dires, sinon que la personne qui le blessa se comporta en gentilhomme. Gongora nous parle de ce Gazpar de Espeleta au sujet d'une chute de cheval. C'était un homme à bonnes fortunes, champion de toutes les dames en souffrance, et parasite du marquis de Falces, chez qui il a ses grandes et petites entrées. Francisco Caporedondo, son page, à la manière de Clarin

ou de Leporello, nous informe que « pour lors, il est en amours avec une femme mariée, et qu'il jalouse certaine personne qui vit dans la même maison qu'elle. » Les servantes du Rastro l'ont vu une fois, accompagné d'autres amis, au deuxième étage, où habite Juana Gaitan, veuve du poète Laynez, en compagnie d'autres femmes, jeunes. Juana Ruiz, qui tient l'auberge où Espeleta s'offre le vivre et le couvert, précise que voilà trois mois qu'il loge chez elle, mais qu'il n'y a pas dormi plus de quinze nuits. Un jour qu'il était sorti, se présenta une dame masquée qui voulut voir la chambre du galant. Elles y montèrent et là l'inconnue éclata en sanglots : « O lieu de mon déshonneur! s'écria-t-elle. O traître, que tu paies mal ce que je t'ai donné! Vive Dieu, tu me le paieras toutefois, dussè-je attendre cent ans! » Et, se découvrant le visage, elle révèle le nom et la cause de la visite. « Gaspar lui a pris deux bagues d'or, l'une en diamants, l'autre en émeraudes, toutes deux souvenirs très chers, que le mari lui réclame, et comme elle ne peut les montrer, ce dernier lui fait

une vie d'enfer; Gaspar les a prises pour la compromettre; mais elle est femme dont on ne se moque pas impunément ». L'aubergiste propose ses services, et dit que le susdit mari s'appelle Galvan et qu'il est notaire, et qu'il vit près de San Salvador.

Dans le pourpoint du blessé, l'alcalde confisque un billet qu'il refuse d'unir au sac du procès. Les alguazils surprennent la fameuse dame à l'auberge où elle courut, le jour même de la blessure, aux nouvelles. Elle déclare seule à seul devant le licencié Villaroel. Le juge aussitôt étouffe l'affaire, arbitrairement, par esprit de classe, et pour que Galvan et sa femme ne soient pas inquiétés. Et, afin de faire dévier la curiosité publique il s'informe de ces femmes qui vivent dans la maison où Espeleta agonise. « Le voisinage murmure; il y a scandale », dit-il... La veuve du Docteur Espinosa dépose que des cavaliers entrent et sortent, jour et nuit; que l'assassin pourrait vraisemblablement être l'un d'eux; que dans tous ces étages-là l'on chante et l'on rit outre mesure. Un Simon Mendez fit cadeau à Isabelle

Saavedra, la bâtarde, d'un jupon. Le 27 juin, Espeleta meurt dans l'appartement de Luisa de Montoya. Madeleine de Cervantès n'a pas quitté le chevet du patient. Le moribond qui a testé lui donne un vêtement de soie... L'affreuse mégère du poulailler assure que tout cela est louche, et que pour elle, certainement, anguille se tortille sous roche. Bref, le 29 juin, le prévôt se présente, accompagné de ses hommes, et devant la maison de Cervantès, en pleine rue et parmi la gent maligne et cancannière, lit : « Le Señor alcalde Cristobal de Villaroel ordonne qu'on prenne et emprisonne Michel de Cervantès, et Doña Isabel, sa fille, Doña Andrea et sa fille, Doña Constanza, — Simon Mendez, Doña Juana Gaitan, Doña Mariana Ramirez, et Don Diego de Miranda. Ainsi l'ordonne et mande... ».

Les chiens aboient... Ils passent entre les hallebardiers et les huissiers; lui un peu plus haut au-dessus de la foule...

Que les hommes sont de mauvaises bêtes! leur vie courte, leur monde petit, leur morale imparfaite...

On les relâche quelques semaines après, lorsque la curiosité s'émousse, et que les vrais coupables ont enfin trouvé leur alibi. Toutefois le juge se croit en devoir d'admonester Cervantès. Dans l'ordonnance d'excarcération, il défend à Simon Mendez « d'entrer dans la maison de Saavedra et de parler soit en public, soit en secret avec sa fille ».

VIII

« De Lope Garcia de la Torre, que vous connaissez, écrit ce Penheira da Vega, je vous conterai le trait le plus savoureux du monde. Sa femme est noble et belle. Elle va masquée par le Prado. Mais il n'y a mante ni loup qui puisse occulter ces formes et cette désinvolture. Or, elle passe ses nuits à jouer et à perdre centaines de ducats, sans cuider nullement de son mari. Si celui-ci, qui se va coucher tôt, par hasard l'appelle et lui dit qu'il est temps, elle lui répond : « Allons, ferme, et laisse-moi jouer, Lope Garcia... Tu ne veux pas? Cervantès, donne-moi le bougeoir, je vais bien voir si je n'arrive pas à faire taire mon Joseph. »

S'agit-il de notre Cervantès ou d'une duègne quelconque? Je ne m'attarderai pas aux discussions que ce texte souleva parmi

les érudits cervantins. Lorsque les incisives m'auront poussé, je me divertirai peut-être à ce jeu de rat de bibliothèque.

Une autre perplexité historique se dresse devant eux : « *Estas relaciones* de lo sucedido en Valladolid desde el punto del felicísimo nacimiento del príncipe Don Felipe Domenico Victor, Nuestro Señor, hasta que se acabaron las demonstraciones de alegria que por el se hicieron [1] »... Gongora les juge ainsi : « Mandaron escribir estas hazañas a Don Quijote, a Sancho y su jumento [2] ». Les vers en sont exécrables, mais comme nous l'avons dit, Cervantès était pauvre. Faut-il voir en eux un de ses pauvres négoces?

En 1606 la cour se transfère à Madrid. Y sont avec elle secrétaires, conseils, tribunaux, et tous leurs parasites. La gent de lettres y accourt comme mouches à la pro-

1. Relation des événements survenus à Valladolid, depuis l'heureuse naissance du prince Philippe Dominique Victor, notre seigneur, jusqu'à la fin des démonstrations de joie qui à cette occasion se firent.

2. L'historien de ces hauts faits fut Don Quichotte, aidé de Sancho et de son roussin.

vende, et Cervantès s'installe rue de la Madeleine, derrière le palais de Petraña, près des deux couvent de la Merced et de la Trinité qui le rachetèrent jadis.

Ils arrivent, ils approchent, les jours de détresse impuissante! Toutes les voluptés, tous les désirs s'éteignent et la vieillesse avant le temps vient comme un spectre. Des silences choisis, des livres obscurs, des regards posés sur le vide, et des tristesses méprisantes. Mais il n'est pas le frère paresseux d'une joie morte, il maîtrise ses nuits, il ne pleure pas. Il écrit, il invente son âme, où tous les visages viennent s'abandonner comme des saisons. C'est l'époque où il rêvera les *Nouvelles Exemplaires*, ce troublant *Licencié Vidriera*, cet inquiétant *Persiles et Sigismonde*...

Sa fille, Doña Isabel de Saavedra, se marie avec un vieil hildago, Diego Sans del Aguila, de l'ordre d'Alcantara. Mariage de convenance, nous dirions presque de réussite. En 1608 naît une petite fille, Isabelle Sans del Aguila et meurt le père, qu'un Luis de Molina, homme de négoce, agent et secré-

taire des banquiers italiens Carlos et Antonio Trata, remplace aussitôt. Le nouveau venu est homme entreprenant, actif et pratique. Il a vu que dans la maison de sa future rien ne manque : Diego a laissé des vêtements, des joyaux, des étoffes de velours, de satin broché, des lampas, des damas, et des dentelles de Flandres, des bagues de diamants, de rubis et de topazes, des Agnus Dei et des croix d'or, des lits de parade, de la vaisselle d'argent ciselé, bref tout ce qu'exigeait alors « le confortable ». Il ne s'en contente point cependant et oblige Cervantès à doter sa fille. Ce que fait aussitôt le pauvre diable, sous caution de son ami Juan de Urbina.

Nouvelles complications où s'épuisera sans doute le produit du *Don Quichotte* et de ses éditions successives. Le 28 août 1611, Luis de Molina fait saisir Cervantès et Urbina. Il faut que dans les vingt-quatre heures, ils lui satisfassent 19.000 réaux. Pour les 31.000 qui restent, il entrera en composition. Ils en passèrent par là et Cervantès rentra chez lui sans un liard.

En 1609 meurt Doña Andrea dont le dévouement à son frère ne se démentit jamais. Michel paie son enterrement à la paroisse de San Sebastian et, de toute la famille, c'est elle, la bonne camarade sans façon et sans calcul, qu'il pleurera et regrettera davantage. Le 16 juin 1610, sa femme, Doña Catalina, se présente chez le notaire Balthazar de Ugona pour tester en faveur de son frère, le curé Francisco de Palacio, ne réservant à Cervantès que l'usufruit d'une petite vigne, près du chemin de Seseña. Doña Magdalena, l'autre sœur, s'absorbe de plus en plus dans la bigoterie. Le 11 octobre 1610, Michel l'accompagne chez Gerônimo Lopez où, quoique sans le sou, elle veut elle aussi laisser un testament. C'est à la nièce Constance de Ovando, et sous le parrainage de Michel, qu'elle lègue ses créances et ses vieux espoirs : Un Fernand de Mudena lui a dû 300 ducats lorsqu'il était célibataire; il se maria ensuite avec une Doña Ana Maria de Urbina : elle réclama sa dette, mais il n'en voulut rien savoir : « J'y fus une autre fois en présence de cette Ana Maria et d'un

neveu. Il me menaça, si je ne me désistais pas de ma prétention de « romperme el alma ». Puis à seuls et dans l'escalier, il m'assura que, tant qu'il vivrait, il me servirait une pension alimentaire. » Elle lègue aussi le tiers de l'héritage de l'alférez Rodrigue de Cervantès, mort à la bataille des Dunes. Le 28 janvier 1611 elle trépasse. Elle a reçu les sacrements des mains du licencié Francisco Lopez et les tertiaires de Saint-François l'ont mise en terre pour 18 réaux.

Cervantès brouillé avec sa fille, ses sœurs mortes, reste seul avec sa femme. Il semble, à mesure qu'il avance dans le chemin des jours, que les souffrances, les dégoûts, les colères accumulées, lui font plus délibérément clore les yeux sur les choses extérieures, pour les ouvrir plus grands sur le monde lumineux et désolé qu'il porte en lui et qui est sa suprême espérance.

Entre temps est nommé vice-roi de Naples le jeune Don Pedro Hernandez de Castro, comte de Lemos, auquel il dédiera le second *Quichotte*, homme distingué, amoureux des belles-lettres et des belles formes,

et dont on garde ces vers imprégnés d'une élégante et verlainienne mélancolie :

> Ninguna cosa procuro
> porque ninguna deseo
> . . . . . .
> En estado tal estoy
> que por doquiera que voy
> no soy mas que una apariencia[1]

Ce comte-là perdit son secrétaire, Juan Ramirez de Arellano. Il charge aussitôt son grand ami Léonard de Argensola, homme du monde et gentilhomme de lettres, de pourvoir à la place vacante. Cervantès supplie qu'on s'accorde de lui, ainsi que Gongora, Figueroa, mais ce furent le bibliothécaire Diego de Arce, le fils d'Argensola et d'autres qui partirent pour l'Italie. On convainct à moitié Michel qu'une fois arrivés à Naples on se souviendrait de lui. Il se résigna, éternellement solitaire, dans cette vie qu'il sait

1. Je n'essaie de rien obtenir
Parce que rien je ne désire
. . . . . .
Je suis en un tel état
Que partout où je vais
Je ne suis qu'une apparence.

désormais illusoire, et que pourtant il adore tout en la méprisant.

Il change d'appartement. On le voit en 1609 loger derrière le collège de Notre-Dame de Lorette, puis, fin du même an, revenir à la rue de la Madeleine, face au charron Francisco Dasa. En juin 1610, il fait son apparition dans la rue du Lion; devant ses fenêtres un boulanger brasse ses pains. Il habite aussi rue du duc d'Albe, rue du Potager, en face le Palais qu'occupe le Prince du Maroc; enfin il retourne à la rue du Lion, au carrefour de la rue des Francos, dans la maison du clerc Martinez Marcilla, où il paraît bien qu'il mourut.

Il faut le voir, ces années-là, infirme et poussant vers ces logis divers les différentes carrioles où s'amoncellent ses matelas, ses quelques livres, ses ustensiles de cuisine...

On était écrivain autrefois comme on l'est aujourd'hui, comme on devient épicier... c'est plus long, voilà tout. Les uns réussissent où les autres échouent. C'est qu'il y faut des aptitudes particulières, savoir se présenter, garder silencieusement un air profond,

écouter avec un sourire de politesse, ne rien ignorer, manier le paradoxe, lécher les contemporains, annuler les précédents. Cervantès n'y était pas habile. Il ne connaissait ni le saut périlleux, ni les clowneries, ni le cloche-pied, ni la guingue. Il avait eu trop de succès auprès du public pour en avoir parmi ses confrères. On l'aperçoit, on l'entrevoit dans ces « Academia Salvage » dont nous parle Pedro Soto de Rojas dans son *Desengaño de Amor*. Y assistaient les plus grands génies de l'Espagne et parmi eux « le très fertile, abondant, toujours plein et toujours coulant Lope de Vega Carpio ». Ce grand Lope dans une lettre au Duc de Sesa, le 2 mars 1612 écrit : « Les Académies sont furieuses : dans la dernière séance on se lança à la tête nos bonnets de licenciés; j'y lus des vers de Cervantès qui paraissaient des œufs crevés, mal pondus. »

Le 13 juillet 1613, Michel signe la dédicace de ses *Nouvelles Exemplaires* au comte de Lemos « mon véritable seigneur et bienfaiteur ». Elles sont douze; il est le premier à conter en langue castillane... Il rappelle que

celles-ci ne sont ni imitées, ni traduites, mais siennes proprement : « Un mystère caché les soulève », affirme-t-il. Lope concède qu'il ne leur manque assurément ni grâce ni style. Tirso de Molina, timidement, insinue que Michel pourrait bien être le Boccace espagnol. (Et pourtant l'espagnol de Cervantès est la plus belle langue d'Espagne. Il faut écouter ce ton si hardi, si varié, toujours noble. Il faut sentir le nerf de ce langage, la grandeur sonore, la finesse vive et la force des cadences; et partout l'accent même de l'esprit.) Francisco de Robles achète *Les Nouvelles* pour 1.600 réaux et tire en deux ans 9 éditions. Michel œuvre, peut-on dire, en terrain vierge, sans labeur préparatoire, sans antécédents. Il crée tout de rien, et se place naturellement, sans effort, au niveau des conteurs italiens et de nos vieux fabliaux. Entre le tumulte de personnages secondaires, il détache et dresse des types aussi significatifs que la *Gitanilla*, *l'Illustre Frégone*, *L'Amant Libéral*, et cette figure solitaire du *Licencié Vidriera*. C'est un genre vivace, mouvant, lumineux, de diva-

gation philosophique et morale et qu'ornent des vignettes en eau-forte et qui griffent la page comme tant de fois dans ce *Dialogue des Chiens*.

La *Gitanille*! Il la voit (il faut la voir) avançant et reculant d'un petit pas balancé, regarder de côté sous sa manche levée, puis baisser lentement, avec un mouvement de torse et de hanche, son bras au-dessus duquel émergent deux yeux noirs. Il la voit délicate et ardente, les yeux spirituels ou baignés de langueur, frappant du talon les planches de la scène, ou faisant crépiter ses doigts à l'extrémité du geste, comme pour donner le cri de la vie à chacun de ses bras onduleux...

Dans l'*Illustre Frégone* nous voyons la table couverte de vieilles mouches, les pois chiches; la langue se fait huileuse, lorsque nous buvons le vin à goût de réglisse. Et cette chambre en carton et en ficelle avec les draps spéciaux, draps de noce troués, la cuvette ébréchée et poisseuse! « Es la humedad, señor! »

Pourquoi deux ou trois lignes d'une des-

cription cervantine produisent-elles autant d'effet ou un effet plus intense qu'une ample description? « La nuit était claire, onze heures, le chemin seul, le pas tardif [1] » Cette force souple agit à travers tous ses récits, depuis un salon de damas vert ou rouge où vient la lumière de la Blanche Lune qui a baisé le faîte des cyprès et rebondi sur les rosiers à travers les grilles, jusqu'à des veillées de muletiers ou des chœurs de voix criardes entonnant un Salve. Thomas Rodaja [2] surtout nous séduit, cet homme qui est vitreux, dont la vision est vitreuse, yeux de source dépolie par les mauvais vents ou les doigts grenus des pluies... Il s'irritait facilement comme le verre grince sous un ongle malhabile et fait crisser les dents : détails, particularités, incidents de la vie quotidienne...

Mais, comme vous disiez, « il n'est mauvais chemin qui ne s'achève, sinon celui qui court à la hart [3]. »

1. *La Force du sang.*
2. Le *Licencié Vidriera.*
3. *Id.*

« Il passait comme les muletiers toute sa vie dans la toise et demie qu'il y a entre la croupe du mulet et le charriot [1] .»

« Dors : tout le temps que tu dormiras, tu seras égal à celui que tu envies : nemo novit patrem, nemo sua sorte contentus, nemo sine crimine vivit, nemo ascendit in cœlum [2]. »

« Les langues des murmurateurs sont comme les plumes des aigles qui dévorent et détruisent celles des autres oiseaux [3]. »

« J'ai vécu d'être fou! Ne me faites pas mourir d'être sensé [4]! ».

Licencié Vitrail, qui connûtes toute l'Italie, les villes où l'on accueille le mieux l'humeur aventureuse des hommes et les ruines peuplées de tous les miasmes du regret, vous voilà échoué maintenant dans la plus douce folie que jamais créature humaine ait hérité des Dieux. Votre libre arbitre s'est évanoui du jour où la moresque vous donna à manger une pomme tolédane. Ce remède d'amour vous détacha non seulement de celle que vous n'aimiez pas, mais

1, 2, 3, 4. *Licencié Vidriera, passim.*

surtout de votre pauvre entendement, et vous naquîtes aussitôt à la connaissance actrice et extemporaine. A tous vous répondiez avec un esprit désormais plus aiguisé et plus lucide. Vous buviez directement aux fontaines, vous écoutiez battre les cœurs; votre richesse était toute à vous, illimitée; mais aussi de quelles divinations ne trembliez-vous pas !

Azorin, dans son commentaire ingénu en marge du vieux livre, l'enveloppe de pénombre, l'enlinceule de raffinements intellectuels, atténue la touche picaresque. Mais il ranime le symbole et nous montre que nos modernismes n'arrivent ni à supprimer ni à modifier les angoisses cervantines.

« J'essaie de mettre, lui fait-il dire, un peu de logique et de délicatesse dans la vie; mais fatalement, d'un coup, un de ces événements désagréables et minuscules vient révolutionner ma sérénité spirituelle. » ...Il ne peut réprimer cette nervosité de cristal vibratile. « Ma sensibilité aiguë est maladive, douloureuse. Je vois maintenant des choses que je ne voyais pas auparavant. Je perçois

des nuances et, dans ce monde, des relativités qui pour moi restaient occultes. Mais à quel prix! Au prix de quels tangages, de quelles menues et continues afflictions intimes! » Sensibilité toute moderne! Notre ami se plaît extraordinairement au commerce des autres hommes, mais parfois il a besoin d'être seul...

« Une vie de communication constante parviendrait à faire qu'il ne soit plus lui... » Lorsqu'il veut écrire, il y pense un instant, puis pense, converse, lit, essaie d'oublier, s'occupe à autre chose. Puis il dort : « Le sommeil est une trêve dans les adversités et dans les douleurs. Pour nos esprits troublés, la nuit est l'oasis. Laissons au jour suivant les résolutions graves. Sûrement, avec la lumière neuve, nous verrons les choses différemment. Une goutte de suave indulgence aura adouci le jugement téméraire et rancunier. Et, à pousser le volet, tout sera ordonné, propre et parfait dans tous ses détails. »

Mais, Thomas, tu t'en vas, tu ne retourneras pas en Espagne? [1]... Non, je m'en vais,

1. Fin du *Licencié Vidriera*.

parce qu'il y a dans l'ambiance une violence, une frivolité, une agressivité qui me font un mal énorme. Chaque jour, je vis plus replié sur moi-même. Je vois ce que pourrait être la réalité, et je ne vois que trop ce qu'elle est... J'ai à changer de paysage spirituel. Piano, pianito... Il s'en va, et tout se reflète à travers lui coloré selon le prisme de ses yeux, comme dans le vitrail de son nom et de sa destinée. »

Admirable Cervantès!... Sa tête est blanche, mais son cœur comme au premier jour! Félicité surnaturelle de trouver toujours la vie neuve, c'est-à-dire de se renouveler, de ne pas se fatiguer dans son geste de bonté, de cordialité et de pardon! Qu'il n'y ait jamais de dernier pardon!

Ce Licencié Vidriera, dont la vie réside dans la face, et qui sent par la face toutes les choses qui l'entourent, cette face qui l'avertit des périls et lui dicte par où il faut qu'il chemine, cette face qui, lorsqu'il se tourne vers les étoiles, lui donne la sensation qu'il est un pur regard libre de la prison des choses, de la prison matérielle de ce monde

fugitif et terrible, et qu'il respire et se nourrit déjà de l'infini, rappelle instinctivement le vers subtil et mélodique : il est entré dans le haut chemin sylvestre du Dante :

Entrai per le cammino alto e silvestre...

Presque en même temps, Michel donne le *Voyage du Parnasse*, panorama satirique de la poésie castillane de l'époque... interrompu çà et là d'échappées furtives et de lamentations sur sa mélancolie profonde et sur son irrémédiable anéantissement. Ce poème appartiendrait à l'archéologie littéraire, si l'on n'y trouvait la propre défense de Cervantès envers les cénacles obtus et vindicatifs :

Pasa, raro inventor, pasa adelante
con tu sotil ingenio... [1].

Il dédie ce poème à un gamin de quinze ans, Don Rodrigue de Tapia. Il semble que, dédaigné de sa génération, il se rabatte sur celle qui arrive, et qu'il mette ses espoirs

1. Passe, original inventeur, avance-toi, avec ton esprit subtil.

dans l'éternelle jeunesse. On le surprend, lors de la béatification de Sainte Thérèse de Jésus, à rimailler en compagnie de tout nouveaux venus, devant le jury formé de Don Rodrigue de Castro, fils du comte de Lemos, de Don Melchior de Moscoso, fils du comte d'Altamira, de Don Francisco Chacon, fils du comte de Casarrubios, assistés de l'omniprésent et indispensable Lope de Vega, qui dicte les sujets, parmi lesquels celui-ci ainsi conçu : « A ceux qui le plus gracieusement, éruditement, élégamment, gardant la rigueur lyrique, feront une chanson castillane, à la manière de celle de Garcilaso, « *El dulce lamentar de dos pastores* » sur les divines extases de la Sainte Mère, qui ne devront pas excéder 7 stances, sera donné : au premier, un vase d'argent — au second, 8 vares de camelot — au troisième des bas de soie. » Lope s'octroiera le plaisir de protéger le vieux barbon, en lui accordant des bas de rechange, et en soulignant le ridicule de son attitude.

« Ah! pauvreté, s'écriera le Quichotte, misérable l'homme bien né qui piétine son

honneur, ferme la porte pour manger e
manger mal, sort à la rue — l'hypocrite —
avec son cure-dents dans ses dents vides, et
pendant qu'il va, tremble perpétuellemen
qu'on découvre le ressemelage de son soulier
la crasse de son chapeau, la corde de so
pourpoint ou la faim de son ventre vide!
La pauvreté est comme la nudité d'Adam
on la cacherait devant les hommes, instinc
tivement et malgré soi, et jusque devan
Dieu. Elle est intime. Elle est un attentat à
la pudeur.

IX

Cervantès nous laisse cette page joyeuse et triste au bas de l'œuvre de Juan de Jauregui : « Celui que vous voyez ici, visage aquilin, cheveux châtains, front lisse et découvert, yeux ironiques, nez courbe, mais proportionné, barbe d'argent qui, il y a vingt ans, était d'or, moustaches longues, bouche petite, dents rares — il n'en a que six et encore en mauvais état — et s'ajustant mal, — le corps ni grand ni petit, le teint vif, plutôt blond que brun, un peu voûté et lent d'allure, celui-là, dis-je, est l'auteur de la *Galathée*, du *Quichotte de la Manche*, du *Voyage au Parnasse*, à l'imitation de celui de César Caporal, Pérusin, et d'autres œuvres qui courent, peut-être sans nom d'auteur; il s'appelle Michel de Cervantès Saavedra; il fut longtemps soldat; et cinq ans et

demi en captivité, où il apprit à endurer l'adversité; il perdit d'une arquebusade la main gauche dans la bataille navale de Lépante, blessure qui peut paraître laide, mais qu'il tient pour très belle, l'ayant gagnée dans le plus mémorable fait d'armes qu'aient vus les siècles passés et que pensent voir les siècles à venir. »

Pendant que Madrid fête sainte Thérèse en des tournois poétiques, Saragosse, en octobre 1614, se réjouit de la béatification de la « Insigne Avilense » avec force mascarades d'étudiants et cavalcades dont nous garde la mémoire Luis Diez de Aux dans son *Retrato*. On vit venir Don Quichotte de la Manche en costume gracieux, arrogant et picaresque, accompagné de Sancho vêtu de peaux de bêtes, tous deux chasseurs de démons, qu'ils tiennent emprisonnés dans une cage de bois où se lit la légende suivante : « La véritable et seconde partie de l'*Ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, composé par le licencié Aquesteles, naturel du lieu qu'on dira, se vend aux endroits qu'on saura. Année 1614. »

Peu de semaines après paraissait en effet à Tarragone, la fameuse farce du licencié Alonso Fernandez de Avellaneda, naturel de la ville de Tordesillas, qui nous donne un second portrait de Cervantès : « Moins ingénieux que ses nouvelles lui sembleront les fils de cette histoire qui se poursuit avec l'autorité dont il la commença, et avec la copie des arguments fidèles qui parvinrent à sa main. Je dis main, car il avoue lui-même qu'il n'en a qu'une, et puisqu'il parle tant de tous, nous dirons que, soldat aussi vieux en ans que garçonnet en invention, le pauvre bougre a plus de langue que de main, ce qui le fait travailler mal. Il se plaint de ce que mon travail gêne sa seconde partie; il ne laissera point toutefois de confesser que nous poursuivons tous deux la même fin, à savoir d'extirper l'enseignement pernicieux des vains livres de chevalerie dont se nourrit généralement la gent vulgaire et oisive. Si nos moyens diffèrent, lui prit ceux qui pouvaient m'offenser, moi que célèbrent si justement les nations les plus étrangères, et à qui la nôtre doit tant, pour avoir entretenu

honnêtement et fécondement, tant d'années, les théâtres d'Espagne avec la rigueur qu'exige le monde, et la sûreté que d'un ministre du Saint-Office espérer l'on doit. Bref, Michel de Cervantès est déjà vieux comme le château de San Servantes, et si maltraité des ans, que tout et tous le lâchent et qu'il va si pauvre d'amis que personne ne veut parrainer ses œuvres, et le louer en sonnets sonores. »

D'où venait le coup? L'énigme reste entière. Avellaneda fait du Quichotte un paillasse et décèle une âme inférieure, sournoise et rampante. Il n'eut d'ailleurs pas de succès, sinon auprès de l'intelligence moyenne et artificieusement pittoresque de Le Sage, qui essaiera de faire un peu de bruit autour de ce problème historique et sans portée. Léon y Mainez soutint la candidature de Lope de Vega à cette pauvre et nauséabonde histoire. L'excellent hispanographe Fitz Maurice Kelly, se souvenant un peu trop de sa pratique patrie, y voit une réclame du propre Cervantès. Athanase Rivero, dans *Le secret de Cervantès* prétendit

découvrir un anagramme qui accuserait de cette vilenie littéraire le fils d'Argensola. Il faudrait toute une nomenclature pour épuiser le cycle des commentateurs.

Les folliculaires vivent du mensonge. Cervantès souffrit de cette arlequinade jésuitique, de ce vol insultant. La douleur qui tarit en beaucoup les sources de vie lui en découvrit de plus profondes pour défier l'envie et le temps. La douleur lui fit connaître et posséder réellement ce qu'il semblait perdre. Il se dressa dans le sentiment nouveau d'une force inconnue, ivre de certitude, secoué par le roulis d'une espérance mêlée d'angoisse; et il se mit à fabriquer de l'éternité palpitante avec le plus amer pessimisme. Il était en train d'écrire la deuxième partie de son livre, lorsqu'au chapitre LIX le surprit la fraude maupiteuse. Sa vision se fait aussitôt plus aiguë, plus subtile, plus immatérielle. Il se libère progressivement des anciennes contraintes et se crée un instrument d'une souplesse illimitée capable d'exprimer une infinité de nuances aussi

changeantes et musicales que les gémissements immenses du vent dans la forêt d'automne. Sa prose y gagne une variété remarquable tandis que sa pensée demeure elle-même précise et pure, et que son âme resplendit. Avec un brio merveilleux et une débordante allégresse, il exécute son ennemi, puis brusque le plan primitif, fait cheminer le Quichotte vers Barcelone, projette des lueurs fantastiques dont des reflets rares flottent à certains coudes de la route, et nous laisse comme suspendus dans du rêve, tout prêts à entendre en finale dans un goyesque paysage de cauchemar et d'allègement des fanfares d'orage et de soleil.

« Pour moi seul naquit le Quichotte, et moi pour lui. Lui sut œuvrer et moi écrire — seuls tous deux nous sommes — quoi qu'en puisse conter l'écrivain tordesillesque qui s'aventure d'une plume d'autruche mal ébarbée à escribouiller sur mon cavalier valeureux. Mais ce n'était pas charge pour ses épaules ni bon négoce pour son esprit refroidi. »

Quichotte comparait jusqu'ici, à chaque

épisode — en ses instants de lucidité, au moment où il retombait, au moment où l'intime tragédie pointait dans son âme, mettant aux prises les aphorismes décourageants de la raison et ce « désir de persévérer dans son être » dont parle Spinoza — il comparait avec amertume à l'absolue perfection de son rêve la perfection imparfaite de la réalité, il écoutait avec un étonnement quasi-animal l'aubergiste lui conseiller de se pourvoir de chemises, Sancho lui recommander la prudence, — il supportait les avanies de sa gouvernante, de sa nièce, de son curé. Une plainte de son écuyer, un propos, une journée passée sans rencontrer une âme lui apparaissaient de mauvais augure. Il rentrait au bout de quelques jours au bercail. Peut-être même doutait-il... Désormais il se transfigure, il quitte la Manche pour se donner à tous les mirages généreux de la terre, inflexible cependant dans une chimère indépendante de tout et de tous. Errant perpétuel, il rejettera de plus en plus sur les circonstances les raisons accidentelles de sa déception. Comme l'al-

chimiste qui attribue chacun de ses insuccès à une cause fortuite et chaque fois différente, loin de soupçonner dans l'essence même du présent une imperfection incurable, il n'accusera que la malignité des influences particulières. Un tel optimisme, une telle espérance côtoient ainsi, jusqu'à la toucher, la folie. Et de fait Quichotte deviendrait fou s'il était seul. Mais le bon frère Sancho aussi sain qu'un chou cabus après la gelée l'équilibre, le tempère ou au contraire le galvanise, de sorte que, clopin-clopant, tirant le pied, mais allègres, les voilà en route pour le tour du monde, victimes des seuls enchanteurs. Une grave fantaisie, une sereine amitié et paternité l'un pour l'autre les emporte. Le destin n'a plus prise sur eux. Leur dialogue se poursuit dans la lumière.

A Barcelone, Don Quichotte et Sancho voient pour la première fois la mer. «El mar[1] alegre, la tierra jocunda, el aire claro parecian infundiendo y engendrando gusto sú-

1. La mer joyeuse, la terre jconde, l'air clair paraissaient engendrer en chacun un plaisir nouveau et subit.

bito en todas las gentes. » Ils découvrent la mer, son opulence, sa vigilance, sa pondération : valeur fixe, constatable, pourtant informulable comme Dieu, lénifiante et stimulante à la fois de par cette diversité dans l'immuable, de par l'absence même des détails monotones et obsédants que la terre castillane présente en piège à l'esprit formaliste, contraint, asséché, de la Castille rebutée de son exil. Sans effort, par pure évidence, par l'étonnement, le remplissement qu'elle lui donne, le bon chevalier plongeant de toute part dans la sensation de la mer saisit et s'approprie en un instant d'abandon les mystérieux rapports de l'intelligence et de l'eau. C'est pourtant le même ciel espagnol qui les baigne, ici comme dans la Manche, un ciel épais et fort, mais dont le métal s'imprègne des lointains au lieu de les durcir en obstacles, un ciel plein d'haleines, d'humidité, de légèreté malgré le même soleil lourd, un ciel qui semble prolonger et non accabler la végétation. De cette contemplation, de cette infusion de la mer, de la communion avec ce grand élément traitable et consan-

guin, Quichotte et Sancho inaugurent une part d'eux-mêmes qu'ils ne connaissaient jusqu'alors que réfrénée, ennemie, sournoise et maligne : le goût de la liberté, le désir de sincérité sexuelle et de versatilité dont ont besoin tous les hommes de tous les pays. La mer leur rend, malgré leur fière pauvreté, les femmes et les idées accessibles, favorables, comestibles. L'idée de la volupté naît à son contact. Elle leur fera connaître à travers les correspondances sensuelles les apaisements de la tendresse et de la tolérance. Leur esprit et leur cœur s'assouplissent avec leur tempérament.

Elle est retrouvée
Quoi? l'éternité
C'est la mer mêlée
au soleil.

Cependant là-bas, à Esquivias, Cervantès reverra-t-il la mer? Pensée déchirante. Il faut le voir avec ses yeux de marin : jamais il ne cesse de regarder haut et loin comme en pleine mer. Toujours il a l'air de penser à quelque chose de plus important que ce

dont on l'entretient; peut-être à l'apparition d'un navire, d'un nuage, d'une menace de tempête à l'horizon d'une mer calme. Il mordille sans trêve sa moustache, lentement, d'un air réfléchi, tout en regardant l'horizon bas, par delà le village nain, par delà les routes, même s'il se tient devant un mur sans ouverture. Ses mains fines et jaunes sont lisses et polies comme douées d'un toucher assoiffé de voluptés. Il a une barbe comme diaphane, un peu blanche, à peine fauve. Tout le monde se rappelle de lui des paroles tout à fait sensées, encore que prononcées avec une hauteur qui surprend. Mais attentif et vigilant, comme fiché au sol, fatalement fixé, incapable d'aller plus loin, d'aller vers ce lointain dont son regard ne se détourne jamais, à quoi pense Cervantès? Il pense à la mer où il va tremper son Quichotte, à la mer qu'il revoit ainsi avec son cœur ouvert dès l'enfance au bonheur d'être maritime. Lorsqu'il retournera en Castille Quijano sera nécessairement un vaincu, lorsqu'il n'aura plus que les puits de surface dont il verra tout le fond et qui lui paraîtront

devoir rester intolérablement à sec quand ces petits ânes qui s'en approchent remporteront leurs six cruches pleines.

« Vámoños poco a poco, pues en los nidos de antaño no hay pájaro ogaño... ». « Peu à peu allons-nous-en — dans les nids d'antan — pas d'oiseaux cet an... ». Toute une foule de pensées, d'illusions, d'espoirs morts s'ébattent partout comme hirondelles sur la neige, puis s'en vont. Leur souvenir même se dissipe. Ici des livres lus et des chansons chantées. L'ennui s'en est venu de quelque part, de loin... Des idées sans valeur voltigent dans la tête du vieux Cervantès. La vie est songe, Dieu aussi peut-être. « Pues no se pierde el hacer bien, ni aûn en sueños [1] ». Ne pas se demander si ce sont des moulins ou des géants : simplement suivre la voie du cœur et aller de l'avant. De nos actes et non de nos contemplations naîtra la sagesse! Rêvons, Dieu de notre songe! et vivons notre rêve! Conserve à Sancho sa foi; qu'il croie en sa vie perdurable! Fais lui rêver

1. Le bien faire ne se perd pas, même en songe!

qu'il est pasteur quelque part en des prés infinis ! Il le sera; ne le guéris pas de sa folie, car il mourrait ce jour-là... Garde-nous la vérité du cœur envers toutes les ténèbres de la logique et de la raison. Console toujours les cœurs qui sont condamnés au songe de la vie. Rien ne passe, rien ne se détruit : la plus infime particule de matière s'éternise; il n'y a pas de vision qui ne descende aux définitives profondeurs...

Laissons-les cheminer tous deux seuls, comme le dit Cervantès : « Allons souffrir ensemble... » Michel, sans situation, sans amis, — Avellaneda — s'est enfoncé en compagnie de Quijano et de Sancho plus avant que vous, et que nous tous dans la douleur purificatrice... Ils ne sont déjà plus de ce monde...

Ils vont mourir, ils vont triompher de la vie...

A reinar, fortuna, vamos,
No me despiertes, si sueño... [1].

. . . . . .

1. Fortune, allons régner !
Ne me réveilles pas, si je rêve !

La joie lui donne encore un ou deux rendez-vous, des rendez-vous d'adieu. Vers les derniers mois de 1614, il termine son œuvre et la présente à l'approbation du Vicaire Général de Madrid, Gutierrez de Cetina, qui charge le licencié Marquès de Torres, chapelain des pages du Cardinal-Archevêque de Tolède, Bernard de Sandoval y Rojas, d'examiner le manuscrit. A la même époque arrive à la cour une ambassade du Roi qui négocie les deux mariages de Louis XIII avec Anne d'Autriche et du futur Philippe IV avec Isabelle de Bourbon. Marquès de Torres nous conte que le 13 février 1615, « le très illustre Seigneur Don Bernard de Sandoval y Rojas, cardinal-archevêque de Tolède, rendant visite auprès de l'illustre Ambassadeur de France, venu en cette cour pour traiter du mariage de ses princes avec ceux d'Espagne, quelques cavaliers français, aussi courtois qu'au courant et amis des bonnes lettres, s'adressèrent à moi et à d'autres chapelains du Cardinal mon seigneur, désireux de savoir quels livres de talent couraient le plus en faveur; et leur

parlant par hasard du livre que j'étais en train d'examiner, à peine ouïrent-ils le nom de Michel de Cervantès, qu'ils s'exclamèrent avec enthousiasme sur l'admiration que causaient en France et dans tous les royaumes voisins des œuvres telles que la *Galathée*, que d'aucuns savent par cœur, ainsi que la première partie du *Quichotte* et les *Nouvelles*. Leurs éloges furent si chaleureux et si vifs que je m'offris à leur présenter l'auteur, ce qu'ils acceptèrent avec mille démonstrations de joie. Ils me demandèrent par le menu son âge, sa profession, sa qualité, sa fortune. Je fus obligé d'avouer qu'il était vieux, soldat, hidalgo et pauvre. Ce à quoi l'un me répondit ces propres paroles : « Comment! Un tel homme, l'Espagne ne l'a point fait riche, et ne le soutient pas de ses deniers publics? » Survint un autre gentilhomme qui répartit avec ce dire et cette acuité : « Si la nécessité l'oblige à écrire, plaise à Dieu qu'il n'ait jamais abondance, pour qu'avec ses œuvres, lui étant pauvre, il fasse riche tout le monde! »

On peut mourir de faim comme artiste :

c'est une tradition soigneusement entretenue et encouragée. Mais les anciens n'attendaient rien d'une C. G. T. quelconque. Ils croyaient à la justice immanente des choses. Leur œuvre était pétrie dans la glaise vivante de leur époque. Avant d'écrire, ils avaient vécu. Ils n'exagéraient pas leur profession. Ils ne vivaient pas pour écrire; mais ils écrivaient pour rester simplement attentifs aux seuls bruits harmonieux de leur vie intérieure, ou de leurs souvenirs expérimentés. Ils créaient, et cela leur donnait véritablement droit de cité parmi les hommes.

Cervantès ne meurt pas tout de suite et, quoique pauvre, il essaie de vivre. Il besogne, il repasse ses comédies, il les porte à un libraire qui lui dit brutalement que « de sa prose l'on peut espérer beaucoup mais que ses vers ne valent rien ». Juan de Villaroel les lui achète cependant. Elles sont huit, historiques ou orientales, quelqu'une religieuse une autre picaresque. Ce sont des sauts continuels de lieu et de temps; une accumulation de personnages inutilisables; des jux-

tapositions d'épisodes différents; des figures morales, telles que la Patrie, la Justice, la Vertu. Cervantès, modestement, les appelle *Entremeses*, et en profite pour reconnaître en la matière la supériorité de Lope de Vega « ce monstre de la nature qui vassela et courba sous sa juridiction tous les « farsantes »... » Le 5 novembre 1615, Gutierrez de Cetina approuve enfin définitivement la deuxième partie du *Quichotte* qui paraît. Cervantès dans sa préface regrette surtout qu'on l'ait traité de « vieux », et se contente d'avertir Avellaneda que « l'on n'écrit pas avec les cheveux, mais avec l'entendement, lequel a coutume de s'améliorer avec les ans ».

Son livre écrit, il n'y pense plus. Il porte avec lui son destin. Les hommes ne peuvent rien pour lui ou contre lui. De temps en temps, un reposoir, une diversion, un mélange de promenade et de sommeil lui sont donnés avant ce dernier jour qu'il sent approcher.

« Il advint donc, lecteur très cher, que revenant avec deux amis d'Esquivias, lieu

fameux pour mille causes, à la fois pour ses illustres lignages et pour ses très illustres vins, j'entendis derrière nous galoper un quidam, avec sans doute le dessein de nous rattraper, car, aussitôt à notre portée, il se mit à crier d'aller à un train plus menu. Nous l'attendîmes. C'était un moineau d'étudiant, tout vêtu de gris sombre; lunettes, souliers ronds, épée à garde, rabat brun. Et, à notre hauteur : « Vos Grâces courent à la cour recevoir quelque office ou prébende de Sa Majesté ou de Son Eminence de Tolède, selon la hâte que je vois dont mon ânesse a plusieurs fois été sur les dents. » A quoi répondit un de mes compagnons : « La faute en est au roussin de Michel de Cervantès, car il tricote fort en vérité. » — A peine l'étudiant eut-il ouï le nom de Cervantès qu'il se jeta à bas de sa monture, au grand dam du coussin de selle et du porte-manteau qui tombèrent avec tout son équipage, et, se jetant sur moi, me pressa la main gauche en criant : « Oui, oui, voici le bon manchot, le fameux, l'heureux écrivain, et finalement, la fierté des Muses!... » — Moi, qui me vis

en si peu de temps surchargé de tant de louanges, ne voulant pas être en reste de politesse l'accolai, ce dont je lui gâtai rabat et pourpoint : « C'est une erreur où sont tombés beaucoup de bons esprits, certes, mais ignorants, lui dis-je; je suis Cervantès, mais non point la fierté des Muses ni autres brinqueballes que m'a débitées Votre Grâce; renfourchez votre bidet, et entretenons-nous agréablement le peu de chemin qui nous reste. »

Triste douceur de cet épisode! Ce trouble joyeux de l'étudiant, la bonhomie de Cervantès, le peu de chemin qu'il leur reste à parcourir pour atteindre, l'un la cour, et l'autre les portes de l'éternité... « Votre Grâce est survenue en mal point, car peu de temps me reste pour me montrer suffisamment reconnaissant du bien que vous me témoignez. » Ils cheminèrent quelques minutes jusqu'à la porte de Tolède, où ils se séparèrent : Michel entra à Madrid, l'étudiant prit la route de Ségovie, et ils ne se virent jamais plus...

Ces pas qu'il fait entre les deux rangées

de demeures dont il a une habitude presque égale, ces pas qu'il a faits tant de fois, aujourd'hui lui paraissent sans retour. Il s'est donné à l'écolier avec la gravité d'une joie nécessaire. Cette journée a une saveur faible, étrange, persistante, un goût inconnu qui ne s'en ira plus.

« Cette maladie de l'hydropisie, lui avait dit le jeune homme, on n'en guérit point, boirait-on toute l'eau de la Mer Océane ». — « C'est ce que beaucoup me disent, avait répondu Cervantès, mais ainsi il m'est loisible de boire tout mon soûl, comme si je n'étais né que pour cela... Ma vie tire à sa fin, et, selon ce que m'en prédit mon pouls, qui, au plus tard, finira sa course dimanche, j'achèverai, moi, celle de ma vie. »

Ses yeux sont déjà pleins de vertige : il passe doucement. Les paysages abondants lui ont laissé un goût amer sur les lèvres. Il relit le manuscrit des *Travaux de Persiles et de Sigismonde*, nouvelle septentrionale, à la manière d'Héliodore, de *Théagène et de Chariclée :* pèlerinages, abordages, naufrages, hasards tempêtueux, passions sourdes

et obscures de personnages inactuels comme Périandre et Auristèle, Rutilius et Transile, Claude et Rosemonde, hors du temps, loin de la couleur et tout près de Shakespeare. Notre licencié Vidriera a inexplicablement en effet quitté l'Espagne, son soleil, ses fleurs, ses parfums, sa musique, la volupté des sens et le délire de vivre. Le désespoir bruyant et ostentatoire des romantiques n'est en rien comparable à ce désenchantement si profond : Le paysage morne, immobile, enseigne la résignation, l'immobilité, le néant. Ces humains sont tous indifférents à la rancœur, aux choses douces, aux frais envols de la jeunesse. Pour eux, tout est vieux, tous les thèmes connus. L'Amour a disparu devant les découvertes de leur âme : il n'est plus d'endroits pour une empreinte nouvelle à recevoir des choses et des êtres. Et toute la nature, avec ses trésors, les arts où l'homme vint puiser ses agréments, passent à travers eux sans y laisser de traces comme des ombres ténébreuses sur l'eau trouble. Et pourtant comment sortira-t-on de ce vide asphyxiant? « Adios, gracias,

adios, donaires, adios, regocijados amigos, que yo me voy muriendo, y deseando veros presto contentos en la otra vida [1]... »

Toute l'âme de Cervantès s'évapore... Il laisse s'écouler encore quelques jours poudreux, mais il n'écoute déjà plus ce qu'on lui dit... Ils sont loin ceux qui sauraient lui rendre cette gaîté bondissante de Séville ou d'Italie. Son squelette transparaît comme un arbre à travers toutes les aurores successives de la chair. Vers le 15 mars, le cardinal archevêque de Tolède écrit à Michel pour le consoler et le gratifier d'une aumône. Michel répond : « Peu de jours il y a, très illustre Seigneur, que j'ai reçu la lettre de Votre Seigneurie, et avec elle de nouveaux dons. Si le mal qui me bourrèle pouvait tenir remède, celui-ci s'encontrerait dans la joie que me donnent les faveurs répétées que me dispense Votre Illustre personne; mais il pointe si fort qu'il aura sans doute raison de moi, bien contre mon gré. Dieu vous garde

1. Adieu, grâces, adieu, douceurs, adieu, amis réjouis! Moi je m'en vais, mourant, et désirant vous voir bientôt contents dans l'autre vie!

et vous octroie de si saintes œuvres que vous en puissiez jouir là-bas, dans Sa Sainte Gloire, comme vous le désire votre très humble valet qui baise vos magnifiques mains. A Madrid, le 26 mars de 1616. »

Le 2 avril, nous lisons sur le registre de l'ordre vénérable des Tertiaires de Saint-François : « Fit profession en sa maison, vu sa maladie, le frère Michel de Cervantès, de la rue du Lion, maison de Don Francisco Martinez, homme d'église, frère lui-même de l'ordre. » L'ordre, en effet, payait l'enterrement, fournissait les drogues, et le dernier habit... Préoccupation des choses éternelles..

Le 19, il écrit au comte de Lemos ces lignes immortelles : « Le pied à l'étrier, je vous écris... Hier on m'extrémoncia. Le temps est court, l'angoisse croît, l'espoir décroît, mon désir de vivre m'aide seul à survivre; et je voudrais ne point être si bas que je puisse baiser les pieds de Votre Excellence, ce qui me rendrait la vie... Mais que la volonté du ciel se fasse; et sache Votre Excellence qu'elle eut en moi un serviteur si désireux de la servir, qu'il voulut pour cet

office revenir de la mort... Dansent encore dans ma tête quelques reliques et ébauches des *Semaines du Jardin*. Dieu garde comme il veut Votre Excellence. A Madrid, ce 19 avril de 1616. »

Les documents ne nous montrent à son chevet ni sa fille, ni des amis, à peine sa femme. Il n'y avait que le printemps, un printemps d'Espagne dont les matins sont purs comme une haleine d'enfant... La vie lui apparut en un pénultième regard comme un palmier penché, belle comme la lune... Dans l'eau calme des yeux, sa taille merveilleuse se mira comme un rêve... Puis au soir la figure de l'hidalgo se fit silencieuse, appliquée simplement au bien mourir... Ce visage jaune, émacié, tout esprit, et ce nez trop fin que la mort n'allait pas même avoir à pincer un peu. Le voici à l'heure dont parle Dante où notre esprit plus étranger à la chair et moins obsédé de pensées est presque divin en ses visions... Une étoile impatiente se mit à briller. Et le jour mourut pour la dernière fois.

Sur le registre des décès de la paroisse

Saint-Sébastien à Madrid, se lit entre mille cette déclaration : « Ce 23 avril de l'an 1616, mourut Michel de Cervantès Saavedra, marié avec Doña Catalina de Salazar, rue du Lion. Il reçut les sacrements des mains du licencié Francisco Lopez, et ordonna qu'il fût enterré chez les moines Trinitaires; il demanda deux messes pour le repos de son âme (mandó dos misas del alma)... »

La fille, le gendre, n'apparaissent pas. L'enterrement est celui des pauvres; il n'y eut pas de funérailles nationales. La tranquillité de Lope de Vega, son voisin, n'en fut nullement troublée. Ce soldat-là fut véritablement mis en terre comme un soldat inconnu. Nous savons simplement que son cadavre était revêtu de l'habit de l'ordre, que la caisse était portée sur les épaules de quatre frères, et que, dans le court trajet du domicile aux Trinitaires, il garda la face découverte selon la règle de l'ordre.

La mort ne devait être pour lui qu'un incident de la vie immortelle.

Peu de temps après, sa femme vend au libraire Villaroel le manuscrit du *Persiles*

dont la parution, dès le 2 avril 1617 passe inaperçue, et qui nous offrirait aujourd'hui encore une inépuisable matière d'étude, car devant lui s'est toujours retenue l'investigation littéraire, par modestie ou par incompréhension. Ses contemporains se hâtent de l'oublier. Seul un Quevedo, alors jeune garçon, l'admirera gauchement. Le 22 septembre 1624 meurt Doña Catalina de Ovando, fille de Dona Andrea; le gendre de Michel, Luis de Molina, satisfait les douze ducats de sa sépulture. Le 31 octobre 1625 meurt Dona Catalina de Palacios, pour l'âme de laquelle seront dites trois cents messes, à la charge du même Luis de Molina. Les relations ont donc été renouées, après la mort de Cervantès, avec cet homme pratique, et l'on peut imaginer que tous ensemble, bourgeoisement, se congratulent en se plaignant de la disgrâce qu'ils eurent de loger un Michel dans la famille, poches percées, sans tenue et sans situation lucrative. Doña Isabel de Saavedra survit seule, lorsqu'en 1632, meurt son mari; nous savons qu'en 1639, elle dépose sans indulgence

contre une Maria Bautista, malheureuse hallucinée que l'Inquisition traduit devant son tribunal. Isabelle s'attarde et s'attache à débiter les moindres bêtises et simplesses de l'idiote, et laisse une impression de méchanceté mesquine et bavarde.

Elle teste le 19 septembre 1652, et dispose longuement sur son enterrement : « Accompagneront mon corps la croix de ma paroisse et seize prêtres; en qualité de sœur professe que je suis de l'ordre de Notre Père Saint François, mon corps ira vêtu de ce saint habit; et le porteront et enterreront mes frères du dit ordre à qui l'on donnera l'aumône de coutume; aussi bien veux-je dix-huit religieux de Saint-François et les enfants désemparés, et qu'à tous leur soit donné ce qui sera dû. Le jour de mon enterrement, et sinon le suivant, sera dite pour mon âme messe de corps, avec diacre et sous-diacre, office, vigiles et répons. J'ordonne que soient dites pour mon âme et à mon intention mille messes ès autels privilégiés dont on paiera l'aumône à deux réaux. Et que en plus soient dites pour les âmes

du Purgatoire autres deux cents messes dont sera payée l'aumône un réal et demi.

« Du reste des biens, je nomme et institue héritière mon âme, pour que ce fonds, par voie de suffrage pour elle, se gâte et distribue au secours des pauvres, qui, selon le jugement et l'avis de mes testamentaires, seront les plus pieux, hommes et femmes, vierges ou veuves, le tout en remède à leurs nécessités et en aide à leur état, ce pour quoi je leur demande de ne pas se laisser entacher de respect humain et de veiller aux tromperies que dans de pareilles actions l'on doit prévenir et surveiller. »

La descendance de Cervantès s'éteint avec elle, puisque la petite-fille, Isabelle Sans del Aguila mourut au berceau. Récapitulons : Cervantès : 2 messes — sa femme 300 — sa fille 1.000... La froideur, le lâche abandon, la négligence ignare de ceux qui auraient pu et dû rallumer le flambeau étonnent et mélancolisent. Qu'importe! Il faut se répéter le vers de Walt Withman :

Give me to speak beautiful words : take all the rest...

Pavie, Saint-Quentin, Lépante, Invincible Armada, Vervins, Rocroi : le cycle de la gloire est achevé. Le Portugal se sépare de l'Espagne. La Catalogne — où Quichotte après avoir vu la mer, se rasséréna — se soulève; sur le Roussillon flotte l'étendard fleurdelysé. A peine garde-t-on mémoire des vieux héros et de leurs gestes. Dans un codicille du testament, Isabelle ajoute : « Je déclare que Sa Majesté me doit cinq cents écus de la solde de l'alférez Rodrigue de Cervantès Saavedra, mon oncle. » Le testament est de 1652. Rodrigue est mort aux Pays-Bas à la journée des Dunes, l'an 1600. La rapacité des sujets n'a d'égale que la détresse du royaume... L'Espagne ne verra pas le symbolisme du Quichotte : elle s'en servira simplement pour fouailler ses gloires et ses turpitudes. Elle s'épuisera dans un esprit d'analyse et de satire, dans une folie d'orgueil, dans un délire de médiocrité...

La compréhension vint du dilettantisme étranger. Ce furent des lecteurs solitaires à la manière de Saint-Evremond qui déblayèrent la route spirituelle et délivrèrent le

livre des matérialités de la parodie. Montesquieu flagellera l'Espagne avec le laurier de Cervantès. Voltaire lui préférera l'Arioste : Florian l'accueillera mignardement dans ses *Bergeries*. L'Angleterre, de Foë à Walter Scott, l'hébergera avec un humour plus fort et plus savoureux. Richter le comparera à Shakespeare. Enfin Schlegel, Shelling, Sismondi, distilleront l'essence cachée, découvriront le thème fondamental de Cervantès dans l'éternel contraste entre le monde que nous créons et celui qui se présente quotidiennement à nous. Ce sera Henri Heine qui prononcera la parole sans appel et revendiquera les droits de l'enthousiasme vaincu.

Et depuis lors, le héros est resté dans une veillée d'armes éternelle, ivre de vertu lunatique et transparente comme un chevalier servant digne de Béatrice. Qui sait même s'il n'est pas préférable d'aller à lui plutôt qu'à Dante demander l'initiation au Mystère? Béatrice ne pouvait parler qu'à des bâtisseurs de cathédrales... Elle ne saurait se frayer un chemin à travers notre laideur, notre doute, notre manque de simplicité.

Quichotte nous trouble davantage. Il pousse dru, tordu comme les branches par l'effort douloureux de vivre. Et nous lui parlons plus affectueusement, possédés du même mal, comme à une « vieille branche ». Nous ne sommes plus au temps de l'amour, nous préférons le charme et la compréhension de l'amitié. Avec lui, nous sommes capables de marcher tout comme Sancho; avec Béatrice nous n'irions pas bien loin.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
9 MAI 1927 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH,
A MAYENNE (FRANCE).

3 9001 01788 9307